Institutional Repository - Research Portal
Dépôt Institutionnel - Portail de la Recherche
researchportal.unamur.be
University of Namur

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Les carnets de guerre de Lambert Joassin († 1916), Burdinnois tombé sur le front de l'Yser

Ruffini-Ronzani, Nicolas; Boland, Jean-Pierre

Published in:
Cahiers de Sambre et Meuse

Publication date:
2019

Document Version
le PDF de l'éditeur

Link to publication

Citation for pulished version (HARVARD):
Ruffini-Ronzani, N & Boland, J-P 2019, 'Les carnets de guerre de Lambert Joassin († 1916), Burdinnois tombé sur le front de l'Yser', *Cahiers de Sambre et Meuse*, vol. 96e année, pp. 187-266.

General rights
Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Download date: 02. May. 2026



bpost
PB-PP | B-01450
BELGIE(N) - BELGIQUE
n° agrément P 801 243
Bureau de dépôt de Namur

Cahiers de Sambre et Meuse

Le Guetteur Wallon

Société Royale Sambre et Meuse

Revue trimestrielle
96e année

Éditeur responsable :
Marc Ronvaux,
Les Tiennes, 47, 5100 Namur

2019 / 3

Juillet, août, septembre

Les carnets de guerre de Lambert Joassin († 1916), Burdinnois tombé sur le front de l'Yser[1]

Jean-Pierre BOLAND et Nicolas RUFFINI-RONZANI

Les récentes commémorations autour du centenaire de la Première Guerre mondiale ont créé un climat favorable à la mise au jour de sources nouvelles[2]. En Belgique comme à l'étranger, nombreuses ont été les publications de carnets de guerre qui n'étaient jusqu'alors jamais sortis de la sphère privée. À travers la présente contribution, nous souhaiterions, nous aussi, apporter notre pièce à l'édifice. Nous nous proposons de donner ici l'édition critique d'un carnet de campagne tenu par un soldat tombé sur le front de l'Yser au cœur de l'hiver 1915-1916 : le caporal Lambert Joassin, originaire de Lamontzée, dans l'actuelle commune de Burdinne. La spécificité de cet écrit – ou plutôt de ces écrits, comme on le constatera dans un instant – tient au fait que la mort est venue brutalement les interrompre. Le témoignage de Joassin n'en prend qu'un caractère plus tragique, d'autant qu'au fil des pages on s'attache beaucoup à ce jeune père de famille aux valeur simples, mais chevillées au corps – l'amour de la Patrie et de la

1. À l'orée de cet article, c'est un vrai plaisir, pour nous, de remercier chaleureusement M. Albert Joassin, qui nous a autorisé à consulter et à éditer le carnet de campagne de son grand-père. Sans lui, cet article n'aurait pu voir le jour.
2. Voir, parmi de nombreux autres exemples : C. BRUNEEL, Th. DE HEMPTINNE et G. VANTHEMSCHE, *Fragments de guerre – Oorlogsfragmenten 1914-1918*, numéro spécial du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. 184, 2018. Les *Cahiers de Sambre et Meuse* ont également publié plusieurs documents inédits : É. DELMOTTE, « Mon mémoire du 29 août au 2 décembre 1914, par Ernest Le Boulengé », dans *Cahiers de Sambre et Meuse*, 93e année, 2016, p. 1-82 ; ID., « Les aventures de Jules Baujot (1869-1930), Lustinois et espion en 1918 », dans *Cahiers de Sambre et Meuse*, 94e année, 2017, p. 25-60 ; É. GUILLAUME, « Un "carnet de guerre" inédit des tranchées de l'Yser », dans *Cahiers de Sambre et Meuse*, 95e année, 2018, p. 246-273 ; J.-L. JAVAUX, A. MICHAUX (†) et J.-L. MICHAUX, « Un Andennais dans les boues de l'Yser. Carnets de guerre et correspondance (1917-1918) d'Eugène Michaux, soldat au 9e régiment de ligne », dans *Cahiers de Sambre et Meuse*, 95e année, 2018, p. 171-245.

famille, le sens du sacrifice, l'attachement au terroir hesbignon, le souci de préserver son honneur de soldat.



▲ Lambert Joassin à Arlon en 1910.

Militaire par vocation, Lambert Joassin participe aux opérations dès le début de la guerre. En tant que caporal au 14e de ligne, il est impliqué en août 1914 dans la défense de la Position fortifiée de Liège, qui pliera rapidement face à la puissance de feu allemande. L'affrontement – le premier qu'il ait dû expérimenter dans sa jeune carrière – le marque profondément. Il en parlera dans chacun de ses écrits et lui consacrera un texte de quelques pages dans l'un de ses carnets. L'épisode initial du conflit n'est évidemment pas le seul dont Lambert fasse état dans ses notes personnelles. La retraite à travers la Flandre puis derrière l'Yser y occupe aussi une place considérable (voir ill. 2). Mais l'essentiel du récit se consacre, sans surprise, à la vie dans les tranchées, à un quotidien fait d'escarmouches, d'attaques, de travaux, de services de garde et de « piquets »[3].

3. Le terme apparaît souvent dans les carnets. Lambert en donne la définition dans les derniers pages de son récit (voir *infra*, *Carnet de campagne de Lambert Joassin*, p. 192-193 ; afin de permettre au lecteur de s'y retrouver plus facilement, les numéros de pages renvoient à la numérotation originale, qui apparaît en italique et entre crochets dans le texte édité) : « Le piquet dont vous verrez bien souvent consiste en ceci : c'est la réserve qui est à 200 ou 300 m de la 1re ligne. En cas d'attaque, les soldats de piquet vont renforcer en 1re ligne, et ceux qui sont au repos dans le baraquement viennent prendre leur place. Donc les tranchées du piquet sont les tranchées qui se trouvent un peu en arrière de la 1re ligne. Les postes d'écoute, ou petits postes, sont les premiers à proximité de l'ennemi, alors ce sont les grand-gardes, et puis



◀ Lieux par lesquels a transité Lambert Joassin (1914-1916).

Cette « vie de taupes », comme Joassin la décrit lui-même[4], débute dès novembre 1914. Elle déplaît profondément au soldat. En effet, si Lambert s'accommode tant bien que mal des tranchées aux premiers temps de la guerre – combien de fois n'écrit-il pas « cela passera, car il le faut » ? – cette nouvelle façon de combattre pèse bien vite sur son moral. À cette existence terrée, il « préférerait [...] la guerre en rase campagne, comme au début »[5]. On a d'ailleurs l'impression qu'au fil du texte, et des mois qui s'écoulent, l'humeur du caporal Joassin se fait plus maussade, que la volonté d'en finir rapidement avec les tranchées et les Allemands devient de plus en plus pressante[6]. À partir de la seconde moitié de l'année 1915, la mort elle-même paraît plus souvent présente à l'esprit de Lambert, qui semble d'ailleurs

---

la 1re ligne. Aux postes d'écoute, tout le monde doit veiller toute la nuit et en temps de brouillard, car ils sont toujours très près de l'ennemi. Dans les grand-gardes qui sont un peu en arrière des petits postes, souvent le tiers des hommes veillent, tandis que les autres sont au repos, mais en tenue et toujours prêts à combattre au premier signal. La 1re ligne, c'est la ligne principale qui est aussi un peu en arrière de la grand-garde. Les hommes sont aussi de garde par tiers, tandis que les autres sont au repos, et cela, à tour de rôle. Il en est de même pour les gradés. Alors au piquet, il y a un homme de garde par section ».

4. *Ibid.*, p. 21.
5. *Ibid.*, p. 27.
6. Une dizaine de jours avant de mourir, dans les dernières pages du premier carnet, Lambert, excédé par la vie de tranchées, écrit d'ailleurs ceci : « On commence à rouiller à toujours rester terrés et cachés. On s'attend à quelque chose, mais on ne sait où, ni pour quand. Moi, je souhaite que ce soit de suite, partout et qu'on en finisse une bonne fois avec ces damnés Boches » (*Ibid.*, p. 127).

disposé à l'affronter[7]. On le voit ainsi évoquer de plus en plus régulièrement le souvenir de frères d'armes tombés au combat, que ceux-ci soient issus de Lamontzée ou qu'ils aient été rencontrés sur le champ de bataille. Lorsqu'elle surgit dans le texte, la mort ne prend cependant jamais un caractère terrifiant. Sans doute Joassin a-t-il voulu épargner à ses proches une partie des horreurs auxquelles il assistait quotidiennement – dans ses écrits, la plupart des victimes belges semblent ainsi être systématiquement abattues d'une balle dans la tête ; il n'est jamais question d'agonies ou de souffrances autres que morales. Lambert lui-même, pourtant, décèdera des suites d'une grave mutilation provoquée par un éclat d'obus…

La dure vie sur le front de l'Yser est heureusement de temps en temps interrompue par de brefs moments de joie, qui font durant quelques instants oublier à Lambert les horreurs de la guerre. On le perçoit bien dans le récit. La réception de courrier est, pour lui, plus qu'une consolation. Les échanges épistolaires étant devenus particulièrement compliqués avec la Belgique occupée, les principaux interlocuteurs de Lambert sont Antoine et Berthe Beguin, un couple de Parisiens dont le mari est originaire de Lamontzée et avec lesquels Joassin se lie d'une très forte amitié. Il finit d'ailleurs par voir en Berthe une seconde mère[8]. L'absence de nouvelles de sa « vraie » famille pèse néanmoins très lourd sur le moral de Joassin. Heureusement, les quelques permissions qu'il passe à Paris aux côtés de la famille Beguin constituent des instants de plaisir et de divertissement qui lui semblent toujours trop courts[9]. La plus grande joie connue par Joassin est cependant

---

7. « Je suis heureux de ne jamais avoir manqué un seul jour à mon service et je suis certain, à moins que je n'en serais obligé par une blessure ou une maladie, que jamais je ne tâcherai de me soustraire à quoi que ce soit. Je sais qu'en ces moments, l'honneur de mes parents et surtout, de mon cher petit garçon est avec moi et jamais il ne sera flétri par une lâcheté que je pourrais commettre. Plutôt cent fois la mort glorieuse en face de l'ennemi que la vie sauve et être un criminel envers ma patrie et mes parents » (*Ibid.*, p. 98-99).
8. « Je n'ai que vous autres. Aussi, c'est avec bonheur que je reçois vos lettres, car je vous aime beaucoup. Vous avez fait depuis le début de la guerre tout ce que vous pouvez pour me rendre la vie heureuse ici. Je vous serai reconnaissant toute ma vie et je vous aimerai toujours comme mes plus proches parents. Combien de fois j'ai remarqué que j'étais heureux, en voyant beaucoup de ces malheureux, qui n'ont aucune nouvelle ni rien de personne. Moi, j'ai ma maman à Paris, ainsi que mon cher Antoine, à qui, quand j'ai un moment de tristesse ou quelque chose qui ne va pas, je peux le confier et de qui je reçois de bonnes paroles encourageantes qui soutiennent beaucoup plus le soldat que toute autre chose. C'est dans ces mauvais jours que nous traversons, la meilleure consolation, car c'est très dur d'être abandonné, comme j'en vois bien souvent » (*Ibid.*, p. 89-90).
9. Par exemple : « Je reste à Paris jusqu'au vendredi 27 août. Je m'y amuse très bien, car vous êtes si aimables. Jamais je ne saurais assez vous être reconnaissant, mais je vous aime beaucoup. C'est le cœur bien gros que je dois vous quitter, mais puisque il le faut, et pourtant quoique je suis triste, je suis bien heureux car je suis enchanté de mon congé. J'ai été admirablement bien. Que c'est bon après si longtemps de solitude de passer quelques jours aussi bien. Je vous remercie beaucoup de fois. Je vous en serai reconnaissant toujours » (*Ibid.*, p. 63-64).

la nouvelle de la naissance de son fils – prénommé Lambert lui aussi – survenue le 4 décembre 1914. C'est pour cet enfant et pour tous ses proches que le caporal Joassin dit se battre. Les déclarations d'amour à l'égard de son épouse et de son fils parsèment les pages du calepin ici édité. Joassin y émet à plusieurs reprises le vœu de pouvoir, enfin, voir son fils et le tenir dans ses bras[10]. La guerre, hélas, en décidera autrement…

Un carnet ou des carnets ?

Le récit de Lambert est conservé dans un petit calepin qui s'est transmis de génération en génération au sein de la famille Joassin. Il est actuellement en possession de son petit-fils Albert, qui réside à Burdinne, le village voisin de celui de Lamontzée dont Lambert parle si souvent. Le texte se présente sous la forme d'un petit carnet oblong de 195 pages. On le comprend assez vite en consultant le document, il ne s'agit pas du carnet original tenu par Lambert dans les tranchées. Le carnet est en trop bon état et présente une écriture trop uniforme pour avoir été tenu au quotidien sur le front durant une année et demi. Dans ce « carnet de campagnes », on retrouve, en fait, la copie de différents documents parvenus à Antoine Beguin. Après la mort de Lambert, c'est Antoine qui négociera le sort des objets personnels du défunt et qui se chargera des relations avec la hiérarchie de l'armée belge[11]. Il est fort probable que la copie de ces différents documents soit de la plume d'Antoine, qui aura, après la guerre, remis le carnet à la veuve, en même temps qu'une série d'autres objets ayant appartenu à Joassin[12]. On ignore le sort des écrits originaux, qui semblent avoir disparu, à moins qu'ils ne soient encore aujourd'hui aux mains des héritiers de la famille Beguin. D'après l'inventaire après-décès des effets personnels de Joassin – édité ci-dessous –, le caporal aurait tenu quatre « carnets de campagne », dont deux seulement nous sont parvenus sous forme de copies.

Le document dont nous donnons aujourd'hui l'édition ne correspond donc pas à un carnet de guerre unique, mais à un ensemble de plusieurs pièces éparses écrites par Lambert Joassin ou relatives à son décès, puis recopiées par un proche dans un calepin. Les deux principales unités qui

---

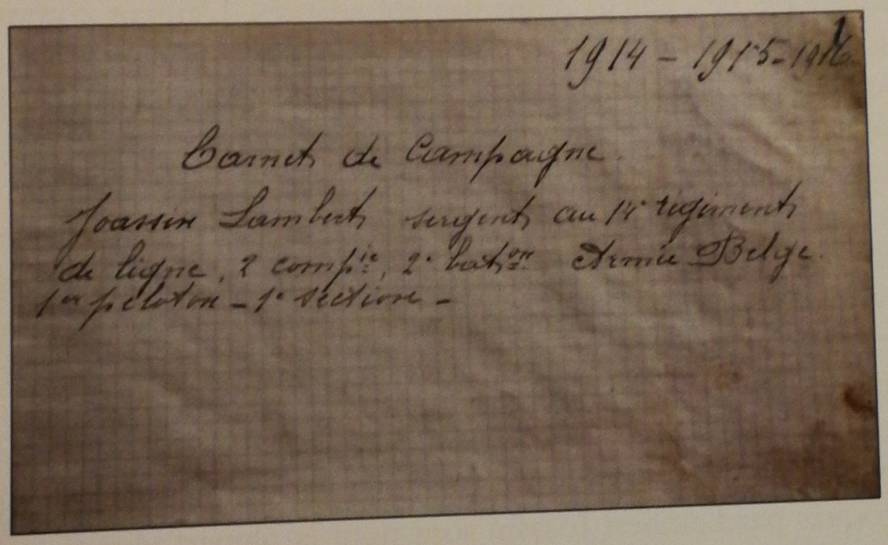
10. « Je donnerais pour voir seulement une heure mon cher petit Lambert, pour pouvoir l'embrasser, enfin, puisque je ne peux, mais je ne désespère pas de le voir un jour, quand nous aurons raison de ces barbares de Boches » (*Ibid.*, p. 31).
11. Voir les échanges épistolaires édités *infra*, au point 2 : « Copies de lettres relatives au décès de Lambert Joassin ».
12. Comme en témoigne une lettre en date 5 mars 1916, Antoine Beguin avait déjà commencé à copier le carnet original, dont il avait donné une copie très partielle à Delrez, officier au 14e de ligne : « La copie d'une page du carnet de campagne du brave Joassin sera pour moi un précieux souvenir, qui me rappellera un sous-officier pour qui j'avais la plus profonde estime » (*Carnet de campagne de Lambert Joassin*, p. 124).

composent cet ensemble sont deux carnets de guerre proprement dits. Lambert s'est probablement lancé dans la rédaction du premier dès le début des hostilités, car il y évoque en détails la bataille de Liège en août 1914, puis la retraite derrière l'Yser. Il s'agit d'un récit assez factuel, dans lequel l'auteur ne dit pas grand-chose de ses sentiments. Comme le révèle l'en-tête, Lambert avait l'intention d'envoyer ce récit à Antoine et Berthe Beguin, qu'il désigne comme ses « cousins ». Il est difficile de déterminer si le texte a dès le départ été conçu à leur destination ; Lambert pourrait très bien l'avoir écrit pour lui-même dans un premier temps, avant de le dédier ensuite à ce couple d'amis.

La seconde pièce principale est un deuxième carnet de guerre. Il est, cette fois, adressé à Émilie Jadot, l'épouse et future veuve de Lambert. La rédaction de ce texte n'a probablement pas commencé avec la guerre, quoiqu'en dise son auteur dans un court préambule[13]. Lambert semble en avoir entamé la mise par écrit quelques mois plus tard, à une époque où il est déjà stationné sur l'Yser. Plusieurs indices permettent de le soupçonner. Ce second carnet est d'abord beaucoup plus rapide que le premier sur le début du conflit ; par moments, il semble même copier et synthétiser le premier carnet, sans apporter d'éléments neufs. Ce n'est, en fait, qu'à partir du printemps 1915 que le second carnet prend son autonomie. Autre potentiel indice d'un début de rédaction différé : le fait que Lambert dédie le deuxième carnet « à son cher petit garçon ». Or, ce dernier n'est né que le 4 décembre 1914, soit quelques mois après le début du conflit… Néanmoins, ici aussi, on ne peut exclure que la dédicace ait été ajoutée a posteriori. À notre sens, Lambert a d'abord entamé la rédaction d'un premier carnet en août 1914, dans le contexte de la retraite de Liège lors de laquelle il a bien cru perdre la vie. Quelques semaines après la naissance de son fils, il se serait ensuite lancé dans l'écriture d'un second carnet, dans lequel il aurait d'abord synthétisé le premier carnet, puis poursuivi de manière plus détaillée en racontant les événements de son quotidien à partir du printemps 1915. Le deuxième carnet prend souvent un tour plus personnel que le premier, Lambert n'hésitant jamais à y évoquer explicitement ses joies, ses peines et ses désirs de vengeance à l'égard des troupes allemandes. Dans la mesure où ce second carnet est adressé à son épouse, Lambert s'épanche assez régulièrement sur le sort des soldats issus de Lamontzée et des villages environnants – il semble avoir croisé plusieurs d'entre eux sur le front[14].

13. « Mes très chers parents – Ce carnet qui a été tenu à jour depuis le commencement de la guerre (1er août 1914) vous expliquera ma vie pendant la durée que j'y aurai participé. Ayez la bonté de le remettre à mon cher petit garçon » (*Ibid.*, p. 131).
14. Voir, par exemple, à propos du décès de Jules Mulquet, de Burdinne, le 8 novembre 1915 : « Le 8, nous allons au travail près de Lampernyse de midi à 5 h. Il fait beau. Ce jour, Jules Mulquet, de Burdinne, est tué aussi d'une balle dans la tête ; il a été tué aux tancs. Il était

Le calepin copié par Antoine Beguin ne contient pas que ces deux textes. Il en renferme d'autres, nettement plus courts. L'un d'entre eux a également été composé par Lambert Joassin. Intitulé « La défense de Liège », il raconte la prise et la destruction des forts liégeois en août 1914, puis le progressif repli des troupes belges face à l'avancée allemande. S'il n'apporte rien de neuf sur le fond, le récit est intéressant par l'éclairage qu'il jette sur la retraite, en nous livrant le point de vue d'un homme de troupe sur des événements qui marqueront durablement la mémoire collective belge. Les quelques autres textes restants – tous copiés au milieu du calepin – ne sont pas dû à Lambert, et pour cause, puisqu'il s'agit de lettres relatives à son décès. Celles-ci ont été échangées entre le supérieur hiérarchique de Joassin et la famille Béguin. On y découvre que cette dernière semble avoir joué un rôle d'intermédiaire entre l'armée belge et la famille du défunt. Les différents écrits de Lambert ont pu être préservés et rapidement transmis à ses proches grâce à ces bonnes relations.



▶ La copie des carnets de campagne de Lambert Joassin.

Disons-le d'emblée, Lambert Joassin n'est pas un grand écrivain. Contrairement aux écrits d'Ernest Le Boulangé, d'Eugène Michaux et d'Hippolyte Van Espen précédemment édités dans les *Cahiers de Sambre et Meuse*[15], celui de Lambert ne brille guère par son style. Il faut dire que Joassin ne faisait pas partie de la bourgeoisie ; son niveau d'instruction devait être assez basique, peut-être limité au primaire. Ceci expliquerait pourquoi les tournures de phrases maladroites ou incorrectes affluent dans le texte. Comme nous le précisons ci-dessous, nous avons choisi de respecter scrupuleusement les formulations employées par l'auteur, en nous limitant

---

mitrailleur au 14e de ligne et au front depuis 2 mois seulement. Il n'a pas eu beaucoup de chance. C'est déjà le 7e de Lamontzée et de Burdinne qui ont payé de leur vie leur dévouement à la Patrie. Ils savent mourir en héros et en braves » (*Ibid.*, p. 178).

15. É. Delmotte, « Mon mémoire… », p. 1-82 ; É. Guillaume, « Un "carnet de guerre"… », p. 246-273 ; J.-L. Javaux, A. Michaux (†) et J.-L. Michaux, « Un Andennais dans les boues de l'Yser… », p. 171-245.

à modifier la ponctuation pour clarifier les passages les plus chaotiques. Si les récits de Lambert Joassin sont peu académiques sur le plan formel, ils n'en demeurent pas moins très touchants sur le fond, en particulier lorsque l'auteur s'exprime en des termes parfois maladroits, mais qui sonnent vrais, sur la tristesse d'être éloigné de sa famille, sa peine de voir des connaissances et des amis mourir au front, ou encore sa lassitude à l'égard de la vie dans les tranchées. La richesse et l'intérêt de ces carnets de guerre résident incontestablement dans ces touches personnelles.

Règles d'édition

L'édition critique des carnets de campagne de Lambert Joassin devait répondre à un impératif majeur : respecter le texte original tout en le rendant aisément compréhensible pour le lecteur. Pour ce faire, nous avons choisi de suivre un certain nombre de principes. Le style, l'orthographe et la syntaxe de l'auteur n'ont pas été adaptés. L'auteur commet un certain nombre de maladresses et de fautes d'orthographe, que nous n'avons pas souhaité corriger, afin de ne pas dénaturer son témoignage. À dire vrai, notre intervention s'est essentiellement faite à deux niveaux. Nous avons, d'une part, ajouté des majuscules là où elles s'imposaient et, d'autre part, modifié la ponctuation très erratique de l'auteur. Cette dernière rendait parfois obscurs certains passages du récit. Les rares abréviations utilisées ont en outre été résolues. Dans l'ensemble, le texte édité s'avère donc très fidèle à celui que nous rencontrons dans la copie des carnets de guerre. Nous avons doublé l'édition scientifique d'un apparat critique, que nous avons volontairement voulu léger. Les notes de bas de page permettent d'identifier les lieux mentionnés dans les carnets de campagne. Les soldats et civils évoqués par Lambert Joassin sont pour la plupart identifiés, en particulier lorsqu'il s'agit d'individus originaires de l'actuelle commune de Burdinne. L'identité d'un certain nombre d'entre eux n'a cependant pas pu être mise au jour, comme dans le cas du sergent Happart, dont Joassin semblait pourtant très proche. Les numéros de pages du carnet de campagne sont donnés en italique et entre crochets. Nous nous y référerons régulièrement pour renvoyer à des passages du texte.

Si l'édition proposée respecte largement le texte original, nous avons néanmoins choisi d'intervenir de manière intrusive sur un point plus délicat. À la p. 171 de son carnet, à la date du 26 octobre 1915, Lambert Joassin s'épanche sur les nouvelles qui lui proviennent de Belgique occupée. Il y condamne fermement le comportement d'une certaine « Mademoiselle P. d'Oteppe » qui aurait été, paraît-il, « fiancée à un sergent boche ». Le carnet donne le nom de cette personne dans son intégralité. Nous avons, pour notre part, choisi de le passer sous silence, et ce pour deux raisons. Primo, nous n'avons rien trouvé dans les archives qui atteste l'existence de ces

fiançailles. Il pourrait ne s'agir que de ragots sans fondement. On sait d'ailleurs qu'il arrive à Joassin de rapporter des informations erronées, comme lorsqu'il évoque, à la p. 180, le décès d'Armand Hella, alors que ce dernier reviendra vivant du front. Secundo, il nous semblait moralement condamnable de publier de manière gratuite le nom de cette dame dont des descendants vivent toujours dans la région – descendants qui ne sont pas nés de cette hypothétique union belgo-allemande, précisons-le. Même si les esprits se sont considérablement apaisés en cent ans, nous ne voulions pas courir le risque d'attirer des ennuis aux héritiers de cette « Mademoiselle P. », dont la seule faute serait d'avoir eu une aventure amoureuse avec un Allemand.

1. Carnet de campagne adressé à Antoine et Berthe Beguin, proches de Lambert Joassin

Souvenir de la campagne 14 – 15 – 16
À mon cousin et cousine
Antoine et Berthe Beguin
Avenue Kléber n° 51
Paris

1914 – 1915 – 1916
Carnet de campagne
Joassin Lambert, sergent au 14e Régiment de ligne
2e compagnie, 2e bataillon
Armée belge
1er peloton, 8e section

1914 – 1er août. La mobilisation générale est décrétée le 1er août 1914. Je reçois mon ordre de rejoindre vers 2 h du matin, prendre le 1er tram en partance de Lamontzée[16]. Je rentre à la citadelle de Liège vers midi. Bien triste est le moment que je dois quitter mes parents, mais comme nous avons un devoir sacré à remplir, car c'est notre pays que nous allons défendre, et mes parents, contre ces lâches Boches qui, violant tout, envahissent notre cher petit pays, et quoique ayant la rage au cœur, c'est presque joyeux que nous nous mettons à la disposition de la Patrie.

Nous quittons la citadelle vers 3 h (après-midi), et partons à Wandre[17]. Notre mission est de défendre les intervalles des forts. Nous arrivons le soir

16. Lamontzée : Bel., prov. Liège, arr. Huy, comm. Burdinne.
17. Wandre : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Liège.

vers 6 h où nous logeons. Mon père vient me voir avec mon frère Armand[18]. Nous ne croyons pas encore à la guerre, car les Boches n'ont pas encore franchit la frontière. La guerre est déclarée la nuit du 2 au 3 août, mais seulement à ce moment les Boches avaient déjà beaucoup de troupes en Belgique.

Le 2 août, nous construisons des tranchées et différents travaux de campagne. Le soir, nous partons à Bellaire (près de Liège)[19]. Nous logeons. En route nous essuyons un orage violent, nous sommes tout à fait trempés, quand nous arrivons là. Mon père vient de nouveau me voir avec mon frère Armand. Ils sont bien tristes tous deux, chers parents.

Le 3 août à 3 h du matin, il y a alarme. Nous partons sur Wandre. La guerre est déclarée, nous ne le savons pas encore, car on ne nous le dit pas, mais on nous fait charger les armes, ce qui nous fait penser long, que cette fois à ce moment, je pense à mes parents. Je serais heureux de les embrasser avant de commencer à me battre, et pourtant, impossible, je n'ai même plus de nouvelles de ma chère Émilie, ni de ma chère mère ; pourtant je leur écrit tous les jours, et souvent plus d'une fois. À Wandre, on sonne le tocsin. Que cela semble lugubre. Nous arrêtons des espions en auto. Le soir, nous retournons loger à Bellaire, c'est la dernière nuit que nous passerons à demi tranquilles.

Le 4 août, nous partons pour l'intervalle des forts Embourg – Chaudfontaine[20]. Nous faisons des tranchées et des défenses accessoires. Il y a des combats entre patrouilles. Cette fois nous nous apercevons que la guerre va commencer. Nous entendons les Allemands qui font l'assaut des forts ; ils croyaient les prendre puisque les officiers avaient dit aux soldats que les forts belges étaient comme les soldats (en carton), *[5]* mais ils peuvent se rendre compte que c'est une petite armée forte résistant très bien. Ils font l'assaut du fort de Boncelles 5 fois de suite. Des régiments entiers y sont décimés. Malheureusement pour nous, ils vont amener de grosses pièces auxquelles nos forts ne peuvent résister. L'armée en campagne doit battre en retraite le 8 août. Le porteur qui nous apportait l'ordre de battre en retraite est tué en route. Nous sommes 1 bataillon et cernés car les Boches sont dans la ville de Liège. Le 13 août, le fort de Embourg saute. Les Allemands arrivent en masse. Nous sommes obligés d'entrer dans les bois ; une de nos compagnies qui ne peut quitter à temps est prisonnière. Les Allemands nous suivent de près.

[6] Ils ont déjà dépassé Liège de beaucoup. Ils sont à Huy et à Andenne, donc, nous sommes au milieu d'eux. Notre situation est critique, mais on

18. Né en 1897, Armand Joassin est, avec Alfred, l'un des deux frères de Lambert. Il décèdera en 1971.
19. Bellaire : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Beyne-Heusay
20. Embourg et Chaudfontaine : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Chaudfontaine.

décide de tout risquer pour tâcher de rejoindre l'armée de campagne qui se trouve aux environs d'Anvers, croyons-nous. Le fort de Loncin[21], où le Général Leman[22] se trouve, tient toujours, quoique cerné. Nous pouvons arriver jusque-là en livrant des combats pour nous faire passage ; nous étions dépassés le pont de Val-Saint-Lambert (près de Liège) de 5 minutes que les Allemands le bombardent. Impossible de rester aux environs de Loncin, car les Boches occupent tout cela. Nous quittons et passons entre deux divisions ennemies, cela réussi, ça va bien, on a beaucoup d'espoir ; c'est la nuit, le fort de Hollogne[23] qui n'est pas prévenu à temps, tire sur nous *[7]* car on croit qu'il n'y a plus de Belges aux environs de Liège. Nous marchons sur Huy. En route, nous combattons contre des Hulans. Nous faisons des prisonniers que nous traitons très bien, car nous ne savions pas les cruautés qu'ils allaient commettre plus tard. Nous marchons 48 heures sans repos, presque. Presque tous, nous avons les pieds en sang, et pourtant, pas un murmure dans les rangs ; au contraire, on s'encourage l'un l'autre, car nous avons hâte d'échapper. Nous arrivons tout de même à Statte[24] (près de Huy) le 15 août à midi. Je suis bien près de Lamontzée et pourtant, je ne pense pas à retourner, pas que je n'en aie pas l'envie, mais le devoir m'oblige à ne pas quitter, car je suis décidé à faire mon devoir de mon mieux. À Statte, je remets quelques mots pour ma chère *[8]* femme et ma pauvre mère ; ils seront bienheureux quand ils la recevront, car elles me croyaient mort. On leur a dit que j'étais tombé à Liège… Ils le pensent car ils ont été *[sur place]* quand l'armée en campagne évacuait, ont cherché dans le 14e, et ne m'ont pas trouvé puisque j'étais toujours à Liège, et c'est un de ceux-là qui leur a dit que j'étais mort. Nous pouvons bien évidemment encore avoir un train à Statte. C'est le camion qui est parti de là. Les Boches tirent dessus, mais c'est trop tard, ils ne nous auront pas cette fois, nous sommes sauvés. Nous arrivons à Namur vers 4 h après-midi. Nous y restons jusqu'au 17 août. Nous sommes contents de nous reposer un peu.

Le 17 août, nous quittons Namur pour aller à Lierre[25]. Nous passons par Bruxelles où nous sommes acclamés. *[9]* Nous sommes très bien reçus.

---

21. Loncin : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Ans.
22. Le Général Gérard Leman (1851 † 1920) est le commandant de la position fortifiée de Liège au début du conflit. Il s'illustre lors de la bataille de Liège en août 1914, au terme de laquelle il est capturé et envoyé comme prisonnier en Allemagne. Leman sera considéré comme un héros au terme de la Première Guerre mondiale. Son action est aujourd'hui évaluée de manière plus nuancée, dans la mesure où son acharnement à affirmer « la primauté de la défense des forts » se serait finalement révélé contre-productif et n'aurait qu'assez peu contribué à retarder l'avancée allemande (*Nouvelle histoire de Belgique*, t. 4 : M. DUMOULIN, *L'entrée dans le XXe siècle*, nouv. éd., Bruxelles, 2010, p. 107).
23. Hollogne : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Grace-Hollogne.
24. Statte : Bel., prov. Liège, arr. Huy, comm. Huy.
25. Lierre : Bel., prov. Anvers, arr. Malines.

Du 18 au 25 août, nous sommes à Bouchout[26]. Le 25 août, nous partons sur Duffel[27], où nous devons battre en retraite sur Lierre ; nous y restons jusqu'au 1er septembre.

Le 1er septembre, nous partons sur Kessel[28], où nous faisons des travaux de campagne (tranchées) jusqu'au 5. Je n'ai aucune nouvelle de chez moi. C'est bien triste, cher cousin et cousine, car nous apprenons que les Allemands commettent beaucoup de cruautés. Enfin, on doit bien se résigner…

Du 5 au 6 septembre, je suis de garde (intervalle no 2, 3e secteur). Ma garde est assez tranquille.

Le 7 septembre, nous sommes de piquet. C'est-à-dire de réserve.

Le 8 septembre, nous sommes au repos.

[10] Le 8 septembre, départ de Lierre pour Haischt[29]. Il y a de petits combats entre patrouilles.

Le 10 septembre, nous marchons en avant, les Allemands reculent. Il y a assez bien de pertes des 2 côtés. Le 14e de ligne est de réserve au pont fabriqué par le génie. L'ennemi nous bombarde. Le 9e de ligne combat en avant de nous mais tombe sans munitions, donc c'est notre tour d'entrer dans la danse. On nous prévient que nous allons faire l'assaut à la baïonnette. C'est notre premier et je vous assure que l'on se demande un peu ce qui va arriver. Il est 10 h du soir quand on sonne l'assaut. Nous partons tous, bien décidés à faire notre devoir. Nous en sommes récompensés car les Allemands battent en retraite. Je vous assure que nous sommes heureux car c'est la 1re victoire que nous avons. Nous sommes à moitié fous. L'odeur de la poudre, et enivrés de cette petite victoire, *[11]* tout le monde crie « En avant ! ». On veut continuer à suivre les Boches, mais ce n'est pas le moment. Notre commandant qui tout le temps de l'assaut a été à notre tête nous félicite en disant qu'il est heureux de nous commander et qu'il est certain que nous faisons de la bonne besogne. Nous ne demandons pas mieux nous autres. Je partais content, et pourtant j'avais le cœur serré, car je pensais souvent à ma chère femme, à ma pauvre mère et à tous les parents. De suite après l'assaut, le commandant demande un caporal de bonne volonté et un soldat pour aller en mission. Je me présente, j'accomplis ma mission qui est assez dangereuse. Elle consiste en ceci : aller reconnaître une route en avant. Les Boches sont là quelque part. J'accomplis ma mission, nous attrapons bien quelques balles après la tête, mais enfin, *[12]* nous revenons tous les deux, mais nous nous perdons dans les bois et ne retrouvons la compagnie que le lendemain vers midi. Je suis félicité par

26. Boechout : Bel., prov. Anvers, arr. Anvers.
27. Duffel : Bel., prov. Anvers, arr. Malines.
28. Kessel : Bel., prov. Anvers, arr. Malines, comm. Nijlen.
29. Haacht : Bel., prov. Brabant Flamand, arr. Louvain.

mon commandant, qui est bien content de me revoir, car il me croyait prisonnier ou tué. C'est le 11 septembre.

Samedi 12 septembre, je passe la nuit à patrouiller entre les tranchées allemandes et les nôtres, avec 4 soldats. La tranchée allemande est à 800 mètres de la nôtre ; on nous prévient que nous allons faire l'assaut de nouveau. On est content, car le 1er a si bien réussi. Vers midi et ½, on sonne l'assaut. Le terrain est à découvert, beaucoup d'hommes tombent en sortant de la tranchée, mais on avance. Nous arrivons à 200 m de la tranchée ennemie, mais nos compagnies sont déjà fort décimées. Nous sommes obligés de battre en retraite. Les ¾ de la compagnie y sont restés, mais nous avons quand même la victoire, car tous les *[13]* combats de ces derniers jours étaient pour attirer le plus de troupes ennemies possible de notre côté, et faire revenir contre nous des corps d'armée qui se dirigeaient sur la France, et de cette manière, faciliter la tâche des Alliés, car c'est le combat de la Marne. Nous autres, nous avons beaucoup de pertes, mais la victoire de la Marne est aux Alliés.

Nous reculons jusqu'au village de Haischt. Le 12e de Ligne protège notre retraite, et c'est là que notre cher Joseph donne généreusement son sang pour la Patrie, honneur à ce brave[30] ! Nous allons jusque Wavre-Sainte-Catherine[31], nous y restons jusqu'au 21 septembre.

Le 21 septembre, départ pour Wavre-Notre-Dame, où nous logeons le 22 et le 23.

Le 24 septembre, il y a des combats aux environs de Peulies[32]. Nous sommes de réserve.

[14] Le 25 septembre à 11 h du matin, départ pour Boom[33] par Duffel.

Le 26 septembre, départ pour Capelle-aux-Bois par Willebroek[34]. Nous logeons à Effen[35] jusqu'au 29.

Le 29 septembre, nous combattons un ennemi beaucoup supérieur en nombre. Là, les Allemands arrivent habillés en Belges. Heureusement qu'on a surpris leur manège. Nous perdons encore beaucoup d'hommes. Nous devons nous replier sur Peurs[36], où nous logeons. Dans tous ces moments, nous sommes souvent obligés de manger des betteraves et des navets. Enfin, cela passera. Que faut-il faire ? Il le faut et on ne dit rien.

---

30. Né et domicilié à Lamontzée, Joseph Méan (16 janvier 1892 † 13 septembre 1914) tombe à Keerbergen. Après la guerre, son corps sera rapatrié au cimetière de Lamontzée (J.-P. BOLAND, *Burdinne et ses combattants, 1914-1918*, s.l., 2018, p. 83).
31. Wavre-Sainte-Catherine : Bel., prov. Anvers, arr. Malines.
32. Peulis : Bel., prov. Anvers, arr. Malines, comm. Putte.
33. Boom : Bel., prov. Anvers, arr. Anvers.
34. Kapelle-Op-Den-Bos : Bel., prov. Brabant Flamand, arr. Hal-Vilvorde.
35. Steenhuffel : Bel., prov. Brabant Flamand, arr. Hal-Vilvorde, comm. Londerzeel – Identification incertaine.
36. Puers : Bel., prov. Anvers, arr. Malines, comm. Puers-Saint-Amand.

Le 30 septembre, nous logeons à Peurs dans les wagons de chemin de fer. On y est pas trop mal.

Le 1er octobre, nous sommes de réserve à Reit[37], où nous logeons.

[15] Du 2 au 3 octobre, je suis de garde. Je n'ai aucune nouvelle de personne, c'est le plus triste, car chers parents, vous comprendrez que je pense beaucoup à mes parents de Lamontzée.

Le 4 octobre, nous partons à Conticht[38], le 5 à Warloo[39].

Le 6 octobre nous sommes à droite de Duffel. Nous défendons la Nette (petite rivière). Les Allemands ne font pas d'attaques d'infanterie mais le bombardement est si terrible que nous sommes obligés de nouveau de nous replier. Nos pertes sont très élevées, car nous n'avons pas assez d'artillerie pour riposter. Les Allemands passent la Nette. Nous (ma compagnie) protégeons la retraite, nous sommes sans le savoir à 25 mètres des Boches, un talus nous sépare. C'est la nuit, nous parvenons à quitter en silence.

Le 7 octobre, nous arrivons à Basel, où nous avons repos[40].

*[16]*Le 8 octobre, nous logeons à Saint-Nicolas. Les Allemands tâchent de nous couper la retraite mais n'y parviennent pas. Nous prenons le train à Saint-Nicolas où nous avons logé sur la route jusque Jabeeke, nous partons sur Wingdune[41].

Le 10 octobre, nous partons sur Lissewege[42], où nous logeons.

Le 11 octobre, nous allons à Ostende, où nous logeons.

Le 12 octobre à Oostdunkerke[43].

Le 13 octobre à Keyem, où nous faisons des tranchées et nous recevons des volontaires[44].

Le 14 octobre, nous arrivons à Dixmude[45].

Le 15 octobre nous allons à Loo et à Oostkerke où nous logeons[46].

Le 17 octobre, nous logeons encore à Oostkerke

Le 18 octobre, nous partons sur Avecapelle, nous bivouaquons. *[17]* Nous allons loger à Stinkerke[47].

---

37. Reet : Bel., prov. Anvers, arr. Anvers, comm. Rumst.
38. Kontich : Bel., prov. Anvers, arr. Anvers.
39. Warloos : Bel., prov. Anvers, arr. Anvers, comm. Kontich.
40. Bazel : Nel., prov. Flandre Orientale, arr. Saint-Nicolas, comm. Kruibeke.
41. Jabbeke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Bruges ; Wenduine : Bel., prov. Flandre occidentale, arr. Ostende, comm Le Coq.
42. Lissewege : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Bruges, comm. Bruges.
43. Oostduinkerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Coxyde.
44. Keyem : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude.
45. Dixmude : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude.
46. Oostkerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Bruges, comm. Damme ; Loo : Belg., prov. Flandre Occidentale, arr. Bruges, comm. Lo-Reninge.
47. Avekapelle et Steenkerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.

Le 19 octobre, nous restons sur la route de Furnes, à Wilpen[48]. Les Belges sont à l'Yser.

Le 20 octobre, nous allons faire des tranchées à Ramscapelle[49], où nous sommes assez fort bombardés.

Le 21 octobre, nous allons à Saint-Georges. Nous logeons sur la route. Nous sommes de réserve. Les Allemands font beaucoup d'assauts pour passer l'Yser, mais ils sont chaque fois refoulés, mais nos effectifs diminuent. Nous attendons des renforts français, nous avons ordre de tenir à tout prix, et nous tenons puisqu'il le faut.

Le 22 octobre, nous occupons les tranchées de l'Yser, le soir nous allons aux tranchées du 2e de ligne.

Le 23 octobre, nous logeons de nouveau sur la route où nous sommes bombardés très fort. Les compagnies qui sont dans les tranchées de l'Yser sont complètement *[18]* décimées.

Le 24 octobre, il fait terrible, le bombardement est intense, la fusillade est commencée depuis longtemps. Les Allemands lancent beaucoup de bombes qui font de grands ravages dans nos troupes. Mon bataillon a l'ordre d'aller renforcer. On sait que nous allons à la mort, mais pas une réplique, on avance, mais les Allemands sont passés à notre droite. Puisque pour défendre l'Yser à ce moment, il n'y a plus que des cadavres et des blessés, ils nous prennent de flanc avec leurs mitrailleuses, et de ma compagnie qui était de nouveau reformée à 180 hommes, nous revenons à 27. Dans ces moments critiques, chers cousin et cousine, c'est à mes chers parents que je pensais. Je leur disais adieu, car bien des fois, comme mes malheureux camarades, je croyais y rester.

[18] Nous revenons à Nieuport[50], où on nous donne l'ordre de résister à outrance, jusqu'au dernier homme. Nous sommes bien décidés à ne plus bouger. Enfin, le renfort arrive à marche forcée. Il est temps. Nous sommes sauvés, les Allemands n'auront pas toute notre chère petite Belgique. De Nieuport, nous allons aux briqueteries de Ramscapelle, où nous logeons. Nous sommes d'ailleurs bien fatigués.

Le 26 octobre, nous partons pour prendre l'offensive, mais c'est impossible. Nous revenons aux briqueteries.

Le 27 octobre, nous formons la réserve du 6e de ligne derrière une ferme. Le soir nous partons sur Koksijde[51]. De nos régiments, 14e et 34e, il reste 4 compagnies de 125 hommes (donc de 24 compagnies à 180 hommes).

Le 29 octobre, nous restons dans les dunes. Le soir nous partons pour Bouchout, où nous arrivons à minuit.

---

48. Wulpen : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Coxyde.
49. Ramskepelle : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Nieuport.
50. Nieuport : Ramskepelle : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes.
51. Coxyde : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Coxyde.

[20] Le 30 octobre, nous allons aux briqueteries de Ramscapelle. Le village est occupé par les Boches, et nous avons ordre de le reprendre. Nous perdons assez bien d'hommes pour y arriver. Nous sommes à gauche du village, le 6e de ligne en face et les zouaves français à la droite. Nous passons la nuit dans un ruisseau. On avait tellement froid que l'on avait difficile de marcher. C'est avec impatience que nous attendions le moment de l'assaut. C'était la plus mauvaise nuit que j'avais passé jusque-là. Nous entendons les Français qui, 3 fois, font l'assaut d'une tranchée allemande. Ils parviennent à la prendre. Les officiers allemands, qui sont très près de nous, commandent en français, croyant nous dérouter, mais chacun connaît très bien la voix de son chef, et on ne s'y laisse pas prendre. À l'aube, on sonne l'assaut général. *[21]* Il n'est pas trop tard, car on est presque gelés. Nous réussissons à reprendre le village, capturant des mitrailleurs et des prisonniers qui ne sont pas très bien vus des zouaves, car quand ils n'ont pas de chef avec eux ceux-ci leur donnent leur compte. Nous reprenons aussi le chemin de fer. Le soir nous allons loger dans une ferme un peu en arrière.

Du 1er au 2 novembre, nous allons aux tranchées du 8e ligne à Bouchout. Ici commence notre vie de taupes. Le piquet dont vous verrez bien souvent est la réserve de la 1re ligne. Le piquet se trouve à 200 ou 300 mètres en arrière de la 1re ligne. Mes chers parents, je n'ai toujours pas de nouvelles de Lamontzée, c'est bien triste et pourtant, que faire ? J'espère toujours qu'ils sont en bonne santé.

Du 2 au 3 novembre, nous sommes de piquet.

[22] Le 3 novembre, ma compagnie a pour mission de construire un pont sur le canal qui se trouve à environ 1 km de notre 1re ligne. Nous ne pouvons y arriver car les Boches sont là et nous sommes bombardés très fort.

Le 4 novembre, il fait un brouillard épais. Nous en profitons pour accomplir notre mission qui n'a pas réussit le jour précédent ; le pont est construit sous le feu des Allemands. Nous y faisons une tranchée et nous y installons. Nous sommes à 200 m des Allemands qui occupent une ferme un peu en avant.

Le 5 et 6 novembre, nous avons repos à la ferme qui se trouve à 3 km en arrière de notre 1re ligne. Notre première ligne est le chemin de fer de Nieuport à Dixmude.

Le 7 novembre, nous sommes en 1re ligne, mon peloton *[23]* est aux avants postes, au pont du canal que nous avons construit. Le 8, il fait froid, mais tout de même la nuit se passe assez tranquille.

Le 8 novembre, de piquet jusqu'au soir.

Du 8 au 9, repos à la ferme.

Du 9 au 10, nous sommes en 1re ligne au pont. Un peu de bombardement, il fait tranquille.

Du 10 au 11, de piquet.

Du 11 au 12 novembre, repos à la ferme.

Du 12 au 13, de piquet.

Du 13 au 15, repos à la ferme. Tous ces jours, il n'y a rien de bien sérieux, si ce n'est un peu de bombardement tous les jours, mais on commence à s'y habituer.

Du 15 au 16 novembre, de piquet.

Du 16 au 17, repos à la ferme.

[24] Du 17 au 18 novembre, nous sommes aux avants postes, au Blauwenbruck[52]. Il fait très froid, car il gèle assez fort. Tout de même la nuit se passe assez tranquille.

Du 18 au 20 novembre, nous avons repos à la ferme

Du 20 au 21 novembre, de piquet où nous sommes un peu bombardés

Du 21 au 23 novembre, nous sommes au repos à la ferme, il fait très difficile se procurer du beurre, tabac et bougies. Cela est très rare, mais souvent j'obtiens la permission d'aller à Furnes, où tout est très cher, mais enfin, on se tire d'affaire.

Du 23 au 24 novembre, nous sommes en 1re ligne, toujours un peu de bombardement. Nous avons de temps en temps un blessé, mais plus beaucoup de pertes.

Du 24 au 25 novembre, repos. Je n'ai aucune nouvelle de Lamontzée, c'est ce qui me paraît le plus triste.

Du 25 au 26 novembre, nous sommes en 1re ligne.

[25] Du 26 au 27 novembre, piquet.

Le 28, nous allons à Pervyse[53], où nous construisons des tranchées jusque midi. Après nous retournons à la ferme, où nous avons repos jusqu'au 29.

Du 29 au 30 novembre, nous sommes en 1re ligne, la journée est assez calme.

Du 30 au 1er décembre, piquet.

Du 1er au 3 décembre, repos à la ferme

Du 3 au 4 décembre, 1re ligne. Nous sommes assez bien bombardés.

Du 4 au 5, piquet dans les tranchées, un peu en arrière du chemin de fer.

Du 5 au 7 décembre, repos à la ferme

Du 7 au 8 décembre, nous sommes en 1re ligne. Nous sommes relevés à 5 h ½ du soir et partons pour Avekapelle, car nous changeons de secteur.

[26] De Avekapelle, nous allons à Lampernyse[54], où nous logeons dans une ferme. Nous y arrivons vers 1 h ½ du matin.

---

52. Lieu non identifié.
53. Pervyse : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude.
54. Lampernisse : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude.

Le 9 décembre, repos. Le soir nous allons loger dans une autre ferme. Nous allons occuper le secteur de Oostkerke.

Du 10 au 11 décembre, nous sommes en 1re ligne à Oostkerke.

Du 11 au 12 décembre, nous avons repos à Eggewaartskapelle[55].

Du 13 au 14 décembre, nous sommes aux avants postes à Ostevekeskerke[56]. Quoique nous sommes près des Boches, la journée est assez tranquille

Du 14 au 15 décembre, piquet. Ici dans ce secteur, le piquet se fait dans les fermes. On y est pas trop bien, car les Boches bombardent souvent les fermes. On ne peut se montrer le jour.

[27] Du 15 au 16 décembre, nous avons repos

Du 16 au 17, 1re ligne. C'est toujours à peu près la même chose, c'est la guerre sur place (bombardements, tranchées, avant-postes, et piquet). Toujours la même chose, on préférerait pourtant la guerre en rase campagne, comme au début. Cher cousin et cousine, c'est bien triste d'être sans nouvelle de personne, surtout que dans ce pays où nous sommes forcés de vivre, les gens de sont pas aimables du tout.

Du 17 au 18 décembre, piquet.

Du 18 au 19, repos.

Du 19 au 20 décembre, 1re ligne comme toujours ; quelques obus de temps en temps.

Du 20 au 21 décembre, piquet. Le 21 au soir, nous allons à Furnes pour y être vaccinés. C'est là, *[28]* chers parents, que je reçois votre première nouvelle. Vous me donnez des nouvelles de Lamontzée. Vous comprenez que je suis heureux ! C'est le 24 décembre. Nous restons à Furnes jusqu'au 25, et le soir nous retournons à Avekapelle. Nous sommes logés dans l'église.

Du 25 au 26 décembre, repos.

Du 26 au 27, piquet. Nous occupons le secteur de Pervyse.

Du 27 au 28 décembre, 1re ligne (journée assez calme).

Du 28 au 29, repos dans l'église.

Du 29 au 30 décembre, 1re ligne (bombardement).

Du 30 au 31, piquet.

Du 31 au 1er janvier (1915), repos.

Du 1er au 2 janvier, piquet.

Du 2 au 3, 1re ligne (bombardement).

[29] Du 3 au 4 janvier, repos

Du 4 au 5 piquet

---

55. Eggewaartskapelle : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.
56. Stuivekenskerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude – Identification incertaine.

Le 9 décembre, repos. Le soir nous allons loger dans une autre ferme. Nous allons occuper le secteur de Oostkerke.

Du 10 au 11 décembre, nous sommes en 1re ligne à Oostkerke.

Du 11 au 12 décembre, nous avons repos à Eggewaartskapelle[55].

Du 13 au 14 décembre, nous sommes aux avants postes à Ostevekeskerke[56]. Quoique nous sommes près des Boches, la journée est assez tranquille

Du 14 au 15 décembre, piquet. Ici dans ce secteur, le piquet se fait dans les fermes. On y est pas trop bien, car les Boches bombardent souvent les fermes. On ne peut se montrer le jour.

[27] Du 15 au 16 décembre, nous avons repos

Du 16 au 17, 1re ligne. C'est toujours à peu près la même chose, c'est la guerre sur place (bombardements, tranchées, avant-postes, et piquet). Toujours la même chose, on préférerait pourtant la guerre en rase campagne, comme au début. Cher cousin et cousine, c'est bien triste d'être sans nouvelle de personne, surtout que dans ce pays où nous sommes forcés de vivre, les gens de sont pas aimables du tout.

Du 17 au 18 décembre, piquet.

Du 18 au 19, repos.

Du 19 au 20 décembre, 1re ligne comme toujours ; quelques obus de temps en temps.

Du 20 au 21 décembre, piquet. Le 21 au soir, nous allons à Furnes pour y être vaccinés. C'est là, *[28]* chers parents, que je reçois votre première nouvelle. Vous me donnez des nouvelles de Lamontzée. Vous comprenez que je suis heureux ! C'est le 24 décembre. Nous restons à Furnes jusqu'au 25, et le soir nous retournons à Avekapelle. Nous sommes logés dans l'église.

Du 25 au 26 décembre, repos.

Du 26 au 27, piquet. Nous occupons le secteur de Pervyse.

Du 27 au 28 décembre, 1re ligne (journée assez calme).

Du 28 au 29, repos dans l'église.

Du 29 au 30 décembre, 1re ligne (bombardement).

Du 30 au 31, piquet.

Du 31 au 1er janvier (1915), repos.

Du 1er au 2 janvier, piquet.

Du 2 au 3, 1re ligne (bombardement).

[29] Du 3 au 4 janvier, repos

Du 4 au 5 piquet

---

55. Eggewaartskapelle : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.
56. Stuivekenskerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude – Identification incertaine.

Du 5 au 6 janvier, 1re ligne. Toujours des obus, mais pas d'action d'infanterie, si ce n'est des petits combats entre patrouilles.

Du 6 au 7 janvier, nous allons au repos à Eggewaartskapelle. Nous occupons le secteur de Ostevekeskerke depuis le 6 janvier.

Du 7 au 8 janvier piquet qui se fait dans les fermes

Du 8 au 9 janvier, avants-postes, j'occupe un petit poste avec 9 soldats. Je suis toujours caporal. Nous sommes assez tranquilles, mais notre grande garde est fort bombardée.

Du 9 au 10 janvier, repos.

[30] Du 10 au 11 janvier, piquet.

Du 11 au 12, 1re ligne, journées assez calmes. À présent, chers cousin et cousine, je suis beaucoup plus heureux, car je reçois des bonnes lettres de vous autres et de tous. Vous êtes bien aimables. Je vous en suis bien reconnaissant. Je vous remercie beaucoup.

Du 12 au 14 janvier, repos.

Du 14 au 15, piquet.

Le 15 janvier au soir, nous partons pour La Panne[57], où nous arrivons vers 11 h du soir. Je suis logé dans une charcuterie, rue de Furnes. Nous restons à La Panne jusqu'au 25 janvier.

Le 20 janvier, je suis bien heureux, car en même temps qu'une belle lettre de Paris, j'en reçois une de ma chère femme. C'est la première nouvelle *[31]* que je reçois d'elle, et vous comprenez bien que je suis heureux, car elle m'apprend que j'ai un petit garçon qui est né le 4 décembre. Je suis très content, car ils sont bien portant tous les deux ainsi que tous les parents. Je donnerais pour voir seulement une heure mon cher petit Lambert, pour pouvoir l'embrasser, enfin, puisque je ne peux, mais je ne désespère pas de le voir un jour, quand nous aurons raison de ces barbares de Boches[58]. Depuis ma rentrée, je ne me suis pas encore amusé, mais le 20 je fais une bonne sortie.

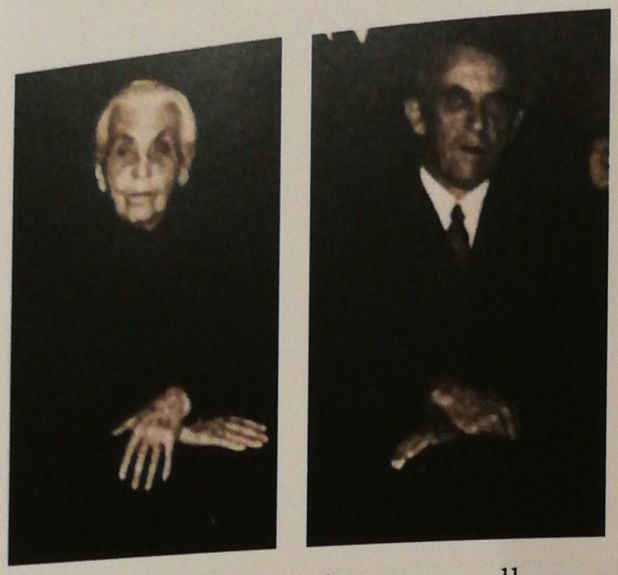
Le 25 janvier, nous partons pour Avecapelle. Nous faisons un grand détour pour éviter Furnes qui est bombardé touts les jours. Nous allons occuper le secteur du château de Vicoigne[59].

[32] Du 25 au 26 janvier, repos. Nous sommes de nouveau cantonnés dans une ferme.

Du 26 au 27, de piquet à droite de Pervyse.

---

57. La Panne : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes.
58. Né le 4 décembre 1914, Lambert Joassin est le fils de Lambert et d'Émilie Jadot. Orphelin de guerre, il exercera la profession d'instituteur à Burdinne. Il décèdera en 1975. C'est à travers lui que s'est transmise la copie des carnets de guerre dont nous donnons ici l'édition. Émilie Jadot décèdera, quant à elle, en janvier 1986 à l'âge de 98 ans.
59. Château de Vicogne à Stuivekenskerke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude.



◀ Photos d'Émilie Jadot († 1986) et de Lambert Joassin († 1975), épouse et fils de l'auteur des carnets. Ces photos ont été prises en 1971, à l'occasion de l'admission à la pension de Lambert.

Du 27 au 28 janvier, nous allons aux avants postes près du château de Vicoigne. Je suis à un petit poste avec 12 soldats. Pour y arriver, nous devons traverser un grand morceau d'inondation. Nous entrons dans l'eau plus haut que les genoux. Tout de même nous y sommes tranquilles. Le 29 janvier, ce poste est pris par les Boches, mais aussitôt repris par les nôtres qui refont l'assaut.

Du 28 au 30 janvier, repos à Avecapelle.

Du 30 au 31, piquet.

Du 31 au 1er février, 1re ligne au chemin de fer.

Du 2 au 3 février, repos.

Du 3 au 4, piquet, nous sommes bombardés *[33]* dans la ferme. Heureusement nous n'avons pas de victimes. Nous sommes assez chanceux depuis l'Yser, ce n'est pas trop tard.

Du 4 au 5 février, nous sommes aux avants-postes. La grand-garde[60] est fort bombardée. Il y a quelques victimes parmi les mitrailleurs. Moi j'occupe un petit poste à droite avec 12 soldats. Nous y sommes assez tranquilles. Je suis nommé sergent depuis le 3 février. Je ne change pas de compagnie, car mon commandant arrange les choses pour que je reste à mon ancienne compagnie. J'en suis bien content.

Du 5 au 7 février, repos. Nous recevons 400 hommes du 1er de ligne. Je suis désigné pour aller à La Panne chercher ceux qui sont désignés pour notre compagnie. Je loge à l'Hôtel de la Digue.

[34] Du 8 au 9 février, piquet.

Du 9 au 10 repos à Eggewaartskapelle.

Du 10 au 11 février nous sommes de piquet la nuit. Nous logeons dans une ferme, tandis que le jour nous occupons les tranchées, car les fermes de piquet sont bombardées touts les jours.

Du 11 au 12 février, 1re ligne, journée assez calme.

Du 12 au 14 février, repos.

---

60. La grand-garde est le corps de garde principal d'un camp.

Du 14 au 15, piquet.
Du 15 au 16, 1re ligne.
Du 16 au 17, repos.
Du 17 au 18, repos.
Du 18 au 19 février, piquet.
Du 19 au 20, 1re ligne.
Du 20 au 21, repos.
Du 22 au 23 février, 1re ligne.
[35] Du 23 au 24 février, piquet.
Du 24 au 26 repos, ainsi que le 27 février.
Du 27 au 28 février, piquet. Nous allons au travail chaque fois que nous sommes de piquet. Nous travaillons toujours la nuit aux avants-postes. Ce jour 28, nous sommes bombardés. 2 obus tombent au milieu des travailleurs. C'est une vraie chance qu'il n'y ait pas de tués, car il y a beaucoup de sacs qui sont déchirés avec les éclats
Du 28 février au 1er mars, 1re ligne, assez calme.
Du 2 au 3 mars, repos.
Du 3 au 4, piquet.
Du 4 au 5, 1re ligne (bombardement).
Du 5 au 7 mars, repos.
Du 7 au 8, piquet (bombardement).
Du 8 au 9 mars, 1re ligne (toujours quelques obus).
[36] Du 9 au 11 mars, repos.
Du 11 au 12, piquet.
Du 12 au 13, 1re ligne. Nous sommes aux avants postes. Je suis à un petit poste avec 9 soldats. Nous y sommes tranquilles, seulement une petite visite de patrouilles boches.
Du 13 au 14 mars, repos. Le soir nous allons à La Panne pour quelques jours de repos. Nous faisons un peu d'exercice. Nous y restons jusqu'au 20. Nous rentrons le 20 au soir à Eggewaartskapelle, où nous sommes cantonnés. Nous occupons le secteur de Oostkerke (tancs à pétrole[61]).
Du 21 au 22 mars piquet.
Du 22 au 23, 1re ligne, où nous attrapons nos quelques obus.
Du 23 au 25 mars, repos.
[37] Du 25 au 26 mars, piquet. Nous sommes de nouveau assez fort bombardés pendant le travail.
Du 26 au 27 mars, 1re ligne.
Du 27 au 29 mars, repos.
Du 29 au 30 mars, piquet. Le travail est décommandé à cause qu'il fait trop clair. Nous serions certainement aperçus.

---

61. Les tanks, dont il sera souvent question dans le texte, sont des réservoirs destinés au stockage du pétrole.

Du 30 au 31 mars, 1re ligne, nous occupons une tranchée à proximité des tancs. La nuit, il fait très froid, et en plus nous sommes fort bombardés. Nous rentrons au cantonnement à minuit.

Du 31 au 2 avril, repos. Le 1er avril un combat d'avions a lieu au-dessus de nos baraquements. L'aviateur Garros[62] poursuit un boche, celui-ci se sauve mais il n'est pas lâché. Il est descendu près de Lampernyse.

[38] Du 2 au 3 avril, piquet.

Du 3 au 4, 1re ligne.

Du 4 au 5 repos à Cruisscabelle[63]. Le 5, je pars à La Panne avec 3 soldats, en personnel d'installation. La compagnie arrive le 6, vers 6 h. Je suis logé avec un ami à la Villa des Dunes. Nous y restons jusqu'au 12 avril, et comme les fois précédentes, nous faisons un peu d'exercice touts les jours.

Le 13 avril, la compagnie arrive à Eggewaartskapelle vers 6 h ½ du soir. En route, un aéroplane boche laisse tomber 12 bombes sur la colonne, heureusement sans l'atteindre. Quelques-unes tombent pourtant assez près.

Du 13 au 14 avril, repos.

Du 14 au 15, piquet.

Du 15 au 16 avril, 1re ligne. Nous allons aux avants postes en avant de Pervyse. Les Allemands tirent *[39]* 1 obus toutes les ½ heures sur notre tranchée, et pourtant nous n'avons pas de blessé. Le soir ils tirent encore sur notre relève.

Du 16 au 18 août, repos.

Du 18 au 19, nous sommes de piquet dans la malterie de Pervyse. On y est pas trop mal. Vous voyez chers parents, que c'est toujours à peu près la même chose. Je ne reçois que très rarement des nouvelles de Lamontzée. Je suis si heureux quand je reçois une bonne lettre de Paris. J'en reçois très souvent. Je vous en remercie beaucoup. J'ai retrouvé une bonne famille en vous autres, car grâce à vous autres, il ne me manque rien. Aussi je vous en suis très reconnaissant. Je vous aime comme mes parents de Lamontzée, car maintenant vous êtes ma famille, vous autres. Je suis heureux.

[40] Du 19 au 20 avril, 1re ligne. Nous sommes 1 lieutenant, moi, un caporal et ma section à la grand-garde. Les Boches tirent 47 obus sur notre tranchée, ce jour. J'ai bien failli y rester presque touts les obus tombent à quelques mètres de notre tranchée. Moi, je suis avec le caporal dans un abri construit dans une maison démolie. Il y a encore quelques morceaux de murs. Un obus passe à 50 cm plus haut que le toit de notre abri. Nous autres nous sommes couchés, et nous croyons en sûreté car l'abri est solide. Et

---

62. Aviateur français déjà célèbre avant la première Guerre mondiale, Roland Garros (1888 † 1918) est officier pilote durant le conflit. Il s'illustre dans les combats aériens, avant de tomber peu avant la fin de la guerre (Art. « Roland Garros », dans M. MOURRE, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, nouv. éd., Paris, 1996, p. 2360).
63. Localité non identifiée.

pourtant il arrive un obus justement au-dessus de notre tête, 30 ou 40 cm plus haut. Il traverse l'abri et y éclate. Nous sommes recouverts de morceaux de briques, de bois et de sacs de terre. Moi je suis complètement enterré et dans un bien mauvaise position, car je suis prêt d'étouffer. Je crois bien ne pas en sortir, mais *[41]* le caporal qui a un bras libre parvient à se dégager et alors commence à me tirer d'affaire. Cette fois c'est une vraie chance, un pur hasard de ne pas être blessé ou tué. Aussi c'est à ce caporal que je dois la vie. S'il avait perdu la tête et filer comme beaucoup le font, je n'aurais pas resté longtemps d'être étouffé sous les décombres. Vous comprenez, mes chers parents, que je l'estime beaucoup.

Nous sommes relevés le 20 à 10h du soir. Nous avons 2 blessés qui sont morts à l'hôpital.

Du 20 au 22 avril, repos.

Du 22 au 23, piquet dans une ferme.

Du 23 au 24 avril, les Allemands attaquent nos avant-postes à gauche du château de Vicoigne. Nos petits postes se replient sur la grand-garde où les Boches sont reçus convenablement. Nous faisons *[42]* des prisonniers dont 1 officier. Le soir nous allons réoccuper nos postes après avoir chassé les Boches.

Du 24 au 26 avril, repos. Le 25, je suis commandé avec le sergent Happart pour aller chercher les recrues à La Panne. Nous logeons à l'Hôtel de la Digue et rentrons à Avekapellele *[le]* 26 à 4 h après-midi.

Du 26 au 27 avril, piquet derrière Pervyse.

Du 27 au 28, 1re ligne. Je suis à la grand garde avec l'autre sergent du peloton. Nous y sommes assez tranquilles. Un peu de bombardement mais rien de bien sérieux.

Du 28 au 30 avril, repos. Je pars en personnel d'installation à La Panne avec 3 soldats. Je suis cantonné dans une menuiserie, Avenue de la Mer. La compagnie arrive le soir, nous restons à La Panne jusqu'au 12 mai.

[43] La compagnie revient le 12 à Eggewaartskapelle, nous sommes logés dans les baraquements

Du 13 au 14 mai, piquet

Du 14 au 15, 1re ligne. Nous sommes à 100 m en avant du chemin de fer ; les Allemands bombardent assez fort nos tranchées.

Du 15 au 17 mai, repos.

Du 17 au 18 mai, piquet.

Du 18 au 19 mai, 1re ligne. Nous allons aux avant-postes à Osteveneskerke. J'occupe une tranchée à gauche avec 3 caporaux et 24 soldats.

Du 19 au 21 mai, repos. Nous faisons des tranchées qu'on occupera en cas de bombardement.

Du 22 au 23 mai, 1re ligne. C'est la Pentecôte, mais quelle différence avec la Pentecôte 1914 ! Enfin *[44]*, j'espère que cela passera. Mais, tout de même, cette vie de tranchées qui dure si longtemps nous énerve. On pense de temps en temps bien amèrement à tout cela, mais enfin ces mauvais moments passent. On espère bientôt avoir des jours meilleurs, car, mon cher cousin et cousine, voilà 9 mois que nous sommes séparés de notre pauvre pays. Et pourtant que faire ? Nous sommes bien obligés de rester inactifs au moins pour le moment, car un jour viendra que nous aurons le bonheur de chasser ces Boches, que nous serons heureux quand on nous donnera l'ordre de marcher en avant. Pourtant moi, je ne dois pas me plaindre car je reçois des bonnes lettres très souvent et tout ce qui me manque. Mes chers parents, je vous aime bien fort, je pense aussi souvent à vous autres qu'à mes autres parents de Lamontzée.

[45] Du 23 au 25 mai, repos.

Du 25 au 26, piquet.

Du 26 au 27 mai, 1re ligne, la journée est assez calme.

Du 27 au 28 mai, repos. Je pars de nouveau en personnel d'installation à La Panne. En arrivant, nous avons ordre de faire demi-tour. Nous rentrons au cantonnement. J'y retourne le 29. La compagnie arrive le soir. Nous avons repos jusqu'au 5 juin Un peu d'exercice touts les jours et le temps passe assez bien. Nous rentrons le 5 juin à Avecapelle.

Du 5 au 6 juin, repos au cantonnement. Nous logeons dans une ferme.

Du 6 au 7 juin, nous sommes en 1re ligne, aux avant-postes. Je suis à un petit poste près du château de Vicoigne. Pour y arriver nous devons traverser l'inondation et au poste, il sent très mauvais car il y a des cadavres *[46]* partout ; nous en enterrons 2. Ce sont des fusiliers marins français qui sont là depuis 6 mois. Il fait très chaud, ce qui augmente encore la mauvaise odeur. Nous n'avons pas d'abri, nous devons rester couchés toute la journée. Les autres postes sont bombardés, mon lieutenant y est blessé ainsi que deux soldats. Nous sommes bien contents quand on vient nous relever vers 11 h ½ du soir. Nous rentrons au cantonnement à 2 h du matin.

Du 7 au 9 juin, repos. Nous allons au bain le 8 dans le canal.

Du 9 au 10 juin, piquet. Nous allons au travail et nous en revenons complètement mouillés car il pleut très fort. En plus nos tranchées sont inondées. Les soldats vont s'abriter tant bien que mal dans une vieille ferme presque toute démolie. Moi avec le caporal, nous *[47]* allons chercher des fagots, en mettons jusqu'au-dessus du niveau de l'eau et de la paille dessus. De cette manière, nous sommes à sec et nous reposons très bien. Cela nous rappelle même un peu vaguement notre lit, car les branches font ressort et nous dormons très bien jusque 3 h après-midi. Après-midi, nous *[faisons]* un bon feu pour sécher nos effets et le soir c'est comme s'il n'y avait rien eu du tout. Vous voyez, chers parents, que notre vie n'est pas trop mauvaise. On

a de temps en temps un moment assez dur, mais cela passe quand même, car nous avons confiance. Nous sommes certains que un jour ou l'autre nous aurons la victoire. Quel heureux jour sera celui-là. Je ne veux avoir aucun moment de faiblesse. Je veux jusqu'au bout faire mon devoir, car bien souvent, je pense que je ne suis pas seul. J'ai aussi un petit *[48]* garçon. Je ne voudrais pour rien que ce soit, qu'il aurait à rougir un jour de son père. Plutôt 100 fois la mort et faire mon devoir que mon cher petit garçon puisse être fier de son père, qu'il puisse dire toujours que je suis mort pour lui et pour notre chère Patrie. Au contraire, si je commettais une lâcheté, la honte rejaillirait jusque sur lui, ce que je veux pas et qui ne sera sûrement pas. Et puis, chers parents, on peut faire son devoir et quand même en sortir, car les Boches ne les tuerons pas tous. C'est ce que je me dis toujours. Je n'ai jamais pensé un seul instant que je pouvais être touché, j'ai bonne confiance, et j'espère vous revoir tous après la guerre.

Du 10 au 12 juin, 1re ligne. Nous sommes au chemin de fer, où nous sommes bombardés, il y a au milieu de la compagnie un abri qui n'est pas occupé et justement *[49]* celui-là est démoli par un obus, mais nous n'avons pas de victimes. Il y a une grande animation parmi nous, car il paraît que c'est aujourd'hui donc le 12 juin, que les alliés doivent prendre l'offensive. Nous avons tous confiance. Une de nos compagnies doit faire des reconnaissances et de petites attaques la nuit. Nous sommes tous heureux et prêts à marcher en avant, car cela commence à devenir long cette vie séparée de notre cher pays, car le pays où nous sommes obligés de vivre si longtemps est bien mauvais. Les gens ne sont pas aimables du tout ; au lieu de souffrir de la guerre, ils en profitent, ils s'enrichissent à nos dépens, ce qui n'est pas très bien pour des gens qui se disent Belges, mais ne le sont pas de cœur[64].

Du 11 au 13, piquet. On entend une assez forte fusillade. Ce sont nos reconnaissances qui attaquent les *[50]* postes boches. Nos tranchées sont bonnes et nous passons une bonne journée. Ce jour nous faisons de la salade à la tranchée. Le temps passe assez agréablement

Du 14 au 15 juin, nous sommes en 1re ligne au chemin de fer. Je suis avec mes vieux poilus qui ont commencé la guerre avec moi à Liège. Ce sont des vieux braves que j'estime beaucoup. Nous apprenons que la Belgique envahie manque de pain, ce qui nous attriste beaucoup. Le 12e de ligne qui est à notre droite attaque une ferme mais ne réussit pas à la reprendre. Il y a une quarantaine de blessés.

Du 15 au 16 juin, nous allons aux avant-postes. Je suis à un petit poste à 150 m d'un poste boche. À part quelques obus que les Boches tirent sur nos postes, il n'y a rien de sérieux. Nos patrouilles circulent toute la nuit en avant de nos postes. Nous sommes relevés à 22 h du soir.

---

64. L'auteur souligne deux fois le terme « Belges ».

[51] Du 16 au 17 juin, repos, notre commandant est à l'hôpital depuis quelques jours, gravement malade. On nous présente à notre nouveau qui vient d'arriver.

Du 17 au 18 juin, piquet.

Du 18 au 19 juin, nous sommes en 1re ligne. Quoique ce secteur est assez mauvais, il n'y a rien d'anormal.

Du 19 au 20 juin, nous allons aux avant-postes, avec 9 soldats et un caporal. Nos postes sont bombardés. Un abri est atteint par les obus, les hommes quittent et en parcourant les 50 m qu'ils ont à faire pour être à l'abri, ils sont encore bombardés. Le poste que j'occupe est à 200 m des Boches. La nuit ils placent une sentinelle entre les postes, dans une haie. Nos hommes doivent observer le silence et faire bien attention car l'herbe est abondante. Les Boches pourraient très bien en rampant *[52]* arriver très près de notre poste sans être vus. Nous sommes relevés à 11 h du soir.

Du 20 au 21 juin, repos. Je monte la garde à Avecapelle avec ma section. Vers 11 h du soir le village est bombardé. 2 obus tombent sur la route en face de la maison qui nous sert de corps de garde. Il y a 2 hommes qui sont sentinelle au passage à niveau. Malgré que les obus tombent à proximité de là, ils ne quittent pas leur emplacement. Un des deux vient me prévenir pendant le bombardement que les fils téléphoniques sont coupés. Ce sont 2 courageux garçons, 2 Wallons de Liège qui sont félicités par le commandant auquel je les présente. Il y a panique dans le village, pourtant le bombardement ne dure pas longtemps. À part cette petite alerte, ma garde se passe assez bien. Je suis relevé à 3 h après-midi.

Du 22 au 23 juin, piquet. La compagnie va au travail, moi je suis exempt avec ma section, ayant monté la garde. Nous sommes d'ailleurs bien fatigués et bien content de pouvoir nous reposer.

Du 23 au 24 juin, 1re ligne. Nous allons aux avants postes. Je suis à un petit poste avec 9 soldats. Je reçois l'ordre de faire une patrouille du côté du château de Vicoigne. Je dois m'en approcher le plus près possible, y passer la nuit et la journée et faire ma reconnaissance de jour. Ayant demandé dans ma section des soldats de bonne volonté, quoique cette mission est très dangereuse puisque on doit rester le jour à quelques mètres des Boches, ils se présentent presque tous. J'en choisi quatre dont j'en suis bien sûr. Ce sont 4 Wallons très courageux, j'ai très confiance en ceux-là. Nous quittons *[54]* le poste vers 11 h ½ du soir. Nous nous dirigeons au côté de Vicoigne en explorant le terrain convenablement, car il y a des vieilles tranchées abandonnées et des épaulements de canon où les Boches pourraient très bien se cacher, nous laisser passer et nous attaquer par derrière. Mes 2 premiers hommes arrivent à 25 m de la tranchée boche qui est dans la haie du château. Moi je suis 20 m derrière avec les 2 autres soldats. Nous rampons en silence, et nous ne sommes pas remarqués, mais il nous est

impossible de nous installer à cet emplacement qui est complètement à découvert, mais un peu en arrière, il y a quelques touffes d'herbes. C'est justement notre affaire. Nous y revenons et nous y installons de notre mieux. Nous sommes à 75 m du poste boche. Pendant que nous arrangeons les herbes de façon à ne pas être vu, 2 hommes font *[55]* le guet. Une patrouille boche passe à proximité de nous, mais nous ne pouvons tirer, car nous ne pouvons nous faire démasquer. Une autre patrouille belge qui était aussi sortie arrive sur nous en rampant, mais comme nous ne les reconnaissons pas, et ils deviennent inquiétants, car ils se dirigent droit sur nous, nous les mettons en joue, mais immédiatement ils font le signal convenu et nous les reconnaissons, et il n'a tenu à bien peu de chose que nous ne tirions dessus. Le jour, nous ne pouvons remuer, car nous serions vus. Il fait très chaud et il sent mauvais, car il y a des cadavres de Boches à côté de nous autres. Je fais ma reconnaissance convenablement de jour et nous ne sommes pas inquiétés, mais pas un homme n'a levé sa tête au-dessus des Boches. Je rentre au poste vers 10 h du soir. En rentrant au *[56]* cantonnement, je fais mon rapport et le remet vers 6 h du matin. Je suis bien heureux d'avoir accompli ma mission. Je suis félicité par mes officiers.

Du 24 au 26 juin, repos, et pour fêter la réussite de ma mission, je fais une petite sortie avec le sergent qui commandait la patrouille et que j'avais failli tirer dessus.

Le 26, je pars en personnel d'installation à La Panne. La compagnie arrive vers 6 h ½. Nous recevons notre tenue kaki. Il y a inspection tous les jours. Je sors tous les jours avec Louis Granville[65]. Quoique notre nouvelle tenue est beaucoup moins visible, nous regrettons toujours la vieille. Maintenant, on nous prend pour des Anglais, et pourtant, nous préférons être Belges. Nous restons à La Panne jusqu'au 3 juillet. La compagnie arrive *[57]* à Cruisscabelle vers 7 h du soir. Il fait très chaud, les hommes sont très fatigués, nous sommes logés dans un baraquement.

Du 3 au 4 juillet, repos.

Du 4 au 5 juillet, piquet.

Du 5 au 6 juillet, nous sommes à la grand-garde aux tancs à pétrole. Les avants postes sont très rapprochés des Boches. Ceux-ci ont vu notre nouvelle tenue et nous crient : « Pauvres petits Belges, que vous êtes malheureux avec votre kaki de 22 francs 50 ». Il fait dangereux dans ce secteur. Tous les jours il y a des tués et des blessés pendant les relèves.

Du 6 au 8 juillet, repos. Nous allons au bain dans le canal de Loo.

Du 8 au 9 juillet, piquet. Nous travaillons dans les boyaux.

---

65. Louis Granville est né le 21 août 1893. Comme Lambert Joassin, il est originaire de Lamontzée. Il survivra à la guerre et se mariera en 1920, avant de s'installer à Huy (J.-P. Boland, *Burdinne et ses combattants*…, p. 197).

[58] Du 9 au 10 juillet, nous allons à la grand garde, nous occupons une des meilleures places, nous n'avons pas de victimes.

Du 10 au 12 juillet, repos aux baraquements.

Du 12 au 13 juillet, piquet, nous travaillons aux boyaux.

Du 13 au 14 juillet, nous sommes de nouveau à la grand garde, et comme les fois précédentes, obus, fusillade et bombes.

Du 14 au 16 juillet, repos au cantonnement.

Du 16 au 17 juillet, piquet. Le travail est décommandé à cause de la pluie.

Du 17 au 18 juillet, de nouveau à la grand-garde. Ce jour nous ne sommes pas si heureux. Nous avons 1 homme tué d'une balle dans la tête.

Du 18 au 19 juillet, repos.

[59] Le 20 juillet, nous partons au repos à La Panne, où nous arrivons vers 3 h après-midi. Je passe une bonne partie de mon repos avec Louis Granville. C'est très agréable de se retrouver à deux du même village, car nous ne nous voyons que rarement. Nous en profitons pour parler de nos chers parents et de notre cher pays wallon. Nous faisons un peu d'exercice tous les jours. Nous restons à La Panne jusqu'au 29 juillet. Nous rentrons ce jour à Avecapelle. Nous allons occuper le secteur de Pervyse qui est assez calme.

Du 29 au 30 juillet, piquet. Nous allons au travail de nuit et quelques heures de jour.

Du 30 au 31 juillet, 1re ligne au chemin de fer.

Du 1er au 2 août, repos à la ferme. Nous faisons 2 jours de tranchées et 1 jour de repos pour activer *[60]* le travail, car nous avons une 3e ligne en construction et nous renforçons la 1re.

Du 2 au 3 août, piquet. Nous allons au travail de nuit et de jour, ce qui est très fatiguant.

Du 3 au 4 août, 1re ligne. Nous allons aux avant-postes. Je suis à un petit poste avec 1 caporal et 9 soldats. Nous sommes installés au milieu des inondations, mais notre abri est bon et passons une bonne journée très tranquille. Nous sommes relevés à 10 h du soir. Chers parents, quand je suis le plus heureux, c'est quand je reçois en rentrant des tranchées, une bonne lettre de vous autres. Et quand je la reçois avant de partir, vous pouvez être certains que je pars joyeux. Aussi c'est toujours avec impatience que j'attends de vos nouvelles et je vous en suis très reconnaissant, car j'en reçois souvent. Aussi, je vous aime beaucoup tous les deux.

[61] Du 4 au 5 août, repos à la ferme.

Du 5 au 6 août, piquet, travail de nuit. Nous travaillons le jour à 200 m en arrière du chemin de fer. Nous sommes bombardés assez fort, les chasseurs qui travaillent un peu en arrière de nous autres ont des tués et des blessés assez bien.

Du 6 au 7 août, 1re ligne. Nous restons au chemin de fer, nous travaillons la nuit, construire des parados et élargir nos parapets qui doivent être larges de 4 mètres.

Du 7 au 8 août, repos à la ferme.

Du 8 au 9 août, piquet. Nous travaillons la nuit de 10 h ½ du soir à 2 h ½ du matin. Le jour, le travail s'effectue par section. Une section travaille de 9 h à 11 h du matin et l'autre de 3 à 5 h après-midi.

Du 9 au 1 août, nous sommes aux avant-postes. J'occupe mon petit poste de la fois précédente avec les mêmes *[62]* hommes. La journée est très tranquille.

Du 10 au 11 août, repos.

Du 11 au 12 août, piquet. C'est tout à fait la même chose que les fois précédentes concernant le travail.

Du 12 au 13 août, 1re ligne. Je reprends mon petit poste de la fois précédente avec les mêmes soldats. Nous y sommes assez tranquilles.

Du 13 au 14 août, repos.

Du 14 au 15 août, piquet. Toujours le même travail.

Du 15 au 16 août, 1re ligne, nous sommes encore à la grand-garde. Je suis à la grand-garde avec l'autre sergent du peloton.

Du 16 au 17 août, repos.

Du 17 au 18 août, piquet, nous travaillons à la même place.

Du 18 au 19 août, nous allons cantonner *[63]* dans une ferme à Stinkerke et nous y restons jusqu'au 22 août, où là, nous allons au travail de nuit au Lintemburg[66] (près de Ostkerke). Je suis bien content, car je sais que mon congé sera accordé et je me réjouis bien de faire votre bonne connaissance.

Le 22 août, je pars en personnel d'installation à La Panne avec un caporal et 3 hommes. Après-midi, vers 3 h, un soldat arrive avant la compagnie avec mon congé. Le train est à 3 h 45 à Adinkerke. Donc je pars immédiatement, et j'arrive à Paris le 23 août vers 10 h du matin. J'arrive avenue Kleber vers 11 heures. Que je suis heureux chers parents de votre aimable accueil. Que c'est drôle, car depuis 1 an, je n'avais plus entendu parler le français. Enfin, je suis tout à fait heureux. Je reste à Paris jusqu'au vendredi 27 août. Je m'y amuse très bien, car vous êtes si aimables. *[64]* Jamais je ne saurais assez vous être reconnaissant, mais je vous aime beaucoup. C'est le cœur bien gros que je dois vous quitter, mais puisque il le faut, et pourtant quoique je suis triste, je suis bien heureux car je suis enchanté de mon congé. J'ai été admirablement bien. Que c'est bon après si longtemps de solitude de passer quelques jours aussi bien. Je vous remercie beaucoup de fois. Je vous en serai reconnaissant toujours.

66. Lieu non identifié.



▲ Né à Lamontzée, Antoine Beguin avait épousé une Française et s'était installé à Paris. C'est dans cette famille que des soldats originaires de Lamontzée passaient leur permission.

Je rentre le 28 août à la compagnie. C'est le soir et la compagnie est aux tranchées. Je loge au cantonnement. Le 29, les compagnies vont au travail, mais nous sommes exempts.

Du 31 août au 1er septembre, piquet, le 1er jour, ce secteur était très mauvais, la fusillade y est continuelle. Nous avons quelques blessés. Maintenant *[65]* il fait plus calme.

Du 1er au 2 septembre, 1re ligne, nous sommes aux avant-postes. Je suis à un petit poste avec un caporal et 9 hommes. Nous y sommes assez tranquilles. Nous sommes relevés vers 9 h du soir.

Du 2 au 4 septembre, repos. Le travail est décommandé à cause de la pluie

Du 4 au 5 septembre, piquet. Nous allons travailler aux tancs à pétrole, secteur du 9e de ligne, où une nouvelle ligne est en construction. Il y fait assez dangereux à cause des balles.

Du 5 au 6 septembre, 1re ligne, je suis à un poste avec 1 caporal et 9 hommes. Je suis entre la 1re ligne et les avant-postes. Nous y sommes assez tranquilles. Les autres sont assez bien bombardés surtout le 9e de ligne *[66]*, qui est à notre droite est aussi fort bombardé. Ils occupent le boyau de l'Yser. De suite après le bombardement, les Boches en font l'assaut et réussissent à en prendre une partie qui est aussitôt reprise par les nôtres qui en refont l'assaut.

Le 7 septembre, le bombardement est toujours très violent.

Du 6 au 8 septembre, repos. Nous allons au travail près de Lampernyse. Il fait beau et on s'y amuse assez bien.

Du 8 au 9 septembre, piquet. Mais allons au travail la nuit dans le secteur du 9e de ligne. La fusillade y est toujours assez fort, mais tout se passe bien et rentrons dans nos tranchées vers 1 h du matin. Le jour, nous travaillons au chemin de fer pendant quelques heures. La canonnade est toujours forte des deux côtés.

Du 9 au 10 septembre, 1re ligne. Nous sommes à 250 m *[67]* en avant du chemin de fer, tandis que le 2e et une partie du 3e peloton sont à la grand-garde. Les relèves sont assez dangereuses, car nous devons suivre des passerelles qui sont battues par les balles. Pendant le jour, les avions circulent au-dessus de nos lignes, mais ils en sont vite chassés par les nôtres qui arrivent en bon nombre.

Du 10 au 12 septembre, repos. Le 11 nous allons au travail à la 3e ligne. Depuis 2 ou 3 jours, l'activité reprend sur notre front.

Du 12 au 13 septembre, piquet. La compagnie va au travail de nuit. Notre peloton porte des défenses accessoires aux avant-postes. Cela ne dure pas longtemps, ce qui fait que les hommes sont très contents. On entend un fort bombardement du côté de Ypres. Pendant le jour, le bombardement *[68]* est assez intense sur notre front.

Du 13 au 14 septembre, nous sommes aux avant-postes. J'occupe un petit poste avec 1 caporal et 12 soldats. Les relèves sont dangereuses. Les passerelles sont battues toutes les nuits par les balles. La fusillade continue toute la nuit. À part cela, nous sommes assez tranquilles. Tous les jours, il y a des victimes. Ma compagnie est assez heureuse, nous n'avons encore perdu aucun homme dans ce secteur.

Du 14 au 15 septembre, repos. Nous partons à Stinkerke, où nous allons cantonner pour le travail.

Du 16 au 21 septembre, nous allons au travail de jour à Ostkerke. Le 20, nous sommes assez fort bombardés. Heureusement, nous n'avons pas de victimes. La compagnie qui travaille à notre droite a quelques blessés.

[69] Le 21 septembre, nous partons pour La Panne où nous avons repos jusqu'au 26. Le 24 un avion boche laisse tomber 4 bombes sur La Panne. Il y a assez bien de victimes. Le 26, nous sommes de retour à Avecapelle. Nous cantonnons près de la route de Pervyse, où je vois Émile Ronveaux très souvent[67]. Il est très gentil et nous sortons assez souvent ensemble.

Du 26 au 27 septembre, nous sommes de piquet à Ostevekeskerke. On parle beaucoup de l'offensive du côté d'Arras. On dit que cela marche bien. Nous avons tous confiance et espérons que cela réussisse.

---

67. L'identité d'Émile Ronveaux est précisée dans le carnet de campagne suivant, à la hauteur de la p. 165 du carnet. Émile est le neveu d'Antoine Beguin, le destinataire du premier carnet de campagne.

Du 27 au 28 septembre, 1re ligne, nous sommes au chemin de fer. Nous travaillons 6 h de jour. La nuit est assez tranquille, seulement quelques petites fusillades *[70]* en patrouilles.

Du 28 au 30 septembre, repos aux baraquements. Il n'y a pas travail.

Du 30 septembre au 1er octobre, nous travaillons le matin de 8 h à 10 h. Nous sommes bombardés.

Du 1er au 2 octobre, nous sommes aux avant-postes. Je suis à un petit poste avec 3 soldats. Mon caporal est un peu en avant, avec 4 soldats. Nos postes sont dans l'inondation. Nous y sommes très tranquilles. Il n'en est pas de même du 9e de ligne qui est aux tancs à pétrole. Ils sont bombardés, et de suite après les Boches attaquent. Ils prennent le boyau et 3 petits postes qui sont aussitôt repris par les nôtres qui font l'assaut, car quand on se laisse prendre un poste, on doit à tout prix le reprendre. C'est la compagnie qui l'a perdu qui doit le reprendre.

[71] Du 2 au 4 octobre, repos. La compagnie va au travail. Je suis exempt, car j'ai demandé la permission pour sortit avec Émile Ronveaux. Nous rentrons le soir, assez joyeux, car nous avons bu quelques verres.

Du 4 au 5 octobre, piquet. Nous travaillons quelques heures le matin

Du 5 au 6 octobre, 1re ligne. Nous sommes aux avant-postes. Je suis à un petit poste, qui est assez dangereux. Le caporal Dominique est à un poste à 30 m à ma gauche. En avant de nos postes, il y a une haie très épaisse. Les Boches pourraient arriver très près sans être remarqués. Nous entendons travailler les Boches et leurs patrouilles viennent très près de nos postes. Nous faisons quelques salves dessus pour les éloigner.

[72] Du 6 au 8 octobre, repos. Le 7 nous allons au travail à Roosdam[68].

Du 8 au 9 octobre, piquet. Nous travaillons le matin de 4 h à 8 h à une redoute.

Du 9 au 10 octobre, 1re ligne. Je suis commandé pour faire une patrouille avec 1 caporal, 1 lieutenant et 8 soldats. Nous devons tâcher de capturer une patrouille boche. Nous avançons à proximité des postes boches. Nous y installons, et prenons nos dispositions pour réussir. Mais je crois que les Boches nous ont vus ou entendus, car avant, ils travaillaient et immédiatement le travail cesse et nous entendons marcher à notre gauche. C'était une forte patrouille boche de 40 soldats qui ont été dispersés par nos postes. Les Boches perdent assez bien de leurs hommes. Donc, en voulant *[73]* capturer les boches, il y a tenu à bien peu de chose que nous ne soyons ramassés touts les 10. Nous restons à notre emplacement à peu près toute la nuit, et nous rentrons bredouille au chemin de fer vers 4 h du matin. Nous avons repos jusque 2 h après-midi. Alors nous travaillons 2 h. Nous sommes bombardés. On entend à notre gauche du côté de Ypres un fort bombardement.

---

68. Rousdamme : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Dixmude, comm. Dixmude.

Du 10 au 11 octobre, repos. Le soir avant notre départ, nous sommes bombardés au baraquement. Nous n'avons pas de victime car touts les obus tombent à 100 m de notre cantonnement.

Du 11 au 12 octobre, piquet. Nous travaillons quelques heures au chemin de fer, nous sommes assez tranquilles.

Du 12 au 13 octobre, 1re ligne. Nous sommes aux *[74]* avant-postes. Je suis à un petit poste qui, paraît-il, est dangereux car il a été ramassé plusieurs fois par les Boches et il est attaqué très souvent. Pourtant il y a en avant des bonnes défenses accessoires. Nous y sommes assez tranquilles, seulement une visite de patrouille boche que nous faisons faire demi-tour après quelques coups de fusil.

Du 13 au 15 octobre, repos. Il y travail le 1er jour à Rosdam.

Du 15 au 16 octobre, piquet. Nous travaillons de 5 h à 8 h le matin à une redoute. Les Boches bombardent assez fort nos avant-postes. Il y a quelques victimes.

Du 16 au 17 octobre, 1re ligne. Je suis dans une tranchée un peu en arrière des postes d'écoute. Les Boches bombardent encore nos avant-postes. Notre artillerie *[75]* donne aussi très fort, ce qui oblige les Boches à se taire. Nous avons des abris atteints par les obus, mais aucune victime, heureusement. Nous sommes relevés vers 8 h du soir par le 11e de ligne qui reprend notre secteur, car nous partons à La Panne, où nous avons repos. Nous avons une revue et nous recevons des jeunes soldats qui viennent de l'instruction. Mon cher cousin et ma chère cousine, je suis heureux car je reçois très souvent des bonnes lettres de vous autres. C'est si bon étant seul ici, de recevoir de si aimables et encourageantes lettres. Je vous remercie beaucoup, et je vous aime beaucoup. Quand je reçois une lettre avant de partir aux tranchées, je parts complètement heureux, car c'est toujours avec impatience que je les attends. Pourtant j'en reçois souvent.

[76] Nous sommes le 24 octobre à Stinkerke pour le travail de nuit. On nous conduit en auto jusque Lampernyse, car le chemin est assez long.

Le 24, le travail est décommandé pour mon bataillon.

Le 25 octobre, je suis de garde au cantonnement avec ma section. Le travail est encore décommandé. Ma garde se passe assez agréablement

Le 26 octobre, il y a travail à Ostkerke. Il fait assez dangereux, car on tire tout le temps. L'autre compagnie a quelques victimes. Nous rentrons vers 2 h ½ du matin.

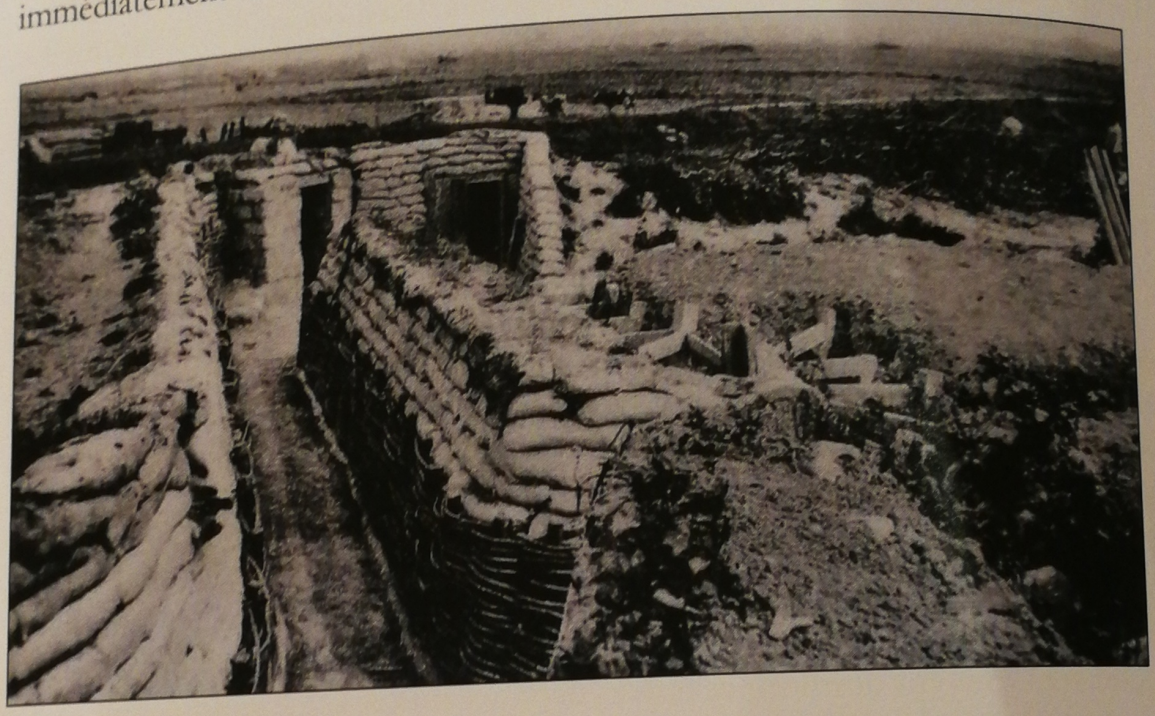
Le 27 octobre, le travail est décommandé à cause de la pluie.

Le 28 octobre, repos.

Le 29 octobre, repos.

[77] Le 30 octobre, nous partons à Eggewaartskapelle, où nous cantonnons. Nous allons occuper le secteur des tancs à pétrole. Nous devons occuper le boyau de l'Yser qui est appelé le « boyau de la mort ». En

effet, il est assez dangereux. Tous les jours il y a des victimes, et on y est pas trop bien. On entre dans la boue jusqu'au-dessus des guêtres. Nous sommes très près des Boches (17 ou 18 m). Ils occupent une digue de l'Yser, et nous l'autre. On se maltraite bien souvent avec les Boches. De temps en temps, nous faisons avec de la boue, une tête de singe (qui est le portrait du Kaiser), et la mettons au-dessus du parapet. Ca ne leur plaît pas de trop, car ils tirent de plus belle. Bien souvent aussi on met des pancartes, qui sont immédiatement déchirées par les balles.



▲ Les tranchées de l'Yser.

[78] Le 30 octobre, nous allons au travail près de Lampernyse, et nous devons cesser à cause de la pluie. Nous rentrons au cantonnement vers 5 h du soir.

Du 1er au 2 novembre, piquet au chemin de fer. Journée assez tranquille, mais il fait du mauvais temps.

Du 2 au 3 novembre, 1re ligne. Nous sommes aux avants-postes à gauche du boyau. Nous devons évacuer nos tranchées à cause de l'eau. Elles sont complètement inondées. Nous sommes à la 2e ligne vers 3 h du matin. Là aussi il pleut dans les abris, mais la journée passe tout de même assez tranquille. Nous sommes relevés vers 7 h du soir.

Du 3 au 5 novembre, repos. Nous allons au travail près de Ostkerke de midi à 5 h.

Du 5 au 6 novembre, piquet, nous travaillons *[79]* quelques heures de jour et sommes assez tranquilles.

Du 6 au 7 novembre, 1re ligne. Nous occupons le boyau. Il y a beaucoup de boue. Pendant la nuit, il fait froid. La fusillade dure toute la nuit. Nous

sommes relevés vers 8 h du matin par un autre peloton. Nous avons 1 tué d'une balle dans la tête.

Du 7 au 9 novembre, repos. Le 8 nous allons au travail près de Ostkerke de midi à 5 h.

Du 9 au 10 novembre, piquet. Nous sommes assez bien bombardés, mais nous n'avons pas de victime. Avec les obus, un caporal attrape une balle dans le bras.

Du 10 au 11 novembre, nous occupons une tranchée près du boyau où nous sommes assez tranquilles. *[80]* Les compagnies qui sont au travail ont beaucoup de victimes.

Du 12 au 13 novembre, repos. Nous allons au travail comme la fois précédente

Du 13 au 14 novembre, piquet, nous travaillons un peu le jour.

Du 14 au 15, 1re ligne. Nous sommes à gauche où nous sommes assez tranquilles. Nous n'avons qu'un blessé.

Du 15 au 17 novembre, repos. Nous allons au travail le 16.

Du 17 au 18 novembre, piquet. Nous travaillons 4 h pendant le jour.

Du 18 au 19 novembre, 1re ligne. Nous occupons le boyau, la fusillade, comme toujours, est continuelle. Nous avons 1 blessé. Nous n'avons pas trop froid, car *[81]* nous faisons du feu que les Boches voient très bien, puisque nous sommes seulement séparés de quelques mètres. Là, on doit être très prudent, car quand un homme dépasse d'un peu le parapet, il a immédiatement une balle, car les Boches, comme nous autres, guettent toujours.

Du 19 au 21 novembre, repos. Travail le 20. Très chers parents, j'ai demandé un congé et quoique je n'osais espérer de l'avoir si tôt, j'apprends qu'il m'est accordé. Pensez un peu si je suis heureux, car je me réjouis tant de vous revoir, vous autres qui avez été pour moi une bien bonne famille. Je suis si content que je vais vous revoir.

Du 21 au 22 novembre, piquet. Nous travaillons quelques heures de jour.

[82] Du 22 au 23 novembre, 1re ligne. Nous occupons le boyau. Nous avons 2 blessés. Nous sommes relevés vers 7 h par le 11e de ligne, qui reprend notre secteur, car nous allons au repos pour 7 jours à La Panne. Pendant la relève, le 11e de ligne a déjà assez bien de victimes. Nous sommes contents de quitter ce secteur, car il y a beaucoup de boue partout. Nous arrivons à La Panne vers 1 h du matin

Le 24 novembre, repos.

Le 25 novembre, je suis très heureux, car je reçois mon congé. Que je suis content d'aller vous voir ! J'arrive à Paris vers minuit, car le train avait assez bien de retard. Je loge près de la Gare du Nord avec quelques camarades. Arrive le 26 vers 10 h du matin avenue Kleber, que je suis heureux, *[83]* cher cousin et cousine, de me retrouver pour quelques jours

avec vous autres. Je m'amuse très bien, je passe ces quelques jours admirablement, mais comme ils passent vite. Je fais aussi la connaissance de Jules Parfait qui est très gentil.

Le 2 décembre, jour de mon départ, arrive bien vite. Je suis enchanté de mon congé, j'ai été admirablement bien. Je suis bien un peu triste en vous quittant, mais cela passera, car il le faut. Le devoir exige que je sois de retour ce jour, car ma place est avec les camarades. Je le sais, donc c'est content que je repars. Mes chers parents, combien de fois je vous remercie, toujours je vous serai très reconnaissant. Je vous aimerai toujours beaucoup.

[84] Le train a beaucoup de retard. Je dois loger à Calais, car il n'y a plus de correspondance pour Adinkerke. Je reprends le 1er train le 3, qui est à 1 h après-midi. J'arrive à Adinkerke vers 6 h du soir. La compagnie est cantonnée à Eggewaartskapelle. Nous devons marcher 3 h pour y arriver, et quand nous y sommes, la compagnie est partie au piquet. Nous allons la rejoindre le 4 à midi. Je suis donc 2 jours en retard, mais comme ce n'est pas de ma faute, je ne suis nullement inquiété.

Le 4 décembre au soir, nous allons en 1re ligne à 200 m en avant du chemin de fer. Nous y sommes assez tranquilles. Nous y travaillons quelques heures. Le premier jour après le retour de congé, on n'est pas de bonne humeur, mais *[85]* que voulez-vous, cela passera et quand j'aurai reçu une bonne lettre, je serai tout à fait remis. Nous sommes relevés le 5 à 6 h du soir.

Du 5 au 7 décembre, repos. Le 6, nous allons au travail, près de Lampernyse. Nous rentrons vers 5 h du soir.

Du 7 au 8 décembre, piquet. Nous allons au travail de nuit. Il pleut assez fort, mais le travail ne dure pas longtemps. Nous portons des défenses accessoires aux avant-postes

Du 8 au 9 décembre, nous sommes en 1re ligne, à 200 m en avant du chemin de fer. Nous y sommes assez tranquilles. Nous montons la garde par tiers. Donc il y a toujours le tiers des hommes *[86]* en faction et 2 gradés par peloton. Le jour, nous travaillons 2 heures à arranger les parados[69] et réparer les passerelles. Nous sommes derrière la tranchée, donc il n'y a pas de danger d'être aperçu des Boches. Nous sommes relevés vers 5 h du soir et partons pour Stinkerke, où nous allons cantonner 5 jours. Pour le travail, nous devons fournir le travail de nuit. Nous sommes pas mal cantonnés, mais le chemin pour y arriver est très mauvais. Il y a de la boue en abondance

Le 10 décembre, nous n'allons pas au travail. Nous avons ce jour pour nettoyer notre fourbi, car quand nous sommes arrivés la veille, nous avions de la boue jusque la tête.

---

69. Les parados sont des terrassements protégeant les défenseurs d'un rempart ou d'une tranchée contre les attaques de revers.

Le 11 décembre, nous partons pour le travail vers 3 h ½ après-midi. Nous arrivons à notre *[87]* emplacement à Ostkerke, et là on décommande le travail à cause la pluie. On est bien contents tous, car ce qui nous est le plus désagréable, c'est le travail. On préfère les avant-postes, quoique c'est plus dangereux. Enfin, puisque on doit le faire, et que c'est la manière de faire la guerre maintenant, car on ne bouge pas, on y va quand même contents, on se dit que bientôt cela ira mieux. Nous rentrons à notre cantonnement vers 8 h.

Le 12 décembre, départ pour le travail, vers 3 h ½. Nous sommes occupés à la démolition d'une tranchée et transportons le matériel dans une maison démolie. Nous avons un travail déterminé, cela marche bien, et à 7 h nous *[88]* avons fini. Nous rentrons au cantonnement vers 10 h.

Le 13 décembre, le travail est décommandé pour notre compagnie. Nous devons partir demain matin pour Bulskam[70], où nous avons repos 5 jours. On doit monter la garde. Vous voyez, chers parents, que la vie n'est pas si dure ici que vous pourriez le croire. Si on a des jours où cela ne va pas tout à fait bien, nous avons aussi des bons moments (et puis souvent des bonnes lettres de vous autres ; si j'avais maintenant des nouvelles de Lamontzée, je serais heureux). Que je suis content, chers cousin et cousine quand je reçois de vos nouvelles. C'est la plus grande consolation du soldat au front, de recevoir *[89]* des bonnes nouvelles de ses parents. Je n'ai que vous autres. Aussi, c'est avec bonheur que je reçois vos lettres, car je vous aime beaucoup. Vous avez fait depuis le début de la guerre tout ce que vous pouvez pour me rendre la vie heureuse ici. Je vous serai reconnaissant toute ma vie et je vous aimerai toujours comme mes plus proches parents. Combien de fois j'ai remarqué que j'étais heureux, en voyant beaucoup de ces malheureux, qui n'ont aucune nouvelle ni rien de personne. Moi, j'ai ma maman à Paris, ainsi que mon cher Antoine, à qui, quand j'ai un moment de tristesse ou quelque chose qui ne va pas, je peux le confier et de qui je reçois de bonnes *[90]* paroles encourageantes qui soutiennent beaucoup plus le soldat que toute autre chose. C'est dans ces mauvais jours que nous traversons, la meilleure consolation, car c'est très dur d'être abandonné, comme j'en vois bien souvent. C'est vrai qu'ils ont des camarades qui font tout leur possible pour leur rendre la vie heureuse, mais ce n'est pas des paroles aimables des parents qu'ils aiment. Donc vous voyez, cher cousin et chère cousine, que moi, je suis heureux. Jamais je n'oublierai que c'est à cause de vous autres. Je ne saurais maintenant rien faire pour vous prouver ma reconnaissance, que de vous aimer beaucoup, mais j'espère survivre après cette guerre.

[91] Mes chers parents, j'ai toujours espoir de finir la guerre. Jamais je n'ai eu dans l'idée que je pourrais être tué. C'est peut-être encore meilleur.

---

70. Bulskamp : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.

Pourtant, je ne me suis jamais soustrait en rien de ce qui était mon devoir. Au contraire, bien des fois, je me suis présenté pour remplir des missions qui sont toujours très dangereuses. Je suis prudent, mais je suis bien certain que jamais je ne faillirai à mon devoir car ce sont nos parents que nous tâchons de délivrer et celui qui tâche de se soustraire à ce que se soit dans ces moments-ci, ne sont autres que des lâches qui n'ont pas plus d'amitié pour leurs parents que pour leur pays. C'est tout à fait mal de leur part. Depuis le début *[92]* de la campagne, je n'ai jamais eu aucune observation de mes chefs. Au contraire, je n'ai toujours reçu que des félicitations et j'en suis heureux. Je suis heureux quand j'ai une mission à remplir, car on ne confie aucune mission aux gens dans lesquels on n'a pas confiance.

Naturellement que je voudrais finir la guerre en bonne santé, car j'ai mon cher petit garçon qui, peut-être plus tard, peut avoir besoin de moi. Et pourtant le danger ne m'effraie pas, car combien de camarades sont tombés pour la même cause que nous autres. Et ce n'est pas en fuyant le danger que ceux-là seront vengés. Pourtant aussi ceux-là auraient voulu finir la guerre et retourner dans leur famille qui *[93]* peut-être seront malheureux sans eux. Et notre devoir à nous tous ici qui le pourront encore, est de les venger et de délivrer le plus vite possible leurs malheureux parents. Notre pays détruit, nos parents outragés et malheureux à cause de ces barbares germains, toutes ces choses qui nous sont imposées par eux doivent suffire pour animer notre haine contre le Boche et soutenir notre courage jusqu'au bout. Que nous serons heureux le jour qu'on nous donnera l'ordre d'avancer et que nous pourrons repousser cette lâche race jusque dans leur repaire de fauves, peut-être aussi qu'à ce moment-là, nous aurons l'occasion de les faire souffrir comme ont souffert nos pauvres parents

[94] Le 14 décembre à 9 h du matin, nous partons à Bulscamp où nous devons rester 5 jours en repos.

Le 15 décembre à 8 h. Il y a exercice jusque 10 h, et après-midi, nous avons 2 h de théorie. Ce jour, je revois quelques camarades du pays de Marneffe et d'Oteppe[71], qui eux aussi sont sans nouvelles de leurs parents depuis bien longtemps et espèrent aussi bientôt retourner. On est bien contents de se retrouver à quelques-uns du pays. Nous nous arrangeons de manière à passer ces quelques jours ensemble. Nous passons nos soirées un jour dans mon cantonnement et un jour dans celui de ces soldats. Nous parlons beaucoup du pays, de nos parents et maudissons surtout toutes ces gens que nous connaissons déjà et qui se sont prêtés aux fantaisies de nos ennemis, ceux-là aussi auront un compte à régler avec nous autres après la *[95]* guerre. C'est bien mal de la part de ces mauvais patriotes, que nous mettons presque au camp des Boches.

---

71. Marneffe et Oteppe : Bel., prov. Liège, arr. Huy, comm. Burdinne.

Le 16 décembre, exercice le matin et théorie après-midi. C'est un service de garnison que nous n'aimons pas beaucoup. Nous préférons les tranchées à cela. Enfin, cela passera comme autre chose.

Le 17 décembre, inspection le matin et après-midi, préparatifs pour le départ qui doit avoir lieu le lendemain. On est tous contents. On parle beaucoup d'une offensive prochaine de la part des Boches. On dit qu'ils massent des troupes beaucoup en avant de notre front. Nous en sommes très contents, car c'est ce que nous attendons depuis longtemps. Ce peut très bien être la fin. Nous sommes certains de vaincre si les Boches attaquent. Ils *[96]* ne passeront certainement pas, car tous, nous sommes bien décidés à faire notre devoir de notre mieux. Nous montrerons aux maudits Teutons que malgré leurs crime et leur lâcheté, ils n'ont pas encore parvenu à décourager notre petite armée. Bien au contraire, ils ont animé notre haine et notre désir de vengeance devient de jour en jour plus grand. Si ce pouvait être la fin, que nous serions heureux de rendre la liberté à nos parents. Nous voulons bien tout sacrifier de grand cœur. Nous ferons tout, nous mourrons s'il le faut, mais au moins que notre sang puisse servir à la délivrance de notre chère petite Belgique et de nos parents aimés, qui sont certainement bien malheureux étant dominés par ces détestés Boches, qui leur font endurer tant de souffrances et d'humiliation. C'est triste de penser que nous *[97]* autres ici, nous devons veiller à nos parents et que nous devons les laisser aux mains de ces barbares. Pourtant nous aurons patience jusqu'au bout, car on comprend très bien que chaque jour qui s'écoule est un jour de victoire qui nous rapproche de la victoire finale. Si nous les avions en rase campagne, ce ne serait pas long, ce serait vite fait de purger notre pays de cette bande d'assassins et de voleurs, mais puisqu'ils préfèrent cette guerre, nous devons bien attendre, mais le jour qu'ils quitteront leurs terriers sera pour eux le jour de la mort. Ce sera le payement de notre patience. Ce sera la vengeance, car ils expieront durement les crimes qu'ils ont commis. Combien d'enfants, de femmes et de vieillards nous demandent de les venger. C'est *[98]* ce que nous pensons, que nous espérons pouvoir faire bientôt. Le soldat qui aime son pays, qui aime ses parents, et qu'il sait qu'ils sont malheureux à cause des Boches et que c'est à cause d'eux que nous en sommes éloignés, est animé d'une belle haine. Qu'il serait heureux de mourir en combattant ces Teutons ! Et pourtant combien encore y-en-a-t-il qui essayent de se soustraire aux tranchées, qui font tout pour éviter un combat. C'est de la lâcheté, surtout dans notre armée qui doit surtout haïr les Germains puisque ce sont nos parents qui pâtissent de cette guerre. Je suis heureux de ne jamais avoir manqué un seul jour à mon service et je suis certain, à moins que je n'en serais obligé par une blessure ou une maladie, que jamais je ne tâcherai *[99]* de me soustraire à quoi que ce soit. Je sais qu'en ces moments, l'honneur de mes parents et surtout, de mon cher petit

garçon est avec moi et jamais il ne sera flétri par une lâcheté que je pourrais commettre. Plutôt cent fois la mort glorieuse en face de l'ennemi que la vie sauve et être un criminel envers ma patrie et mes parents.

Le 19 décembre, départ de Bulscamp pour Stinkerke vers 10 h du matin. Nous cantonnons dans une ferme où nous allons rester quelques jours pour le travail. Nous allons travailler la nuit dans le secteur d'Ostkerke (tancs à pétrole). C'est le secteur du boyau de la mort. Ce jour les avions boches, dès l'aube, survolent les villages en arrière de nos lignes, mais sont bientôt chassés par les nôtres et par les obus, car ils sont *[100]* fortement bombardés. Le soir, vers 4 h ½, nous partons pour le travail. Nous avons un travail déterminé. Nous avons fini à 1 h du matin et rentrons au cantonnement vers 3 h. Ce secteur est beaucoup changé. Il y a de nouveaux boyaux de communication qui sont très hauts. Nous sommes bien à l'abri des balles.

Le 20 décembre, la journée, nous avons repos et le soir, le travail est décommandé. On est content, car il pleut toute la nuit. Je joue aux cartes avec quelques camarades jusque minuit.

Le 21 décembre, il pleut toujours, et le travail est de nouveau décommandé. Ce jour, je suis encore très heureux, car je reçois encore une bonne grande lettre de vous autres, chers parents. Je vous remercie beaucoup *[101]*. Vous savez que c'est toujours avec impatience que j'attends vos lettres, vous le savez, et je vous en suis bien reconnaissant, car j'en reçois très souvent, et surtout maintenant que vous, chère cousine, vous dites : « votre fils ». J'en suis si heureux. Je vous aime bien fort tous les deux et pour toujours vous êtes mes chers parents à qui je pense bien souvent. Jamais je n'oublierai que vous avez été ma seule famille et que c'est à cause de vous autres que j'ai eu la vie aussi bonne pendant touts ces mauvais moments, car c'est bien malheureux, comme la plupart de nous autres qui sont éloignés depuis 17 mois de leur famille et qui n'ont personne pour les encourager et leur rendre la vie agréable comme vous l'avez fait avec moi depuis le début de la guerre

[102] Nous sommes beaucoup mieux cet hiver que le précédent, car nous avons des bonnes tranchées, tandis que l'hiver passé, nous n'avions encore que des tranchées de fortune avec des abris construits par nous autres et, bien souvent, il y pleuvait aussi fort que à la porte. Mais maintenant, tout est bien changé. Les abris sont bons à peu près partout, donc nous n'y sommes pas trop mal. On a bien de temps en temps un mauvais moment, mais cela passe. On sait que cela ne durera plus longtemps et ces rares mauvais moments passent comme les autres, puisqu'il le faut ! Mais après la guerre lorsque la victoire sera aux mains des Alliés, que nous serons contents d'avoir surmonté touts les obstacles et vaincu ces Apaches qui croyaient si bien nous anéantir. C'est heureux qu'ils se sont trompés.

[103] Au début de la guerre, ils disaient bien souvent, les Boches, que les Belges étaient des soldats de carton. Ils auront remarqué qu'ils étaient trompés. Ils nous appelaient les rats noirs. Ils auraient aussi pu se rendre compte que les rats noirs savaient ronger, mais s'ils ne voulaient pas ronger la hideuse chair de Boches, ils savaient tout de même bien les mordre à coups de fusils et de baïonnette, et bientôt, quand le moment sera venu de marcher en avant, nous ferons voir à cette sale race que nous ne sommes pas encore trop fatigués. Et si nous ne sommes plus les rats noirs du commencement, en dessous de notre nouvelle tenue, le cœur belge y est toujours plus résolu que jamais et bien décidé à les chasser tous et les repousser dans leur repaire, d'où ils ne sortiront plus jamais.

[104] Le 23 décembre. Le travail est décommandé à cause de la pluie.

Le 24 décembre, nous travaillons de jour à Avecapelle. Nous construisons un fossé pour l'écoulement des eaux qui inondent le matériel. Nous rentrons au cantonnement vers 3 h de l'après-midi.

Le 25 décembre, jour de Noël, nous partons de Stinkerke à Eggewaartskapelle où nous allons cantonner. Nous occupons le secteur de Ostevekeskerke. Le jour de Noël se passe assez bien, quoique je suis triste en pensant aux parents restés là-bas. Que touts ces jours de fête doivent être tristes pour eux. Enfin, tout cela aura une fin. Une bonne lettre de vous autres, chers cousin et cousine, me remet de bonne humeur. Je reçois aussi votre colis *[105]*. Je vous en remercie beaucoup, car vous autres non plus, vous n'oubliez pas vos poilus.

Le 26 décembre, nous allons au travail entre Lampernyse et Ostkerke, de 1 h à 4 h, de jour.

Le 27 décembre, repos. Le soir vers 3 h ½, départ pour les tranchées. Nous sommes de piquet au chemin de fer. Le bombardement est violent des deux côtés. Les avions survolent les lignes et nous assistons à plusieurs combats aériens. Le soir, nous allons au travail porter des arbres et du ciment pour faire des abris de bombardement.

Le 28 décembre, nous allons aux avant-postes. J'occupe un poste derrière les postes d'écoute, avec huit soldats. Les patrouilles boches viennent jusque nos défenses accessoires, mais elles sont *[106]* aussitôt dispersées par nos postes d'écoute. La journée est tranquille. Le jour précédent, ces postes avaient été très fort bombardés et sont endommagés. Quel drôle d'aspect, chers parents, ces parages-ci du chemin de fer où nous faisons le piquet. C'est l'inondation, on marche sur des passerelles. De la 1re ligne à la grand-garde, toujours inondation et passerelles, de temps en temps une prairie, qui, étant un peu plus élevée, n'est pas sous l'eau. Après ce sont les petits postes et postes d'écoute, qui sont aussi inondés. Malgré toute l'eau, nos abris sont à sec et imperméables. Donc, on y est quand même pas trop mal. Ce qui arrive assez souvent, c'est que avant d'arriver

aux postes, on a souvent prit un bois dans *[107]* l'inondation, surtout en ces moments de pluie, car les passerelles sont souvent très glissantes. Un peu à notre droite, une grand-route est à sec. Elle est plus élevée que le niveau de l'eau, et que elle est accessible aux Boches, que par là, ils peuvent attaquer nos lignes, cette route est très bien défendue, et je crois bien que leurs assauts se briseraient contre les redoutes qui défendent cette route et qu'il leur serait impossible de passer par là. Nous sommes relevés vers 6 h du soir et rentrons au cantonnement vers 10 h.

Le 29 décembre, avant-postes

Le 30 décembre, repos. Le soir, nous allons au travail à Avecapelle, décharger des wagons de sable qui sert à faire du ciment pour les abris. Nous avons fini vers 8 h.

[108] Le 31 décembre, repos. Le soir, départ pour le piquet. Vers 11 h du soir, la nouvelle année commence pour les Boches. Une fusillade éclate à notre droite, ainsi qu'un assez fort bombardement. Toutes les nuits ici, c'est comme en temps de paix à Paris : c'est éclairé tout le temps entre les 2 lignes. Si peu de bruit que nous faisons à un de nos postes, de suite les Boches lancent une quantité de fusées éclairantes. C'est un véritable feu d'artifice, ce qui nous prouve qu'ils ne sont plus si larges qu'au début, car ils ont une belle peur d'être surpris. Nous autres au contraire, nous avons toujours plus confiance, car nous savons que les armées des Alliés augmentent touts les jours ainsi que les canons et les munitions qui nous assurent la victoire.

[109] Ici, dans les tranchées, le temps passe assez bien. On écrit des lettres, continuer le carnet de campagne, faire des bagues avec des têtes d'obus boches ; le temps passe qu'on ne s'en aperçoit pas. On est occupé toute la journée, ce qui est mieux que de penser toujours et de s'ennuyer. Maintenant, nous avons tellement l'habitude des balles et des obus que cela ne nous intéresse plus guère. Aujourd'hui, jour de l'an, c'est de tout cœur, chers parents, que je vous souhaite une heureuse année, une bonne santé surtout et beaucoup de bonheur. Je serais heureux de pouvoir vous la souhaiter de bouche, mais puisque c'est impossible ! J'espère pourtant aller vous voir dans *[110]* quelques semaines. Je m'en réjouis déjà.

Nous allons, les gradés du peloton réunis, souhaiter la bonne année à notre lieutenant et à notre commandant, car ce sont deux hommes que, tous, nous estimons beaucoup et à qui nous devons beaucoup de gratitude, car dans bien des combats, c'est à leur courage et à leur dévouement que nous devons d'être toujours libres ou en vie. Beaucoup de fois notre situation a été critique, désespérée et c'est grâce à leur sang-froid que nous avons échappé. C'est le dévouement de notre commandant qui, à Liège et à Haestch, nous a permis de ne pas être prisonniers, ce que nous redoutons beaucoup plus que la mort. Aussi, chaque fois que l'occasion s'en présente,

nous sommes heureux de lui témoigner *[111]* un peu notre reconnaissance en attendant l'occasion de lui prouver toute notre gratitude soit dans un combat ou autre chose.

Nous devons travailler vers 5 h du matin, mais à cause de la pluie, le travail est décommandé.

Le 1er janvier 1916 au soir, nous allons en 1re ligne, à environ 100 m en avant du chemin de fer. Nous montons de garde entre gradés, à tour de rôle. Le jour, le peloton est occupé un petit moment au nettoyage des passerelles et une corvée de propreté. Nous sommes relevés vers 4 h ½ du soir.

Le 2 janvier, 1re ligne. Ce jour nous fournissons des patrouilles qui sont heureuses. Il n'en est pas de même de celle fournie par l'autre compagnie, car le sergent qui la commandait est tué, et *[112]* malheureusement par les hommes de sa compagnie. Il faisait un vent très fort et par conséquent, les postes n'entendaient presque rien. Un poste d'unité ayant arrêté ce sergent, à quelques mètres des défenses accessoires, lui tira une balle dans la tête, celui-ci ne s'étant pas arrêté, car il n'avait pas entendu le cri de la sentinelle à cause du vent et de la pluie. C'est le 2e sergent que je vois tué par nos hommes, et c'est une mort bien malheureuse, car je suis certain que ces braves, comme tous nous autres, auraient préféré mourir d'une balle ennemie. Celle-là au moins, on s'y attend et c'est un peu au hasard – un jour c'est l'un et un autre jour c'est un autre – donc on y est préparé à l'avance.

[113] Les 3 et 4 janvier, repos au cantonnement. Le soir du 3, nous allons au travail à Avecapelle. La même chose que la fois passée : décharger des wagons de sable.

Le 4 janvier, vers 3 h ½, départ pour le piquet, où nous arrivons vers 6 h. Il y a travail. Nous devons porter des madriers à la grand-garde, ce qui est assez vite terminé. Les hommes sont rentrés dans leurs abris pour 11 h. Pendant la nuit, l'artillerie est assez active des deux côtés. Cela continue toute la matinée du 5. Les avions ennemis et alliés survolent les lignes.

Le 5 janvier, piquet. Le soir, nous allons en 1re ligne. Le 1er peloton, qui est le mien, reste au chemin de fer. La journée est assez tranquille, nous rentrons au cantonnement de bonne heure.

[114] Ce jour, nous n'avons pas de chance, car quelques heures après notre rentrée, le feu se déclare à un de nos cantonnement, celui du 2e peloton qui était logé dans une grange. Le tout est brûlé, même les équipements et armements des hommes qui n'ont que le temps de se sauver. Il y en a qui sont à moitié nus, mais ils reçoivent des vêtements et des armes le lendemain. En attendant, ils sont logés dans l'église. Il n'y a pas de travail, ce qui rend les hommes contents, car ils sont fatigués.

Le 6 janvier, 1re ligne. La journée est assez tranquille, à part le bombardement journalier.

Le 7 et 8 janvier, repos au baraquement. Le 8 au soir, départ pour le piquet. Le soir il y a travail. On doit *[115]* porter des sacs de ciment à la 1re ligne. C'est terminé assez tôt.

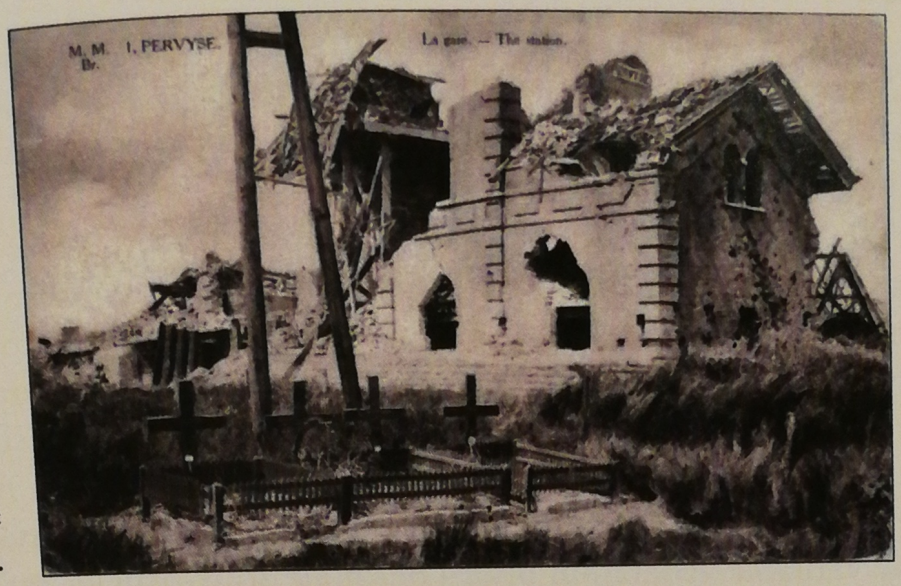
Le 9 janvier, piquet. Le bombardement est violent des deux côtés. Les Allemands bombardent surtout notre grand-garde, où il y a deux abris atteints par les obus. Il y a 3 soldats tués. Beaucoup d'avions survolent les lignes. Nous assistons à plusieurs combats aériens, et finalement les Allemands sont chassés tandis que les nôtres continuent à survoler nos lignes. Les inondations sont baissées subitement, et on ne sait comment. En tout cas, à présent, le terrain est en grande partie praticable, ce qui oblige les officiers à renforcer tout les postes. On prétend beaucoup de choses, les uns disent que les Allemands ont fait un canal afin d'épuiser les eaux, nos officiers ne sont encore certains de rien. *[116]* Auraient-ils envie d'attaquer notre front ? En tout cas, on ouvre l'œil et je suis certain que s'ils arrivent, ils seront reçus avec touts les honneurs qui leurs sont dûs. On n'en serait pas trop fâché. On commence à rouiller à toujours rester terrés et cachés. On s'attend à quelque chose, mais on ne sait où, ni pour quand. Moi, je souhaite que ce soit de suite, partout et qu'on en finisse une bonne fois avec ces damnés Boches.

Le 10 janvier, nous sommes aux avants postes. J'occupe un poste près du village. Comme c'est le 11 l'anniversaire du Kaiser, vers minuit, il s'agit d'ouvrir les oreilles, ce que nous faisons tous, car ces vaches de Boches pouvaient très bien tacher de prendre *[117]* quelques petits postes pour les offrir à Guillaume pour son anniversaire. Mais la nuit est tranquille. Il fait froid et il pleut, ce qui nous déplaît beaucoup plus que l'arrivée d'un petit détachement de Prussiens. La nuit quelques hommes s'occupent à remplir des sacs de terre qui serviront à consolider notre abri, car ils ont beaucoup souffert au bombardement des jours derniers et ce jour notre artillerie commence à envoyer le bonjour aux Boches ainsi que quelques marmites de patates un peu dures, il est vrai, mais encore pas assez dures pour ces saligots de bandits. À partir de 8 h du matin, les avions alliés survolent déjà les lignes boches. Ils sont fort bombardés, mais eux aussi sont habitués et ne s'en émeuvent pas beaucoup.

[118] Mon cher Lambert m'a fait remettre ce carnet le 21 janvier par son ami Dussausoy et un autre homme de sa compagnie de passage à Paris avec quatre bagues, une pour Antoine, une pour maman, une pour Jeanne et une pour Yvonne. J'ai appris le 26 par une lettre de Désiré Férir[72] de Burdinne que mon Lambert était tombé glorieusement au champ d'honneur le

72. Originaire de Burdinne, Désiré Ferir est né le 7 septembre 1878. Il participera aux combats dès août 1914 et restera au front jusqu'à la fin de la guerre. En 1919, il quittera Burdinne pour s'installer à Ambresin (J.-P. BOLAND, *Burdinne et ses combattants…*, p. 170).

21 janvier près de la gare de Pervyse. Il a été enterré le samedi 22 au cimetière de Adinkerke[73]. Il a le numéro 835. Une belle tombe en pierre de taille offerte par son commandant, et des couronnes données par ses hommes.



▶ La gare de Pervyse.

2. Copies de lettres relatives au décès de Lambert Joassin

[119] Monsieur et Madame Beguin,

Sachant quelle affection réciproque vous liait au sergent Joassin, que j'ai l'honneur d'avoir eu à ma compagnie, j'ai l'immense regret de devoir vous annoncer que le 21 courant, ce brave des braves a été atteint par un projectile ennemi au moment où, comme toujours, esclave de son devoir, il faisait rentrer ses hommes pour les mettre dans des abris de bombardements. Malgré le feu ennemi, il ne voulait s'abriter que le dernier de sa section. Encore quelques secondes et chacun sera suffisamment protégé, mais le triste sort en a décidé autrement. Un obus fauche dans le petit groupe non encore abrité et six d'entre nous sont atteints dont le brave Joassin à l'âme si grande. La blessure était mortelle, et aujourd'hui toute la compagnie pleure la perte de ce grand cœur. C'était un vrai héros, que la mort, hélas, a fauché trop prématurément. Il est mort en brave face à l'ennemi.

Je reçois à l'instant votre lettre, et je vais répondre à vos demandes. D'abord pour ce qui concerne les objets délaissés par le sergent Joassin. Ceux-ci ont été remis, conformément aux instructions, aux autorités supérieures, avec inventaire. Ils seront remis à la famille après la guerre. Je joins à la présente la copie de l'inventaire. Comme vous verrez par la lecture de ce dernier document, l'un des calepins qu'il a tenu à jour a été remis au Lieutenant Général commandant la division, qui le jour des funérailles me l'a demandé pour le mettre sous les yeux de Sa Majesté le Roi, tant il avait

73. Adinkerque : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. La Panne.

été ému des nobles pensées que recelaient la plupart des pages de ce précieux carnet. Au cours des derniers adieux que j'adressais à mon cher et brave collaborateur, j'avais là une de ces belles pages. C'est ainsi que le carnet me fut demandé par mon Général.

Le noble sergent qu'était Joassin avait été proposé le 20 avril 1915 et le 12 janvier 1916 pour une distinction honorifique ; c'est au moment où sa bravoure et son courage vont être récompensés, qu'il tombe au champ d'honneur.

[121] Il n'aura pas eu la juste fierté de porter des insignes qu'il a si hautement mérité. J'espère bien que sa chère épouse et son cher petit Lambert auront la consolation de voir que la Patrie n'oublie pas ceux qui ont versé leur sang pour elle, car, contrairement aux instructions en vigueur, le brave Joassin a été proposé pour l'obtention d'une distinction posthume.

Quant à la tombe de notre trop regretté sergent, elle n'a pas été oubliée. D'ici peu, il reposera sous une tombe pieusement fleurie, car chacun avait une véritable vénération pour l'héroïque sous-officier qu'était Joassin. Il se peut qu'un jour, vous receviez les objets figurant à l'inventaire. Je vais examiner la question. Je vous prie d'agréer, Monsieur et Madame Beguin, avec toutes mes sincères condoléances, l'expression de ma considération distinguée.

J. Delrez, capitaine commandant au 14e de ligne.

N.B. N'ayez aucun sujet de crainte pour les objets délaissés, on n'oublie pas les braves.

[122] 14e Régiment de ligne

2e Compagnie – IIe bataillon

Inventaire des objets appartenant au sergent Joassin
Tué à Pervyse le 21 janvier 1916

1 porte-monnaie contenant (38 francs 81), trente-huit francs quatre-vingt-un centimes
9 médailles, 1 scapulaire, 1 étui contenant une Vierge, 2 petits rubans
1 canif avec chaîne, 1 pipe, 1 montre avec bracelet
4 carnets de campagne (l'un a été remis au Lieutenant-Général commandant la Division)
1 portefeuille avec 12 photographies, 19 cartes postales, 3 lettres, 1 carte
1 étui avec bague en aluminium, 1 boîte avec plumes, 1 col, 1 étui avec aiguilles
2 carnets de feuilles à cigarettes, 1 écharpe, 1 bloc correspondance, 5 cartes lettres
1 paquet de lettres, 16 cartes vues, 23 feuilles de papier, 17 enveloppes

1 cahier de dessin, 2 crayons, 1 porte-plume, 2 buvards
Le X janvier 1916
Le commandant de la Compagnie

J. Delrez

[123] Le 29 février, les lieutenants Gérard, Sibille, Cousin, sont venus 51 avenue Kleber, nous présenter les condoléances du Commandant et de la Compagnie de Lambert pour toute la famille. Nous en avons été très touchés, car c'est une grande marque d'estime qui nous prouve que notre Lambert était aimé de tous ceux qui le connaissaient.

Le 29 février le matin, nous avions reçu la citation de Lambert à l'ordre du jour de la Division. Elle nous a été envoyée par Paul Closset, État-Major du 11e de ligne, 3e division (la même que le 14e).

[124] 5 mars 1916 – Copie de la 2e lettre du Commandant Delrez concernant mon Lambert

Monsieur Beguin,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir répondu plus tôt, mais les circonstances ne nous permettent pas toujours de consacrer un peu de temps à notre correspondance. Je profite donc de quelques moments de liberté pour vous remercier de votre délicate attention. La copie d'une page du carnet de campagne du brave Joassin sera pour moi un précieux souvenir, qui me rappellera un sous-officier pour qui j'avais la plus profonde estime. Ci-dessous, copie de l'ordre de Division no 11 du 2 février 1916 :

Est cité à l'ordre du jour de la Division, le sergent Joassin Lambert 2/II 14e pour le bel exemple de courage et de mépris du danger dont il n'a cessé de faire preuve au cours de la campagne, ainsi que pour les sentiments d'ardent et noble patriotisme qui l'animaient, comme en témoigne le carnet de notes personnelles trouvé sur lui lorsqu'il fut mortellement atteint par un éclat d'obus.

Comme un si bel exemple de bravoure, de courage et de patriotisme devait laisser à la famille éplorée un souvenir *[125]* symbolisant la conduite héroïque et sublime du brave disparu, le sergent Joassin a été proposé pour une distinction honorifique posthume, bien que les instructions ne prévoient le cas que pour nos officiers, corps auquel il aurait certainement appartenu s'il n'était tombé au champ d'honneur.

Sa Majesté, en témoignage de reconnaissance a conféré au brave sergent une décoration qui généralement ne s'accorde qu'aux officiers. Ci-dessous, l'annexe à l'ordre du journalier de l'Armée du 2 mars 1916 : « Est nommé Chevalier de l'Ordre de la Couronne et décoré de la Croix de guerre : Joassin Lambert, sergent au 14e de Ligne. Pour sa conduite courageuse depuis le

début de la campagne et le bel exemple de bravoure qu'il a su donner dans toutes les occasions. A été tué à Pervyse. Ci-joint l'annexe de l'O.J.A. du 2 mars 1916.

Comme je vous l'ai dit dans une précédente lettre, tout ce qui a appartenu au brave Joassin a été transmis au département de la guerre. Il en sera de même de ses décorations et les précieux souvenirs seront rendus à son épouse éplorée à la fin des hostilités. Quelles précieuses reliques pour elle et son petit Lambert.

[126] Le 6, donc demain, nous partons à La Panne et le 8, la 3e ira déposer une couronne sur la tombe du héros. Si j'ai le bonheur de rentrer chez moi, je me ferai un devoir d'aller présenter mes respectueuses condoléances à Madame Joassin et d'aller embrasser son cher enfant.

Veuillez, je vous prie agréer Monsieur Beguin, l'assurance de mes sentiments dévoués.

(Signé) J. Delrez, capitaine-commandant au 14e rég. de ligne en campagne.

P.S. Vifs remerciements pour la photographie

3. Copie du carnet de campagne écrit par Lambert Joassin pour Émilie, son épouse

[131] Mes très chers parents, ce carnet qui a été tenu à jour depuis le commencement de la guerre (1er août 1914) vous expliquera ma vie pendant la durée que j'y aurai participé. Ayez la bonté de le remettre à mon cher petit garçon.

Mes chers parents, bien triste fur le moment où j'ai dû vous quitter, mais un devoir sacré m'appelait à rejoindre mes camarades qui comme moi étaient appelés à défendre ce que nous avons de plus cher : notre Patrie et nos chers parents, et vous verrez que c'est contraints que nous avons abandonné nos chers villages à l'envahisseur et vous laisser si longtemps sous la botte allemande, car *[132]* soyez bien sûrs que nous nous aurions laissés tuer tous de très bon cœur à Liège si cela aurait pu empêcher notre cher pays d'être envahi, car quelles souffrances n'endurerez-vous pas étant dominés par nos ennemis. Aussi quand le moment sera arrivé, c'est de bon cœur que nous marcherons en avant, que nous délivrerons nos chers parents, car c'est une bien grande joie pour nous que de verser notre sang pour une si noble cause, et surtout pour vous autres, chers parents, à qui je pense à tout instant, et que j'aime tant, et j'espère toujours vous revoir bientôt.

Je suis rentré le 1er août à la citadelle vers 12 h. Nous sommes partis le même jour à Wandre avec le tram, où mon père est venu me voir avec mon

frère Armand. Nous logeons au couvent, nous sommes assez bien et ne croyons pas encore à la guerre.

[133] Le 2 août, nous faisons des tranchées et différents travaux de campagne. Le soir nous partons sur Bellaire. En route, nous voyons un orage violent. Mon père vient encore me voir avec mon frère Armand. Ils sont bien tristes tous les deux, chers parents. Nous logeons à Bellaire.

Le 3 août, à trois heures du matin, il y a alarme. Nous partons à Wandre. En route, première impression de la guerre, car on nous fait charger les armes. Que de fois, ma chère Emilie, ton visage se représente devant mes yeux. Je t'écris tous les jours, et pourtant – hélas ! – aucune nouvelle de toi. À Wandre, on sonne le tocsin, nous arrêtons des espions en auto. Cette fois nous commençons à voir que nous allons combattre. Le soir, nous retournons à Bellaire où nous logeons.

Le 4 août, nous allons occuper l'intervalle Embourg-Chaudfontaine. Nous faisons des tranchées et des défenses accessoires, nous arrêtons *[134]* des patrouilles allemandes. Escarmouches entre patrouilles jusqu'au 12 août.

Le 12 août, bombardement des forts de Chaudfontaine et Embourg. Quelles impressions, ma chérie. Nous entendons les Allemands qui font l'assaut des forts de Boncelles et autres.

Le 13 août. Le fort de Chaudfontaine est hors d'usage. Toute l'armée de campagne est partie de Liège. Les Allemands occupent Liège, Seraing, Huy et même Andenne. Le porteur qui nous apportait l'ordre de retraite est tué en chemin. Donc nous sommes cernés. Nous sommes forts d'un bataillon. Nos officiers décident d'essayer de nous replier sur Liers (Juprelle) dont le fort tient toujours. Une de nos compagnies qui n'est pas à temps sortie du château où nous étions est prisonnière. Nous traversons l'Ourthe sur le barrage, d'autres sur des nacelles, d'autres à la nage, car le temps nous manquait. Nous essuyons une fusillade dans le *[135]* bois. Nous avons des blessés et tués. Nous traversons Seraing et le pont du Val-Saint-Lambert. Nous étions passés le pont de 5 minutes qu'on le bombarde. Nous passons à Flémalle et à Hollogne, où le fort tire sur nous, nous arrivons à Awans-Bierset le soir. Les Allemands sont très près, nous les entendons partir. Nous quittons de suite et partons sur Grâce-Berleur.

Le 14 août. Nous restons couchés 3 heures sur le pavé pendant que nos officiers cherchent une issue, car les Allemands sont déjà là. Nous parvenons à passer. Nous marchons sur Chapon-Seraing (alerte et coups de fusils). Nous ne sentons pas la fatigue tellement nous avons hâte d'échapper. Tous les hommes saignent aux pieds et pourtant, pas une plainte parmi nous. À Chapon, combat contre les hulans. Nous arrivons à Villers-le-Bouillet, où nous faisons des prisonniers (de très bons soldats, car ils n'ont pas peur parmi nous ; ils sont d'ailleurs bien *[136]* traités, nous leur donnons

des pommes et des cigarettes). Nous arrivons à Statte le 15 août à 11 h / midi, sans repos. Nous sommes exténués de fatigue, et pourtant aucun murmure, au contraire. Je vais dîner chez Monsieur Seplat, où je suis très bien reçu, et là, ma chère petite femme, je remets quelques mots pour toi, car à tout instant, je pense à toi ma chérie. Nous avons heureusement un train qui va nous conduire à Namur. Nous arrivons vers 4 h. Nous y restons jusqu'au 17 août.

Le 17 août, nous partons sur Lierre par Bruxelles, où nous sommes acclamés. De Lierre, nous partons sur Bouchout où nous avons repos jusqu'au 25 août.

Le 25 août, nous partons sur Duffel où nous devons battre en retraite sur Lierre.

Le 1er septembre, nous partons sur Kessel, où nous faisons des travaux jusqu'au 5.

[137] Du 5 au 7 septembre, je suis de garde, intervalle no 2, 3e secteur.

Le 7 septembre, piquet ; le 8, repos.

Le 9 septembre, départ de Lierre pour Haecht (escarmouches).

Le 10 septembre, nous marchons en avant. La 3e division est en tête, le 14e de ligne est de réserve au pont fabriqué par le Génie (le pont est détruit, les maisons sont démolies, et enfin, tout le pays est dévasté). À dix heures, nous faisons notre premier assaut à la baïonnette. Là, ma chère petite femme, je t'ai fais mes adieux, et c'est en pensant à toi que je suis parti avec les camarades. Nous avons la victoire. Je pars en mission spéciale avec un soldat. J'accomplis ma mission, mais je me suis perdu dans les bois jusqu'au matin. J'essuye des coups de feu.

Le 11 septembre, je retrouve ma compagnie et je suis félicité par mon commandant.

Samedi 12 septembre, je passe la nuit la nuit du 11 au 12 entre les tranchées allemandes et les nôtres avec Triffaux, Dubois, Lejeune et Jaspar.

[138] Le 12 septembre. Nous faisons l'assaut contre les tranchées allemandes et revenons à 70 de ma compagnie de 180.

Le 13 septembre, retraite sur Wavre-Sainte-Catherine (le 12e de ligne protège notre retraite). Mon camarade Joseph Méan est tué d'une balle dans la tête. C'était un brave. Nous restons à Wavre-Sainte-Catherine jusqu'au 21.

Le 21 septembre, départ pour Notre Dame, où nous avons logé le 22 et le 23.

Le 24 septembre, de réserve à Peuties

Le 25 septembre, à 11 h du matin, départ pour Boom par Duffel.

Le 26 septembre, départ pour Capelle aux bois par Wilebroeck, logés à Effen jusqu'au 29.

Le 29 septembre, combats entre Effen et Lurst, retraite sur Peurs où nous logeons.
Le 30 septembre, partis pour Boom, logés dans les wagons de chemin de fer.
[139] Le 1er octobre, partis sur Peurs de réserve à Reit, où nous logeons.
Du 2 au 3 octobre, de garde. Le soir à Peurs
Le 4 octobre, partis à Contick.
Le 5 octobre, partis sur Warloo
Le 6 octobre, à droite de Duffel. Terrible bombardement qui dure toute la journée et qui nous oblige à la retraite. Les Allemands passent la Nette.
Le 7 octobre, repos à Basel.
Le 8 octobre, logés à Saint-Nicolas-Waes (logés sur le pavé).
Le 9 octobre, nous prenons le tram le matin à Saint-Nicolas, arrivée à Jabbeke, partis sur Veenduyne.
Le 10 octobre, partis sur Lisseveghe, où nous logeons.
Le 11 octobre, partis sur Ostende où nous logeons.
Le 12 octobre, partis à Oost-Dunkerque (logés).
Le 13 octobre, à Keyem où nous faisons des tranchées et nous recevons des volontaires.
[140] Le 14 octobre, arrivés à Dixmude.
Le 15 octobre, partis pour Oostkerke et à Loo, nous logeons.
Le 17 octobre, nous logeons à Oostkerke.
Le 18 octobre, à Avecapelle où nous bivouaquons, logés à Steenkerke.
Le 19 octobre, nous restons sur la route de Furnes à Wulpen.
Le 20 octobre, nous faisons des tranchées à Ramscapelle.
Le 21 octobre, nous allons à Saint-Georges. Nous logeons sur la route où nous sommes bombardés
Le 22 octobre, nous occupons les tranchées de l'Yser. Le soir, nous allons aux tranchées de 1re ligne.
Le 23 octobre, nous logeons sur la route de Saint-Georges. Bombardements.
Le 24 octobre, mon bataillon doit renforcer à l'Yser. Ma compagnie est démolie par les mitrailleuses allemandes qui nous prennent de flanc. Ma chère petite femme, à ce moment, comme je pensais *[141]* à toi, croyant ne plus te revoir. De là, sur Nieuport et puis aux briqueteries de Ramscapelle, où nous logeons.
Le 26 octobre, nous partons pour prendre l'offensive, mais c'est impossible. Nous retournons aux briqueteries.
Le 27 octobre, nous formons la réserve du 6e de ligne, derrière une ferme. Le soir, nous partons sur Coxyde.
Le 28 octobre, on reforme notre régiment. Il reste quatre compagnies.

Le 29 octobre, dans les dunes. Le soir nous partons sur Boitshoucke[74]. Arrivée à minuit.

Le 30, aux briqueteries de Ramscapelle. Nous devons reprendre le village qui est occupé par les Allemands. Nous sommes à gauche du village, les zouaves français à droite et le 6e de ligne en face. Nous passons une nuit terrible dans l'eau

Le 31 au petit jour, on sonne l'assaut général qui réussit. Nous occupons le village et le chemin de fer. Nous allons dans une ferme.

Du 1er au 2 novembre, tranchées de 1re ligne à Boitshoucke.

Du 2 au 3 novembre, piquet. Le 3 novembre, ma compagnie a pour mission de construire un pont sur le canal en avant du chemin de fer, mais il nous *[142]* est impossible d'y arriver à cause du bombardement.

Le 4 novembre, nous accomplissons notre mission. Le pont est construit sous le feu de l'ennemi, sans beaucoup de pertes.

Le 5 et le 6, repos à la ferme.

Le 7 novembre, nous sommes en 1re ligne. Mon peloton est aux avant-postes, où il fait bien froid. Nous sommes au pont que nous avons construit le 4.

Le 8, piquet, où on est bombardés un peu tous les jours.

Du 8 au 17, repos et piquet.

Du 17 au 18, nous sommes en 1re ligne. Mon peloton est de nouveau aux avant-postes. Il gèle fort et nous avons très froid la nuit

Du 18 au 28, repos et piquet. Le 28, nous allons au travail qui consiste à construire des tranchées près de Pervyse. Nous avons fini à midi et rentrons au cantonnement.

Du 29 novembre au 8 décembre, repos. Piquet et 1re ligne.

Le 8 décembre, nous partons pour Avecapelle, nouveau secteur. Nous arrivons à 1 h et demie du matin. Nous y logeons.

Du 10 au 11, 1re ligne à Oostkerke.

Du 11 au 12, nous sommes de piquet dans une ferme.

Du 12 au 13, repos à Eggewaartskapelle.

[143] Du 13 au 14, nous allons aux avant-postes à Oud-Stuyvekenskerke, où nous sommes un peu bombardés. Mais à part cela, notre garde est tranquille.

Du 14 au 21, repos, piquet, 1re ligne. Le 21 au soir, nous partons pour Furnes pour y être vaccinés. Nous y restons jusqu'au 25.

Le 25, nous retournons à Avecapelle. Je reçois la 1re lettre de Paris avec des nouvelles de Lamontzée. Du 25 au 26, repos dans l'église de Avecapelle.

74. Booitshoeke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.



◀ L'église d'Avekapelle.

Du 26 au 27, piquet. Du 27 au 28, 1re ligne.

Du 28 au 30, repos, nous occupons le secteur de Pervyse.

Du 30 décembre au 15 janvier (1915), repos, piquet et 1re ligne et repos à Eggewaartskapelle et à Oud-Stuyvekenskerke.

Le 15 janvier au soir, après la relève, nous partons pour La Panne où nous avons repos. Nous arrivons vers 11 h du soir. Je suis logé dans une boucherie, route de Furnes. Nous y restons jusqu'au 25 janvier. Nous faisons un peu d'exercices tous les jours. C'est là, ma chère petite femme, que j'ai eu ta 1re lettre qui m'apprenais que j'avais un petit garçon. J'ai été bien heureux ce jour, car c'était la 1re nouvelle que j'avais de toi que j'aime tant et que je me réjouis tant de revoir, et sois bien sûre que je pense aussi bien *[144]* à mon cher petit Lambert car je l'aime beaucoup.

Le 25 janvier, nous retournons à Avecapelle. Nous devons faire un grand détour afin d'éviter Furnes qui est bombardée. Du 25 au 26, repos.

Du 26 au 27, piquet à droite de Pervyse.

Du 27 au 28, nous allons aux avant-postes. Je suis à un petit poste avec 12 soldats. Pour y arriver, nous devons traverser une large inondation, où nous entrons dans l'eau jusqu'aux cuisses. La journée est assez calme.

Le 29, cet avant-poste est pris par les Allemands, mais aussitôt repris par les nôtres.

Du 29 au 30, repos à Avecapelle. Du 30 au 31, piquet.

Du 31 au 1er février, 1re ligne. Du 1er au 3, repos. Du 3 au 4, piquet où nous sommes bombardés, il n'y a pas de victimes

Du 4 au 5, nous allons aux avant-postes, à Stuyvekenskerke. La grande garde y est bombardée. Moi je suis à un petit poste à droite et je suis assez tranquille.

Du 5 au 7, repos. Nous recevons 400 hommes qui viennent du 1er de ligne. Je suis de la délégation qui doit les prendre à La Panne.

[145] Du 8 au 9, piquet. Du 9 au 10, repos à Eggewaartskapelle.

Du 10 février au 14 mars : repos, piquet, 1re ligne. Tous ces jours, il n'y a rien d'anormal. Un peu de bombardements mais rien de bien sérieux.

Le 14 mars, nous partons pour La Panne, où nous avons repos ; on fait un peu d'exercices tous les jours. Nous y restons jusqu'au 20 mars.

Du 20 au 24, repos à Eggewaartskapelle. Du 21 au 22, piquet ; du 22 au 23, 1re ligne. Du 23 au 25, repos ; du 25 au 26, piquet. Nous allons au travail aux avant-postes, où nous sommes bombardés, 2 obus éclatent au milieu de nous. Il n'y a heureusement pas de blessés. C'est une chance, car il y a quelques sacs de terre qui sont tout à fait déchirés.

Du 26 au 27, 1re ligne ; du 27 au 29, repos.

Du 29 au 30, piquet. Le travail est décommandé à cause qu'il fait trop clair et nous devons travailler aux avant-postes.

Du 30 au 31, 1re ligne aux tancs à pétrole. Il fait une nuit très froide et nous sommes bombardés. Nous sommes relevés vers 8 h ½ et rentrons au cantonnement à Eggewaartskapelle.

Du 31 au 1er avril, repos.

[146] Du 1er avril au 2, piquet. Le travail est décommandé à cause de la pluie.

Du 3 au 4, 1re ligne ; du 4 au 6, repos à Kruys-Abeele. Je pars le 5 en personnel d'installation à La Panne. Le régiment arrive le 6 à 7 h du soir. Je suis logé Villa des Dunes, avec Gathot.

Du 7 au 13, repos ; comme les fois précédentes, un peu d'exercices. Le 13, je vais en personnel d'installation à Eggewaartskapelle. Le régiment arrive vers 5 h du soir. Un avion allemand laisse tomber 12 bombes sur la colonne, heureusement sans l'atteindre.

Mercredi 14 avril, nous allons au piquet vers 6 h du soir. Le 1er avril, l'aviateur Garros abat un avion allemand à coups de mitrailleuse. Ce combat est très intéressant. Ils combattent au-dessus de nos cantonnements.

Du 15 au 16, nous allons aux avant-postes en avant de Pervyse. L'ennemi tire un obus toutes les ½ heures sur notre poste, mais ils ne sont pas plus heureux que les fois précédentes, car nous n'avons pas de victimes. Nous sommes relevés à 10 h ½ du soir. Les Allemands tirent encore sur notre relève.

[147] Du 16 au 18, repos à Avecapelle ; du 18 au 19, piquet dans la malterie de Pervyse.

Du 19 au 20 avril, 1re ligne. Je suis aux avant-postes avec le lieutenant Sybille, où l'ennemi tire 47 obus sur notre tranchée. Ce jour, ma chérie, j'ai cru ne jamais te revoir, car tous les obus tombaient à quelques mètres de ma tranchée. Un obus traverse le mur à 50 cm de mon abri, qui est construit dans une maison démolie ; le suivant traverse mon abri et y éclate. Je suis enterré dans les décombres. Heureusement, le caporal Courtois qui est avec moi dans l'abri et qui n'est pas recouvert tout à fait, parvient à se dégager, et alors me tire d'affaire encore une fois indemne, car je n'ai que des égratignures. Cette fois, c'est une chance, un pur hasard de ne pas être tué. Là aussi, ma chère petite femme, c'est à toi que je pensais. Pourtant, c'est de bon cœur que je donnerai mon sang, car c'est pour toi ma chérie, pour mon

cher petit garçon et mes chers parents que j'ai hâte de voir délivrés. C'est le cœur content, si je vous savais libres, que je donnerai ma vie pour vous venger, vous autres, les victimes de cette maudite guerre ; nous autres ici, nous sommes bien. Si par *[148]* hasard, il y a des petites choses qui ne vont pas tout à fait, on n'y prête pas attention. C'est presque joyeux que nous marchons avec le sentiment du devoir sacré qui nous reste à accomplir.

Le 20 avril, à 10 h du soir, nous sommes relevés et rentrons au cantonnement.

Du 20 au 22, repos ; du 22 au 23, piquet ; du 23 au 24, 1re ligne. Les Allemands attaquent nos avant-postes à gauche du château de Vicoigne. Les petits postes doivent se replier sur la grand-garde. On fait 20 prisonniers, dont 1 officier. Après, tous les postes sont récupérés.

Du 24 au 25, repos.

Le 25 avril, je suis commandé avec le sergent Happart pour prendre les recrues à La Panne. Nous y logeons (Hôtel de la Digue) et rentrons à Avecapelle à 4 h après-midi.

Du 26 au 27, piquet à Pervyse.

Du 27 au 28, 1re ligne. Nous allons aux avant-postes. Je suis à la grand-garde avec l'ami Happart. Du 29 au 30, repos.

Le 30 avril, je pars en personnel d'installation à La Panne avec un caporal et trois soldats. Je suis logé dans une menuiserie, Avenue de la Mer.

Du 1er au 12 mai, repos, exercice le matin.

[149] Le 12 mai, je pars en personnel d'installation à Eggewaartskapelle avec 2 soldats : Dominique et Vanelé. La compagnie arrive vers 6 h du soir. On loge dans un baraquement.

Le 12 mai, nous allons au piquet. Il y a travail jusqu'à 1 h du matin.

Du 14 au 15, le peloton est à 50 m en avant du chemin de fer. J'y suis avec l'ami Happart. Les Allemands bombardent assez fort.

Du 15 au 17, repos ; du 17 au 18, piquet ; du 18 au 19, 1re ligne. Nous allons aux avant-postes. Je suis à gauche avec 3 caporaux et 24 soldats. La journée est assez tranquille. Nous sommes relevés à 10 h le soir et rentrons au cantonnement à 2 heures ½.

Du 19 au 21, repos, nous faisons des tranchées en cas de bombardement.

Du 21 au 22, piquet. Nous travaillons jusqu'à une heure du matin. En rentrant à la tranchée, nous faisons du chocolat avec Gathot, avec du café et du sucre. Il est assez bon.

Du 22 au 23, 1re ligne. Nous sommes à 100 m en avant du chemin de fer. Nous essuyons un orage violent, le 1er cette année.

Le 23, c'est la Pentecôte 1915 *[150]*. Nous y pensons un peu amèrement, mais, de suite, c'est passé et nous reprenons joyeusement notre conversation, plus souvent sur nos parents que sur la guerre. Combien de fois ma chérie, je pense à toi, surtout le dimanche en songeant aux belles

promenades que je faisais avec toi à la campagne. Que nous étions heureux à ce moment-là, ma chère petite femme. Aux moments les plus critiques, c'est à toi que je pense. Combien de fois, au plus fort du combat, t-ai-je fais mes adieux, en te regrettant beaucoup. Une blessure ne m'effraie nullement, ni même la mort, puisque c'est pour toi, mais ce que j'ai peur, c'est de ne plus te revoir. Combien de fois j'ai pensé à mon cher petit Lambert, que je n'ai pas encore eu le bonheur d'embrasser, à mes chers parents qui doivent aussi être tous bien tristes.

Du 23 au 25 mai, repos ; du 25 au 26, 1re ligne. La journée est assez calme.

Du 27 au 28, repos. Le 28, je vais en personnel d'installation à La Panne. En arrivant, nous avons ordre de faire demi-tour. Nous revenons au cantonnement et retournons le lendemain 29 à La Panne. Nous y restons jusqu'au 5 juin.

Le 5 juin, je suis du personnel d'installation. La compagnie arrive vers 6 h du soir.

Du 6 au 7, piquet. Du 7 au 8, 1re ligne. Nous allons aux avant-postes. Je *[151]* suis à un petit poste, près du château de Vicoigne avec 12 soldats. Nous n'avons pas d'abri, il y règne une odeur très nauséabonde, car il y a beaucoup de morts aux environs. Nous en enterrons deux : ce sont des fusiliers marins français qui sont tombés depuis 6 mois. Pour arriver à mon poste, nous devons traverser les inondations. Heureusement, nous avons des bottes. Il fait très chaud, ce qui augmente encore la mauvaise odeur. Les postes sont bombardés. Le lieutenant Sibille est blessé, ainsi que deux soldats ; nous sommes relevés vers 11 h du soir et rentrons au cantonnement à 2 h.

Du 7 au 9 juin, repos. Nous allons au bain à Steenkerke, dans le canal.

Du 9 au 10, piquet. Nous allons au travail, d'où nous revenons trempés. Nos tranchées sont inondées. Les hommes vont s'abriter dans une vieille ferme à moitié démolie, qui se trouve à 50 m de la tranchée. Je suis avec Dominique. Nous arrangeons des fagots sur le sol et y mettons de la paille, ce qui nous rappelle un peu vaguement notre lit, car les branches font ressort et nous y dormons bien jusqu'à midi. Vous voyez mes chers parents, que notre vie n'est pas si mauvaise, que nous savons tirer partie de tout. Nous *[152]* avons fait un bon feu et séchons nos effets avec l'ami Gathot, Dominique et Courtois[75]. Nous parlons souvent de notre cher village et de vous autres, chers parents. À ces moments, nous ne rions plus, car nous vous croyons bien malheureux. Ma chère petite femme, si je suis si bien décidé à remplir mon devoir de soldat, c'est que j'en ai encore un autre à remplir : c'est mon devoir d'époux et de père. Que penseriez-vous ma chérie, si je retournais près de vous sain et sauf, mais ayant commis une

75. Nous ne sommes pas parvenus à identifier ces individus, qui ne figurent pas dans J.-P. BOLAND, *Burdinne et ses combattants…*

lâcheté ? Qu'on pourrait dire à mon cher petit garçon que son père était un lâche ? Si je pouvais te parler, tu m'approuverais. Tu me dirais : mon cher ami, fais ton devoir, plutôt te voir mourir que d'être la femme d'un lâche. Je préfère vous voir souffrir de mon absence après la guerre et que vous pouviez dire que c'est pour vous autres que j'aimais tant, que je suis mort, que c'est en me défendant. Si je ne retournes pas, ne pleurez pas, au contraire, soyez fiers. Dites-vous que c'est une cause sacrée que nous défendions, répétez le souvent à mon cher petit garçon, apprenez à mon fils à être brave, qu'un jour aussi, s'il le fallait, qu'il n'hésite pas non plus à verser son sang pour défendre son pays et ses parents. Et même si j'étais séparé de vous autres *[153]*, sois bien sûre, ma chère petite femme, que mon cœur sera toujours près de toi, car tu sais combien je t'aimais. C'est avec plaisir que je verrai arriver le jour qu'on nous donnera l'ordre de marcher en avant. Tu sais ma chérie comme je t'aime, donc tu dois comprendre dans quelle impatience je suis de te revoir et vous voir tous délivrés.

Du 11 au 12 juin, 1re ligne. Nous sommes au chemin de fer, les abris y sont bons et nous y sommes très bien. L'ennemi bombarde nos tranchées et démolit un abri qui n'est heureusement pas occupé. Il y a une grande animation parmi nous, car il paraît que c'est aujourd'hui soir (12 juin) que les alliés doivent prendre l'offensive. Nous avons tous bonne confiance. Une de nos compagnies doit faire des reconnaissances pendant la nuit. Nous sommes tous prêts à marcher de l'avant, car nous en avons assez de cette vie séparés de tout ce que nous aimons, car le pays où nous avons été obligés de vivre si longtemps est bien mauvais pour nous autres. Les gens sont bien mauvais. Ils s'enrichissent à nos dépens, et beaucoup d'entre eux, au lieu de souffrir de la guerre, en profitent, ce qui n'est pas très bien de leur part *[154]* pour des gens qui se disent Belges. Aussi, ma chère petite femme, tu dois comprendre dans quelle impatience nous sommes de retrouver notre cher pays si bon et les gens si aimables. Nous sommes relevés à 10 h du soir, et pendant notre retour, nous entendons la fusillade qui commence dans notre secteur ; nous rentrons au cantonnement où nous avons repos jusqu'au 13 juin.

Du 13 au 14, piquet, départ à 8 h du soir ; les tranchées sont bonnes, nous passons une bonne journée. Nous faisons de la salade avec Dominique. Nous en avons apporté de Avecapelle.

Du 14 au 15 juin, 1re ligne ; la nuit nous sommes tous au repos. Pendant le jour, nous améliorons les tranchées, nous faisons des parados. Je suis dans un abri avec Dominique, Maertens et Vauclé. Ce sont trois braves, de très bons soldats qui ont commencé la guerre avec moi à Liège. Nous venons d'apprendre, ma chérie, que le pain manquait chez vous autres, ce qui nous attriste beaucoup et pourtant augmente notre courage et notre impatience, car nous avons d'autant plus hâte de vous voir libres. Le 12 juin, le 12e de

ligne attaque une ferme en avant de Oud-Stuyvekenskerke, mais il ne peut y arriver. Il paraît qu'ils ont 40 blessés.

Du 15 au 16 juin, nous allons aux-avants postes à 150 m des Allemands ; à part *[155]* quelques obus tirés sur nos postes, il n'y a rien d'anormal. Nos patrouilles marchent en avant des postes. Nous sommes relevés à 11 h du soir.

Du 16 au 17 juin, nous sommes présentés à notre nouveau commandant. Le nôtre est à l'hôpital. Le soir, nous allons au piquet.

Du 17 au 18, piquet. Il fait calme.

Du 18 au 19, 1re ligne, il n'y a rien d'anormal. Comme toujours de temps à autre, un obus.

Du 19 au 20, je suis aux avant-postes avec un caporal et 9 soldats. Bombardements assez intenses de nos postes. Un abri est atteint ; heureusement il n'y a pas de blessés. Les hommes quittent la tranchée, et en parcourant les 50 m qu'ils ont à faire pour être cachés, sont bombardés (imprudence de la part du chef de poste). Mon poste est à 200 m du poste allemand, mais la nuit, ils placent une sentinelle entre nos postes, dans une haie. On doit faire silence et prêter la plus grande attention, car l'herbe est abondante autour de nous et les Allemands pourraient très bien en rampant, arriver près du poste sans être vus, mais nous sommes tranquilles. Nous sommes relevés à 11 h du soir. Du 20 au 21 juin, repos. Je monte la garde de cantonnement à Avecapelle avec ma section. *[156]* À 11 h du soir, le village est bombardé. Un obus tombe sur la route en face de la maison qui nous sert de corps de garde. Les sentinelles qui sont au chemin de fer, malgré que les obus tombent très près d'elles, ne quittent pas leurs postes. Une des deux vient me prévenir que les fils téléphoniques sont coupés avec les obus. Ce sont deux courageux garçons qui sont félicités le lendemain par notre commandant, auquel je les présente. Il y a panique dans le village. Les gens se sauvent et pourtant le bombardement ne dure pas bien longtemps. 8 obus et la danse est terminée. À part cela, notre garde se passe bien. Nous sommes relevés le 21 juin à 3 h après-midi. Vers 8 h, nous allons au piquet.

Du 22 au 23, piquet. Journée assez calme. La compagnie va au travail. Moi, je suis exempt avec ma section. Ayant monté la garde le jour précédent, nous étions bien contents de nous reposer, car nous étions tous bien fatigués.

Du 23 au 24 juin, nous allons aux avant-postes. Je suis à un petit poste. J'ai ordre de faire une patrouille du côté du château de Vicoigne, en approcher le plus près possible, m'y installer, y rester la journée du 24 afin de faire une reconnaissance de jour. Ayant demandé dans ma section des hommes de bonne volonté pour m'accompagner, ils se présentent presque tous. J'en chois 4 qui sont : Dominique, Dussausoit, *[157]* Piron et Lavinfosse. Ce sont 4 Wallons très courageux. Nous quittons le poste le 23

à 11 h ½ du soir. Celui-ci reste sous le commandement de Vauclé. Nous passons par le poste du sergent Louis et nous dirigeons du côté de Vicoigne, en explorant convenablement le terrain, car il y a de vieilles tranchées où les Allemands pourraient très bien se cacher, nous laisser passer et alors nous attaquer par derrière ce qui ne fait nullement notre affaire. Mes deux premiers hommes arrivent à 40 m de la haie du château où sont les postes allemands. Moi je suis à 20 m derrière avec les 2 autres. Il nous est impossible de rester à cet endroit pour le jour, car il est complètement découvert et nous serons remarqués à la première heure. Un peu en arrière, il y a quelques touffes d'herbes. C'est justement notre affaire. Nous nous installons derrière et arrangeons les herbes de façon à ne pas être vus. Pendant ce temps, les hommes font le guet. Le sergent Happart qui fait aussi une patrouille est à 100 m à ma droite. Il n'a tenu à bien peu de choses que nous ne tirions les uns sur les autres. Nous nous reconnaissons au signal convenu. Nous passons la journée à 80 m du château, mais le temps passe très lentement. Nous n'osons pas *[158]* remuer pour ne pas nous faire remarquer. Il fait chaud et il sent bien mauvais. Il y a des cadavres partout. Vers 11 h du matin, une patrouille allemande passe à 30 m de nous. Mais nous ne tirons pas afin de ne pas démasquer notre emplacement. La journée est tranquille. Nous ne sommes pas remarqués et rentrons à notre poste vers 10 h du soir. Je suis bien heureux d'avoir pu accomplir cette mission. Je remets mon rapport le 25 à 6 h du matin.

Le 25, repos. J'attrape une cuite avec l'ami Happart.

Du 25 au 26, repos. Je pars en personnel d'installation à La Panne. La compagnie arrive vers 4 h de l'après-midi avec le tram.

Le 27 et 28 juin, repos. Nous recevons notre tenue kaki. Je sors avec Gathot et Désiré Ferir, de Burdinne.



◀ Photographie du soldat Désiré Ferir.

Du 29 au 2 juillet, inspection par le commandant-major. Je sors avec Louis Granville, qui est aussi en repos à La Panne, et Ferir.

Le 3 juillet, je pars en personnel d'installation à Kruis Abeele[76]. Il fait très chaud. La compagnie arrive vers 4 h après-midi. Les hommes sont fatigués. Nous logeons dans un baraquement.

Le 4 juillet, repos.

Du 5 au 6 juillet, 1re ligne. Nous sommes à la grand-garde aux tancs à pétrole. Il y fait dangereux. Nous avons des hommes hors de combat tous les jours avec les balles, les bombes et les obus. Ce jour, nous sommes assez

76. Probablement [illegible]beele : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Bruges, comm. Bruges.

tranquilles. À ma *[159]* compagnie, il n'y a pas de blessés. Les relèves se font par les boyaux de communication, et les jours de piquet, nous travaillons à ces boyaux. Nous sommes relevés à 10 h ½ du soir. Le lieutenant Humblet est de retour à la compagnie.

Du 6 au 7, repos. Nous allons au bain dans le canal de Loo.

Du 8 au 9, piquet. Nous allons travailler au boyau.

Du 9 au 10, nous allons à la grand-garde. Nous n'avons pas de blessés, mais nous occupons une des meilleures places.

Du 10 au 12, repos au baraquement.

Du 12 au 13, piquet. Nous travaillons de nouveau dans les boyaux.

Du 13 au 14, de nouveau à la grand-garde, et comme toujours, fusillade et bombes. Nous sommes relevés à 10 h du soir.

Du 14 au 16, repos.

Du 16 au 17, piquet. Le travail est décommandé à cause de la pluie.

Du 17 au 18, toujours à la grand-garde. Ce jour, nous ne sommes pas si heureux ; nous avons un homme tué avec une balle. Nous sommes relevés à 10 h ½.

Du 18 au 20, repos ; le 20 juillet, nous partons à La Panne, où nous arrivons vers 3 h après-midi. Je passe une petite partie du repos avec Louis Granville et Désiré Ferir. C'est bien agréable de se retrouver quelques-uns du pays. Nous en profitons *[160]* pour parler de notre cher pays wallon et de nos chers parents. Le 29 juillet, nous rentrons à Avecapelle pour occuper le secteur de Pervyse, qui est beaucoup plus calme que celui de Ostkerke.

Du 29 au 30, nous allons au travail de nuit et quelques heures de jour. Du 30 au 31, le peloton qui est commandé par le lieutenant Goffin reste au chemin de fer. Du 1er au 2 août, repos à la ferme où était installée la boucherie. Du 2 au 3, piquet ; nous allons au travail. Nous faisons 2 jours de tranchée et 1 jour de repos pour activer le travail, car on renforce notre 1re ligne et on construit une 3e, ce qui est très fatiguant.

Du 3 au 4, 1re ligne. Je suis au petit poste avec un caporal et 9 soldats ; la journée est tranquille. Nous sommes au milieu d'inondations, mais l'abri est bon, et nous y passons une bonne journée. Du 4 au 5, repos, piquet. Nous travaillons de nuit, et le jour, nous travaillons par section à la 2e ligne, qui est à 200 m en arrière du chemin de fer. Nous y sommes bombardés. Les chasseurs qui travaillent un peu en arrière à la route de Pervyse ont des victimes. Le soir, nous allons en 1re ligne au chemin de fer, où nous commençons le travail à 10 h ½ du soir : construire des parados et élargir les parapets qui doivent être larges de 4 mètres.

[161] Du 6 au 7, 1re ligne au chemin de fer ; nous occupons le centre. Du 7 au 8, repos.

Du 8 au 9, piquet. Nous travaillons de 10 h ½ du soir à 2 h ½ du matin, et le jour, le travail s'effectue par section, une de 9 à 11 h et l'autre, après-midi, de 3 à 5 h.

Du 9 au 10, je suis à mon petit poste de la fois précédente, avec les mêmes hommes ; la journée est tranquille. Du 10 au 18, repos, piquet, 1re ligne, travail à la même place.

Du 18 au 22, nous cantonnons dans une ferme, à Steinkerke, et de là, nous allons au travail toutes les nuits au Lintenburg. Le 22 août au matin, je pars en personnel d'installation à La Panne avec le caporal Courtois et trois soldats ; vers 3 h de l'après-midi, Vauclé m'apporte mon congé et je pars de La Panne à Adinkerque, où je prends le train pour Paris. Le caporal Courtois me remplace. Le train est à 4 h ½ et j'arrive à Paris le lendemain vers 10 h ½, et à 11 h, je suis chez Antoine Beguin. J'y reste jusqu'au 27 août, je m'y amuse très bien. Ils sont très aimables tous les jours. Que c'est bon de passer quelques jours si bien, car c'est la première fois que je quittais la campagne. On est bien tristes tous quand on doit se quitter le 27 à la Gare du Nord. Je rentre au cantonnement le 28 au soir ; la compagnie est aux tranchées et rentre le dimanche 29 août. À Paris, ils m'avaient remis de tout. J'avais un énorme *[162]* paquet. J'en ai déjà reçu beaucoup d'eux, et aussi de l'argent. Ils sont si gentils. Mes chers parents, soyez leur bien reconnaissant après la guerre, aimez les bien, car ils le méritent beaucoup. Du 29 au 31, repos. Les compagnies sont au travail un jour de repos, mais nous sommes exemptés toute la compagnie.

Du 31 au 1er septembre, piquet ; nous travaillons à la tranchée. Le 1er jour, il y fait mauvais, la fusillade est continuelle et toute la nuit. Après, il y fait meilleur. Ma chère petite femme, je reçois ta photographie avec mon cher petit garçon et le petit Julien. J'en suis bien heureux, car je vous aurai toujours un peu avec moi. Du 1er au 2, la compagnie est aux avant-postes. Je suis au petit poste avec Courtois et 9 soldats. Nous y sommes assez tranquilles. Du 2 au 4, repos ; il y a travail mais il est décommandé à cause de la pluie.

Du 4 au 5, piquet. Nous allons travailler aux tancs (section du 9e de ligne). Du 6 au 8, avant-postes. Je suis à un poste avec le caporal Courtois et 9 soldats. Nous y sommes très bien. Pourtant le bombardement est violent, surtout le 9e de ligne en souffre. Après le bombardement, les Allemands attaquent et réussissent à prendre une partie du boyau qui est aussitôt repris par le 9e de ligne qui fait l'assaut. Le 7 septembre, le bombardement est toujours violent.

[163] Du 6 au 8[77], repos. Nous allons au travail. On s'y amuse assez bien. Du 8 au 9, piquet. Nous allons de nouveau de nouveau au travail aux tancs,

77. Il s'agit probablement d'une erreur de date, car la période du 6 au 8 septembre est déjà évoquée plus haut.

où une nouvelle ligne est en construction. La fusillade est assez violente, comme toujours. Tout se passe bien. Nous rentrons vers 1 h du matin. Le jour, nous travaillons au chemin de fer, par section. La 1re de 9 h à 11 h et l'autre de 3 à 5 h après-midi. Il fait très beau, les Allemands bombardent nos avant-postes. La canonnade est violente des deux côtés. Du 9 au 10, le 1er peloton est à 250 m en avant du chemin de fer. Le 2e et une partie du 3e est à la grand garde. Il fait assez mauvais à cause des balles qui viennent du tanc. Dès le petit jour, les avions sont en route. Nous travaillons de nouveau par section pendant le jour. Du 10 au 12, repos. Nous allons au travail le 1er jour. Il fait très beau. Nous travaillons à la 3e ligne. Depuis quelques jours, l'activité reprend sur notre front. Du 12 au 13, piquet ; comme travail, le 1er peloton porte des défenses accessoires en avant des petits postes. Cela ne dure qu'une heure, ce qui fait que les hommes sont contents. On entend un fort bombardement du côté de Ypres. Ce jour, l'artillerie donne assez fort des deux côtés. Du 13 au 14, 1re ligne ; je suis à un petit poste avancé avec le caporal Courtois et 9 soldats. Les relèves sont assez dangereuses, car les passerelles que nous devons suivre sont battues par les balles. La fusillade dure toute la nuit. À part ça, nous sommes tranquilles.

[164] Du 14 au 15, repos. Le 15, nous partons pour Steinkerke, où nous sommes cantonnés pour le travail. Du 16 au 21, nous travaillons le jour à Ooskerke. Nous sommes assez bien bombardés. Il n'y a heureusement pas de victime dans ma compagnie.

Le 21, nous allons au repos à La Panne. Je suis logé dans une boulangerie à la plage.

Du 21 au 26, repos. Le 24, un avion allemand laisse tomber 4 bombes sur La Panne. Il y a assez bien de victimes. Le 26, nous sommes de retour à Avecapelle. Nous sommes cantonnés au baraquement 10, au carrefour des routes de Pervyse et Avecapelle. Du 26 au 27, piquet ; nous travaillons de 4 à 8 h (secteur de Oud-Stuyvekenskerke). On parle beaucoup de l'offensive française du côté d'Arras. On dit que cela marche bien et nous espérons marcher en avant sous peu. La nuit est assez tranquille. Quelques fusillades de patrouilles.

Du 27 au 28, 1re ligne ; nous restons au chemin de fer. Nous travaillons 3 h le matin et 3 h après-midi. Il n'y a rien d'anormal. Du 28 au 30, repos. Il n'y a pas de travail.

Du 30 au 1er octobre, piquet ; nous travaillons le matin de 5 à 11 h. Nous attrapons quelques obus sans victimes. Du 1er au 2, avant-postes. Je suis à un petit poste avec 5 soldats. Nous sommes très tranquilles. Le poste est au milieu d'inondations. Il n'en va pas de même pour le 9e de ligne qui est aux tancs. Ils sont très fort bombardés *[165]*. Ensuite, les Allemands attaquent, prennent un boyau et 2 postes, qui sont de suite repris par le 9e de ligne qui refait l'assaut. Du 2 au 4, repos. Je vois très souvent Emile Ronveaux, le

neveu d'Antoine Beguin. Il est très gentil et nous sommes de suite 2 bons amis. Du 4 au 5, piquet ; nous travaillons de 5 à 11 h du matin.

Du 5 au 6, avant-postes. Je suis à un poste d'écoute avec 7 soldats. Le caporal Dominique est à ma gauche. Nos postes sont assez dangereux. Il y une haie très épaisse devant nous. On doit faire attention pour éviter toute surprise. Pourtant la nuit se passe tranquille. Nous entendons les Allemands au travail et circuler leurs patrouilles qui viennent assez près de nos postes, mais nous ne pouvons les voir à cause qu'il fait très noir.

Du 6 au 8, repos. Le premier jour, nous allons au travail à Rosdam. Du 8 au 9, piquet. Nous travaillons de 4 à 8 h du matin. Du 9 au 10, 1re ligne au chemin de fer ; je vais en patrouille avec le lieutenant Cousin, le caporal Dominique et 8 soldats. Nous devons tâcher de capturer une patrouille allemande, mais aucune ne vient de notre côté. Elles passent à 200 m à droite et à gauche de nos postes, tirent dessus. Donc nous devons rentrer avant le jour sans avoir rien vu. Nous étions pourtant bien postés entre des fils de fer et un fossé plein d'eau. Nous rentrons au chemin de fer vers 4 h du matin. Nous avons repos *[166]* jusqu'à 2 h du soir. Nous travaillons de 2 à 4 h. Il y a un fort bombardement à notre droite, du côté d'Ypres. Nos avions circulent depuis le matin et sont fort bombardés. Tous les jours, au travail, on attrape des obus. Du 10 au 11, repos ; nous allons au travail le 1er jour. Le 11 avant notre départ pour les tranchées, nous sommes bombardés au baraquement, mais tous les obus tombent à 100 m de là.

Du 11 au 12, piquet ; nous travaillons 2 h au chemin de fer. Nous sommes assez tranquilles. Du 12 au 13, avant-postes. Je suis à un petit poste qui est assez dangereux (paraît-il). Il a été ramassé et attaqué plusieurs fois. Pourtant, j'y suis très tranquille et ce poste me paraît bien difficile à prendre, car il est très bien défendu. Du 13 au 15, repos ; il y a travail le 15e jour à Rosdam.

Du 15 au 16, piquet ; nous travaillons à une redoute à 100 m en arrière du chemin de fer de 5 à 8 h du matin. Les Allemands bombardent nos avant-postes ; il y a quelques victimes.

Du 15 au 17, nous sommes aux avant-postes. Je suis arrière des postes d'écoute. Nos tranchées sont de nouveau bombardées. Il y a même des abris atteints, mais pas de victimes. Notre artillerie donne très fort, ce qui oblige les Allemands à se taire. Nous somme relevés à 8 h du soir par le 11e de ligne, car nous allons au repos à La Panne, où nous arrivons à 2 h du matin avec le tram. Il y a revue et nous recevons des jeunes soldats de la classe 1914.

[167] Je reçois très souvent des lettres de Paris. Aujourd'hui, je reçois encore une lettre de Berthe me disant qu'elle m'envoie un colis. Ils sont très gentils, aussi il me semble que ce sont mes très proches parents depuis longtemps, car je les aime beaucoup. Ils ont si bien la manière d'encourager

leurs soldats. Aussi j'espère que mes parents de Lamontzée leur seront reconnaissant toujours et les aimeront aussi beaucoup. C'est mon plus grand désir, car Berthe et Antoine ont été aussi pendant longtemps ma famille. Ceux de Lamontzée, n'auraient pu faire plus. Nous sommes le 24 octobre à Steinkerke pour le travail. Je reçois un mandat de Lucien Ronveaux, qui est en Italie. C'est le mari de Charlotte Beguin. Ils sont tous très aimables, et j'espère chers parents, que vous ne serez pas ingrats envers eux après la guerre. Aimez les bien tous, car ils sont si gentils avec moi. Écrivez leur très souvent, parlez leur chaque fois de moi, ça leur fera plaisir, j'en suis certain, car c'est ma famille aussi à moi. Je les aime beaucoup, dites le bien à Berthe et à Antoine que je pensais bien souvent à eux.

Le 24 octobre, le travail est décommandé pour notre bataillon. Nous allons seulement faire une promenade en auto, car on nous conduit au travail au moyen d'autos autrichiennes prises par les Italiens. Vous voyez, chers parents, que notre vie n'est pas si mauvaise.

[168] Je serais tout à fait heureux si je pouvais correspondre avec vous autres et vous voir de temps en temps. Le 25, je suis de garde à Steinkerke avec ma section. Tout se passe très bien, et nous sommes relevés à 1 h ½. Le 26, ma chère petite femme, je n'ai plus reçu de tes nouvelles depuis 1 mois ½ ; à ce moment, j'avais reçu deux cartes par Hubert Jabon et une carte de mon oncle Victor Bertrand[78]. J'ai pourtant toujours l'espoir que vous êtes en bonne santé et que sous peu j'irai vous retrouver tous bien portants. Mon cher petit Lambert, je suis bien sûr que c'est déjà un petit jeune homme. Je l'aime beaucoup et je me réjouis bien de pouvoir l'embrasser. Je reçois aussi assez souvent de nouvelles de Monsieur Alfred Fiasse et de Joseph Crahay, qui sont en Angleterre. Tous me recommandent souvent de ne rien me laisser manquer et ils m'invitent à aller passer mon prochain congé chez eux. Ils sont tous très bons. Aussi soyez bien sûrs chers parents qu'il ne me manque absolument rien, et pourtant quand j'ai besoin de quelque chose, c'est à Paris que je m'adresse. Combien de fois Berthe m'écrit-elle : « Ne te laisse rien manquer ? De quoi as-tu besoin ? ». Et pourtant, comme sergent, je touche 13, 69 francs de solde par semaine. Je pourrai déjà me tirer d'affaire avec cela, car nous sommes bien nourris. Le ravitaillement *[169]* se fait régulièrement. Je viens de recevoir le colis que Berthe m'avait envoyé. Soyez certains qu'il y a de tout dedans : chaussettes, écharpes, couvre-nuque, confitures, chocolat, etc. Elle en met toujours beaucoup trop. Donc vous voyez ma chère petite femme qu'il ne me manque rien, mais j'ai bien peur que vous autres, vous ne soyez malheureux. Enfin, j'espère que cela finira vite.

Le 26 octobre, il y a rassemblement pour le travail à 6 h. On y est conduit tous les jours en auto. Nous travaillons aux tancs à pétrole à Oostkerke. Ce

78. Victor Bertrand, l'oncle de Lambert, réside à Oteppe, village voisin de Lamontzée.

secteur était très dangereux, mais à présent, nous remarquons avec satisfaction qu'il est beaucoup amélioré. Il y a des boyaux partout pour aller à la 1re ligne et à tous les postes, tout est très bien arrangé ; nous avons des sacs à remplir de terre, cela ne dure pas bien longtemps. Les hommes se mettent à l'ouvrage avec courage, comme toujours. Nous rentrons au cantonnement vers 2 h ½ du matin en auto, comme pour le départ. Le 27, il pleut toute la journée et à cause de cela, nous n'allons pas au travail. Nous jouons aux cartes avec Gathot et Dominique jusqu'à 11 h du soir. Le 28, il n'y a pas encore de travail. Le 29, repos. Nous sommes toujours cantonnés à Steinkerke. Un homme de ma section est décoré. C'est Dussausoy, un Liégeois qui a été blessé à Boitshoucke, ce qui lui vaut sa décoration[79]. Il l'a *[170]* d'ailleurs bien méritée celui-là, car c'est un très bon soldat, courageux et brave sur tous les points. Chaque fois qu'il peut avoir une mission à remplir, il est heureux. C'est bien beau, celui-là au moins, on peut l'appeler un bon Belge.

Mes chers parents, je suis bien content, car je viens de recevoir une lettre que ceux de notre côté de Huy et environs pouvaient faire parvenir des nouvelles chez eux par Monsieur Léon Collinet[80]. Aussi vous comprenez que je vais écrire de suite et j'espère aussi que je pourrai avoir de vos nouvelles. C'est ce que j'attends toujours avec beaucoup d'impatience, car je vous aime beaucoup tous. Je suis bien certain que vous vous demandez souvent ce que je deviens en restant sans nouvelles, si je suis toujours en vie. Je sais que vous êtes très malheureux, mais j'espère que cela va finir et que nous aurons bientôt le bonheur de nous revoir. Quel heureux moment ce sera quand je pourrai vous embrasser tous. Et mon cher petit Lambert, que je n'ai pas encore vu, que je serai heureux de l'embrasser. Je suis bien sûr que ma chère Émilie lui parle bien souvent de moi et qu'il est souvent embrassé pour nous deux. Je sais d'après votre dernière lettre qu'il y beaucoup de gens morts à Lamontzée, sûrement encore des victimes de la guerre, tel que Monsieur Pirard, notre aimé bourgmestre, Madame Stas, Louis Derclaye, etc[81]. Je sais aussi qu'il y *[171]* a des exceptions parmi nos bons patriotes, tel que Mademoiselle P. d'Oteppe, à ce qu'il paraît est fiancée

79. Booitshoeke : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Furnes.
80. L'identification est incertaine, mais il pourrait s'agir du fils du fondateur de la société Carmeuse, qui s'appelait également Léon Collinet. La famille est en effet originaire de Huccorgne, non loin de Burdinne (Art. « Léon Collinet », dans G. KURGAN, S. JAUMAIN et V. MONTENS (éd.), *Dictionnaire des patrons en Belgique. Les hommes, les entreprises, les réseaux*, Bruxelles, 1996, p. 117-118).
81. Jules Pirard, le bourgmestre de Lamontzée, décèdera le 1er mai 1915. Le récit laisse entendre qu'il aurait pu être abattu par les Allemands. En fait, il n'en est rien. Il serait décédé des suites d'une maladie qui se serait déclenchée peu après le passage des troupes allemandes par Lamontzée. Stas et Derclaye résident bien dans le village durant la guerre. Néanmoins, nous n'avons pas non plus trouvé la trace d'exactions commises à leur égard.

à un sergent boche[82]. C'est bien lâche et bien honteux de la part de toutes ces gens, mais honneur à ceux qui bravement, n'écoutant que leur ardent patriotisme, ont tout risqué pour rejoindre notre chère et vaillante armée et venir prendre place à nos côtés. Nous autres ici, nous nous faisons tuer avec bonheur, car c'est pour nos parents bien aimés et pour notre cher pays. Tandis qu'il y en a qui, lâchement, restent chez eux à contempler les atrocités de nos ennemis. Ceux-là ne sont pas dignes d'être appelés Belges. C'est pourtant un bien doux nom, car notre petite armée bien courageuse a prouvé à l'ennemi que ses soldats n'étaient pas de carton, comme ils disaient, que c'est avec énergie et courage qu'ils ont offert leurs poitrines aux balles ennemies pour tâcher de préserver nos chers parents et nos chers villages. Et ce n'est pas fini, car nous ferons voir sous peu que nous sommes encore capables de tenir tête à l'ennemi. Car pour lui, c'est fini, ce n'est plus comme au début. Nous ne sommes plus seuls. Nous avons nos vaillants alliés français, anglais, italiens, russes, serbes, japonais. Nous sommes tous frères à présent, car tous, nous poursuivons le même but : la Victoire. Nous *[172]* avons pour nous le droit. Oui, chers parents, je ferai mon devoir de mon mieux, jusqu'à la fin. Je veux que mon fils chéri puisse être fier de son père. Au moins, celui-là, on ne pourra rien lui reprocher. Plutôt la mort 100 fois que de savoir mon cher petit garçon outragé par une lâcheté que j'aurais pu commettre.

Le 30 octobre, nous partons de Steinkerke à Eggewaartskapell, où nous sommes cantonnés. Nous occupons le secteur des tancs à pétrole, qui est beaucoup plus calme depuis quelques jours. Un avion allemand passe au-dessus de nous. Il est bombardé bien fort, et malgré cela, il va jeter des bombes sur Furnes. Ce village a encore été bombardé hier. Il l'est assez souvent, et pourtant il est assez éloigné du front, et souvent, comme victimes il n'y a que des civils. Aujourd'hui, il fait assez mauvais temps.

Le 31, nous sommes au cantonnement. Il y a travail après-midi, près de Lampernyse. Ce village est aussi tout détruit. Dans l'église, pendant que les Français y cantonnaient. Ils ont eu 43 soldats tués avec un obus et les écroulements de murs. Tous ces braves sont enterrés près du lieu où ils ont été tués. Nous finissons le travail à cause de la pluie et rentrons au cantonnement vers 5 h. Ici, chers parents, le paysage est bien triste, car partout les maisons sont démolies. Il n'y a presque plus d'habitants, *[173]* partout des tombes. Mais tout cela, au lieu de nous décourager, comme vous pourriez le croire, ranime notre haine.

82. Nous avons choisi d'anonymiser cette personne, dont le carnet donne pourtant l'intégralité du nom. Ce choix est expliqué *supra*, à la fin de l'introduction.



◄▲ Les ruines de Lampernisse.

Toujours la même chose, travail, repos et tranchées ; que voulez-vous, puisque le moment n'est pas encore venu d'avancer ! Mais, sera-ce bientôt ? J'espère que oui. On se bat très fort dans les Balkans et en Russie, où les alliés travaillent très bien. Les Serbes, surtout, sont très courageux, car ils sont encore presque seuls, et pourtant les ennemis qui les prennent de partout n'ont pas facile de les faire reculer ; ils sont renforcés tous les jours par les Alliés qui envoient beaucoup de renforts. Les Russes aussi repoussent les Allemands et avancent. Donc cela va bien partout et nous avons bon espoir et beaucoup de confiance. (J'ai reçu une lettre) J'ai été grondé par Berthe Beguin dans une lettre qu'elle m'envoie aujourd'hui parce que j'avais parlé de prendre mon prochain congé pour l'Angleterre, car Monsieur Fiasse me demande bien souvent qu'il voudrait bien que j'aille passer quelques jours chez lui, mais moi, je préfère beaucoup aller à Paris, car, eux, je les aime bien. Ils sont d'ailleurs ma seule famille depuis la guerre et combien aimables. Je suis bien heureux qu'elle me gronde. Je serais bien ingrat si j'allais en congé autre part que chez eux. Mais je n'ai garde, car je me réjouis bien de les revoir. Je leur écrit *[174]* un petit mot tous les jours, car quand ils restent un petit peu sans nouvelles, ils sont bien inquiets, ce que je ne veux pas. C'est pourquoi j'écris souvent, car ils sont si gentils. Je reçois aujourd'hui 2 lettres et 1 carte à eux. Donc, chers parents, vous voyez que je suis plus heureux que vous ne croyez !

1er novembre, nous avons repos. Le soir nous allons au piquet. Il fait un mauvais temps, il pleut, il y a beaucoup de boue aux tranchées. Du 1er au 2, piquet. Du 2 au 3, 1re ligne, nous sommes aux avant-postes. Nous arrivons vers 7 h du soir. Pour y arriver, nous entrons dans la boue jusqu'aux genoux. Les tranchées sont complètement inondées, les abris sont remplis d'eau, et il pleut toujours bien fort. Vers 12 h, nous recevons l'ordre d'évacuer nos tranchées. Nous revenons à la 1re ligne où les abris sont bons, mais il y pleut comme en dehors. Nous sommes tout à fait mouillés. C'est la même chose pour tous les hommes de la compagnie ; la journée se passe tout de même. Nous sommes relevés vers 7 h ½. Le 3 novembre, nous rentrons au cantonnement vers 9 h, fatigués et complètement mouillés.

Du 3 au 5, repos. Le 4, nous allons au travail *[175]* près de Oostkerke. Nous partons à 12 h et rentrons à 5 h après-midi. Il a cessé de pleuvoir, mais le soir, ça recommence. Le 5, nous allons au piquet et le 6 au soir, nous devons aller au boyau à l'Yser. Cette tranchée est appelée par les soldats « le boyau de la Mort ». C'est en effet un boyau où il y a eu assez bien de victimes, car il y a souvent des attaques ; il est aussi inondé. On doit rester dans la boue jusqu'aux cuisses, mais 24 heures, cela est vite passé. Il le faut, on en prend assez facilement son parti.

Chers parents, nous nous demandons bien souvent quand viendra le moment de rentrer chez nous. C'est le 16e mois éloigné de vous autres. C'est beaucoup, et pourtant que faire ? Jusqu'à ce jour, je n'ai encore manqué aucune fois aux tranchées. Je n'ai jamais été blessé, ni jamais un jour malade. J'ai pourtant fait tous les combats dans lesquels, *[176]* ma compagnie a été engagée et jamais je n'ai eu que des égratignures insignifiantes. Nous ne sommes plus que quelques-uns qui avons eu cette chance, car combien de nos malheureux camarades sont restés sur les champs de bataille ou qui sont toujours souffrants dans les hôpitaux. Mon ancien camarade Marcel Dubois a été tué bravement à Haecht lors du combat que nous avons livré ce jour. Joseph Méan a été tué le 13 septembre, aussi à Haecht. C'était pourtant 2 braves qui sont morts bien courageusement. J'ai reçu plusieurs lettres de Madame Dubois, me demandant où était son mari, ce qu'il était devenu, et jamais, je n'ai osé le lui dire. Elle a toujours le temps de connaître cette déplorable nouvelle. J'étais toujours très ami avec lui, et avant de partir à l'assaut ce jour qu'il a été tué, il m'avait bien recommandé *[177]* que s'il ne sortait pas de ce combat, je veuille bien aller raconter sa vie à sa femme et lui remettre ses adieux. Donc chers parents, si moi aussi je dois subir son sort, veuillez à ma place remettre les dernières paroles de ce brave à sa femme. Vous me feriez un grand plaisir, car je ne voudrais pas pour beaucoup, manquer aux dernières volontés de mon meilleur ami.

Du 5 au 6, piquet. Nous sommes dans les tranchées au Lintenburg, qui sont bonnes la journée et assez calme. Du 6 au 7, nous allons occuper le

boyau. Il y a beaucoup de boue. On y a froid, mais vers 8 h du matin, nous sommes relevés par le 3e peloton. Nous restons dans les abris à 50 m en arrière du boyau. La fusillade y est continuelle pendant la nuit, mais nous n'avons pas de blessés. Les Allemands lancent quelques grenades, mais trop court, nous *[178]* sommes très près d'eux. Ils nous interpellent plusieurs fois, mais nous n'y faisons naturellement pas attention. Pendant le jour, le 3e peloton n'est pas si heureux que nous, car il y a un tué d'une balle dans la tête. Nous sommes relevés vers 7 h ½ et rentrons au baraquement vers 11 h du soir.

Du 7 au 9, repos. Le 8, nous allons au travail près de Lampernyse de midi à 5 h. Il fait beau. Ce jour, Jules Mulquet, de Burdinne, est tué aussi d'une balle dans la tête ; il a été tué aux tancs[83]. Il était mitrailleur au 14e de ligne et au front depuis 2 mois seulement. Il n'a pas eu beaucoup de chance. C'est déjà le 7e de Lamontzée et de Burdinne qui ont payé de leur vie leur dévouement à la Patrie. Ils savent mourir en héros et en braves.

Du 9 au 10, piquet aux tranchées du chemin de fer. Le travail est *[179]* décommandé à cause de la pluie. Les abris sont très bons.

Mes chers parents, aucune nouvelle de vous autres. Pourtant, j'ai toujours bon espoir de vous retrouver tous en bonne santé. Nous avons entendu dire que les Allemands envoyaient en Allemagne dans des camps les Belges qui pouvaient venir en aide aux Alliés. J'ai bien peur pour mes frères, Alfred et Armand, car comment seraient-ils traités là-bas ? Et puis que ferait ma pauvre mère seule ? Que de fois je pense à cela. Je suis bien certain, ma chère mère, que bien souvent vous êtes inquiète, ne recevant pas de mes nouvelles, mais j'espère que cela va changer, que bientôt j'aurai le bonheur d'aller vous embrasser tous. J'ai aussi appris que Paul Brosset[84] était entré à l'armée. Je l'ai cherché beaucoup, mais vainement. C'est très beau de défendre sa Patrie et ses parents.

[180] Du 10 au 11 novembre, nous sommes en 1re ligne. Nous ne fournissons pas de petits postes. La nuit on nous communique que l'on craint une attaque. Pourtant, elle est paisible, à part les balles, comme tous les jours. Nous ne sommes pas bombardés pendant le jour. Nous attrapons quelques obus, mais il n'y a aucune victime. Le caporal Laurent est blessé d'une balle dans le bras. J'apprends par Joseph Ollivier, de Oteppe, que Hella, de Marneffe, vient aussi de donner sa vie à la Patrie[85]. Adrien

---

83. Né à Burdinne le 3 janvier 1895, Jules Mulquet est tué à Kaaskerke (Dixmude) le 8 novembre 1915. Son corps sera rapatrié à Burdinne en 1921 (J.-P. BOLAND, *Burdinne et ses combattants…*, p. 69).
84. Non identifié. Un Broset originaire du hameau de Vissoul a bien combattu dans l'armée belge lors de la Première Guerre mondiale, mais il s'agit d'Alfred Broset.
85. L'information est erronée. Armand Hella n'est pas tombé au combat. Il survivra à la guerre et retournera à Marneffe au terme de celle-ci (J.-P. BOLAND, *Burdinne et ses combattants…*, p. 201).

Charlier[86] m'écrit très souvent, mais je ne le vois que très rarement. Je l'ai vu 2 fois depuis le commencement de la guerre. Nous ne sommes plus que 4 de Lamontzée que je connais au front pour le moment qui sont : Louis Granville, Dieudonné Ruelle, Charlier Adrien et moi. Joseph Labye, Alphonse Piron, Joseph Delfosse et Jules Maurice sont *[181]* prisonniers en Allemagne[87]. Les autres étant plus vieux, comme Lucien Bertrand, sont aux travailleurs[88]. Ils sont un peu à l'arrière, ils sont occupés à réparer les routes, et construire des tranchées à l'arrière. Tandis que Joseph Méan et Victor Plumier, moins heureux que nous, sont tous les deux tombés, l'un à Haecht, Joseph Méan, et l'autre près de Dixmude. Je conserve toujours bon espoir, et pourtant qui sait ce que l'avenir nous réserve ? J'espère pourtant, chers parents, un jour, de nouveau aller vous embrasser. Ce sera un bien heureux moment, attendu depuis bien longtemps. Mais quand ? Que de fois, mes chers parents, je pense à vous autres, me demandant si jamais j'aurai le bonheur de vous revoir. Que de fois j'ai mon cher petit garçon devant les yeux. Je suis pourtant bien certain, si je devais aussi mourir qu'il ne *[182]* lui manquera rien. C'est ce que je vous recommande le plus à tous, car je l'aime tant. Je vous aime beaucoup tous. Il ne se passe pas un instant de la journée que je ne pense à vous autres. Aux moments les plus critiques, dans les combats, au plus fort du bombardement ou de la fusillade, c'est à vous autres que je pense. Ah, quel heureux jour celui que j'irai vous revoir, je me réjouis bien qu'il arrive. Peut-être sera-ce bientôt. Cela ne peut toujours durer.



▶ L'hommage de Lamontzée à ses habitants tombés au combat.

86. Comme Lambert Joassin, Adrien Charlier est originaire de Lamontzée. Né le 26 août 1892, il reviendra du front en vie, mais décèdera quelques années après la fin de la guerre, le 4 janvier 1922 (*Ibid.*, p. 129).
87. Si Joseph Labye, Alphonse Piron et Jules Maurice – tous originaires de Lamontzée – sont bien prisonniers en Allemagne, ce n'est pas le cas de Joseph Delfosse. Ce dernier est tombé à Keyem le 23 octobre 1914. Dans le village, son décès ne sera connu qu'après la guerre, ce qui explique pourquoi Lambert Joassin ignore tout de sa mort (*Ibid.*, p. 102-103).
88. Né en décembre 1879 à Lamontzée, Lucien Bertrand participera pleinement à l'ensemble du conflit. Il sera notamment actif à Bray-Dunes, Bergues et Alveringem (*Ibid.*, p. 115).

Du 11 au 13, repos. Nous n'allons pas au travail, car il pleut toujours bien fort. Je reçois des nouvelles de Ernest Hubin, de Burdinne, qui est au 3e de ligne[89]. Je n'avais pas encore entendu parler de lui depuis le début de la guerre. Je viens aussi de voir Lucien Bertrand, de Vissoul[90]. Je ne l'avais plus vu depuis la retraite de Liège, donc depuis plus *[183]* d'un an. Pendant mon congé, à Paris, j'avais fait la connaissance de Monsieur Hubert Bertrand, qui provient d'Oteppe. C'est l'oncle de Lucien et aussi de Lucien Bertrand de Lamontzée. Celui-ci a déjà été chez lui en congé et l'autre va aussi partir. Ils sont bien contents tous deux, car je leur avais fait connaître son adresse de suite en rentrant.

Du 13 au 14, nous sommes de piquet dans les tranchées du Lintenburg, un peu en arrière du chemin de fer. La journée est calme. Du 14 au 15, 1re ligne. Nous occupons le boyau dans la digue de l'Yser. Le 3e peloton et une section du 2e y sont pendant la nuit. Ils sont remplacés le jour par le 1er peloton et la 2e section du 2e peloton. Donc j'y suis pendant le jour avec ma section. Je suis en tête du boyau. Aujourd'hui, c'est la fête du Roi. Aussi, à midi, tous les hommes entonnent *[184]* la Brabançonne et crient « Vive le Roi ! ». Comme les tranchées ennemies sont très rapprochées, les Allemands entendent très bien (ils sont à 15 ou 20 m sur l'autre digue de l'Yser). Cela ne leur va pas trop, car ils crient après nous et tirent bon nombre de coups de fusils, sans faire aucune victime. Nos hommes leur demandent s'ils croient toujours aller à Paris. Ils répondent que oui, même à Londres. Mais leur appétit est beaucoup trop grand, car ils ne le satisferont jamais. Fini le rêve teuton ! Nous les traitons de sales Boches, d'assassins et de voleurs ; ils nous disent tout bonnement que c'est nous autres qui sont des voyous, et que nous leur payerons tout cela. Mais c'est de grand cœur que nous les attendons ! Nous aussi, nous voudrions bien régler notre compte avec eux.

[185] Il fait assez bon malgré une légère gelée (l'hiver commence de nouveau à se faire sentir). Nous avons des braseros le long du boyau. Donc on peut se réchauffer de temps en temps. Le tiers des hommes est occupé à nettoyer le boyau, car il y a toujours beaucoup de la boue. Les Allemands font la même chose de leur côté. Ils travaillent beaucoup. On les voit tout le temps passer avec des planches et des bêches, mais ils sont assez malins pour cacher leur tête. Ils n'ont d'ailleurs pas tort, car nos hommes les surveillent convenablement, et quand un a le malheur de lever sa tête au-dessus du parapet, il est de suite descendu, car nos hommes guettent tout le temps et ne ratent jamais l'occasion de nous débarrasser d'un ennemi. Nous sommes relevés vers 7 h ½ du soir. Nous rentrons au cantonnement *[186]* vers 10 h ½.

89. Né à Warêt-l'Évêque le 3 janvier 1896, Ernest Hubin reviendra vivant du front.
90. Hameau de Vissoul : Bel., prov. Liège, arr. Huy, comm. Burdinne.

Du 15 au 17, repos. Le travail est décommandé à cause de la pluie. J'ai demandé un congé que je croyais ne pas avoir, car j'ai déjà parti une fois, mais aujourd'hui, j'apprends qu'il me sera accordé. J'en suis bien content, car je me réjouis bien d'aller passer quelques jours chez Antoine et Berthe. Ils me demandent bien souvent quand je crois partir.

Du 17 au 18, nous sommes de piquet au chemin de fer. Le travail de nuit est de nouveau décommandé. On est tous bien contents, car tous les soldats préfèrent passer 24 h aux avant-postes que de faire une nuit de travail. Ce n'est pas que ce soit bien fatiguant, mais ce n'est sûrement pas si amusant. Pourtant on doit bien le faire. Mes chers parents, je suis bien inquiet pour *[187]* vous autres, car je n'ai toujours pas reçu de vos nouvelles. J'espère quand même que vous êtes toujours bien portants, mais un petit mot de vous autres me ferait bien plaisir. Enfin, on ne saurait rien y changer pour le moment. J'espère que bientôt, nous aurons de meilleurs jours, que nous serons plus heureux et que nous aurons sous peu le bonheur de nous revoir. Je viens de recevoir une lettre de Paris, de Antoine et de Berthe. Aussi, je les attends toujours avec impatience, quoique j'en reçois très souvent. J'espère dans quelques jours aller les revoir. C'est aussi avec impatience que j'attends cet heureux moment.

Aujourd'hui 18, nous travaillons à nos tranchées deux heures (renforcer les parapets). Il ne pleut pas et ça passe assez agréablement. *[188]* La nuit, il a gelé assez fort, mais nous n'avons pas eu froid quand même. Le soir, nous devons aller aux postes d'écoute, le 1er peloton ; les autres pelotons à la tranchée de 1re ligne. Hier au soir, il y a eu quelques blessés dans les autres compagnies pendant la relève. J'espère pourtant que nous serons plus heureux ce soir. Il paraît qu'il y a encore de l'eau où nous allons. Enfin, 24 heures, c'est vite passé, et puis, c'est chacun son tour. Du 18 au 19, 1re ligne. Le 1er peloton occupe les postes en avant. Les tranchées sont inondées. On se prépare comme on peut un abri pour le jour, car la nuit, tout le monde veille. Il gèle assez fort, il fait froid. Quoique nous sommes à proximité des Boches, nous faisons un bon feu, ce qui ne les rends pas *[189]* très contents, car de suite ils commencent à tirer sur notre tranchée. Un homme est blessé légèrement par une balle explosive. C'est un mitrailleur. Dans une tranchée qui est quelques mètres à notre droite, un caporal est tué d'une balle dans la tête. Nous sommes relevés vers 7 h du soir. Nous avons 400 m de terrain découvert qui est battu par les balles, et, comme il y a à cet endroit des victimes tous les jours, nous les parcourons rapidement. Tout se passe bien, nous rentrons au cantonnement vers 10 h du soir.

Du 19 au 21, repos. Le 20, nous allons au travail près de Lampernyse, qui ne dure pas longtemps, car, chaque peloton ayant un travail déterminé, on se presse et cela ne dure que une heure. Nous rentrons au *[190]* cantonnement vers 4 h. La prochaine fois que nous allons aux tranchées,

nous ne revenons plus au baraquement. Nous partons directement sur Fortem[91], où nous prenons le tram pour La Panne. Mais comme nous ne prenons pas nos sacs, car nous occupons le boyau, je pars à Lampernyse avec un soldat pour y chercher une maison pour y déposer les sacs de la compagnie. Les maisons ne sont pas rares, mais seulement, il n'y reste presque plus rien. Enfin, nous trouvons une place convenable et on y dépose le tout en passant pour aller faire la relève. Le caporal Courtois y monte la garde avec trois soldats. Du 21 au 22, piquet. Nous sommes dans les tranchées du Lintemburg, où il y fait très froid, car il gèle *[191]* assez fort. Néanmoins, la nuit passe assez tranquille malgré le froid. On rapporte de nouveau un tué et un blessé des tranchées d'en avant. Ce jour, le lieutenant Schmit[92], de l'autre compagnie est tué pendant le travail.



◀ Le lieutenant Schmitz.

Du 22 au 23, nous occupons de nouveau le boyau. Nous occupons de nouveau le « boyau de la mort ». J'ai deux hommes blessés à ma droite, pas bien grièvement : le premier, une balle dans la joue, et l'autre, une balle qui lui coupe le doigt. Ce n'est pas bien grave. Ils en seront quittes avec quelques jours de repos. Nous sommes relevés vers 6 h du soir par le 11e régiment de ligne, car nous allons en repos à La Panne. Mon congé est accordé et je pars le 26 novembre, à la date du 26.

[192] Le piquet dont vous verrez bien souvent consiste en ceci : c'est la réserve qui est à 200 ou 300 m de la 1re ligne. En cas d'attaque, les soldats de piquet vont renforcer en 1re ligne, et ceux qui sont au repos dans le baraquement viennent prendre leur place. Donc les tranchées du piquet sont les tranchées qui se trouvent un peu en arrière de la 1re ligne. Les postes d'écoute, ou petits postes, sont les premiers à proximité de l'ennemi, alors ce sont les grand-gardes, et puis la 1re ligne. Aux postes d'écoute, tout le monde doit veiller toute la nuit et en temps de brouillard, car ils sont toujours très près de l'ennemi. Dans les grand-gardes qui sont un peu en arrière des petits postes, souvent le tiers des hommes veillent, tandis que les autres sont au repos, mais en tenue et toujours prêts à combattre au premier

91. Fortem : Bel., prov. Flandre Occidentale, arr. Furnes, comm. Alveringem.
92. Le lieutenant Henri Schmitz naît à Spa le 28 octobre 1891. Il est tué le 21 novembre 1915 d'une balle dans la poitrine à Kaaskerke. Son corps sera rapatrié au cimetière communal de Verviers. Voir « Combattants morts pendant la Guerre 14-18. Toute l'entité verviétoise », dans *Verviers.be*, consulté le 30 mai 2019, en ligne : http://www.verviers.be/administration-communale/services-communaux/population/combattants-14-18.pdf

signal *[193]*. La 1re ligne, c'est la ligne principale qui est aussi un peu en arrière de la grand-garde. Les hommes sont aussi de garde par tiers, tandis que les autres sont au repos, et cela, à tour de rôle. Il en est de même pour les gradés. Alors au piquet, il y a un homme de garde par section.

[194] Emploi du temps du 10 janvier au 21 janvier qui m'a été donné par T. Gathot, qui était toujours avec Lambert.

10 janvier, journée terrible. La grand-garde à Oud-Stuyvekenskerke, bombardée avec violence. Le soir, on part pour La Panne pour huit jours

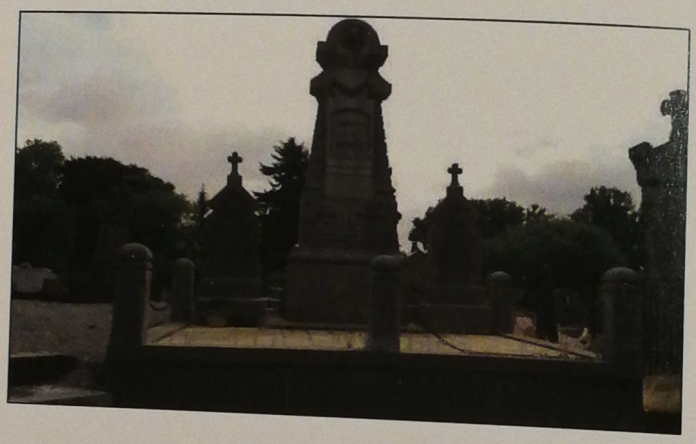
18 janvier, on quitte La Panne pour se rendre à Steinkerque.

Le 19, travail à Avecapelle.

20 janvier, on travaille au couvent de Pervyse, près de l'église, et on est bombardé plusieurs fois.

21 janvier, encore travail au couvent de Pervyse. Mon Lambert tombe à 9 h 10 du matin. Le sergent Happart est grièvement blessé à la tête. On craint pour sa vie. Le soldat Lavinfosse est aussi assez gravement atteint, mais ils se guérissent. C'étaient deux amis intimes de Lambert.





▲ Le monument aux morts de Lamontzée.

◀ La tombe de Lambert Joassin au cimetière de Lamontzée.

4. La défense de Liège

[175 / 195][93] Lorsque la guerre fut déclarée à la Belgique, le 1er bataillon du 34e régiment de ligne fut désigné pour défendre l'intervalle de la vallée de la

93. À partir de cette page, le carnet porte une double numérotation. Nous poursuivons avec la numérotation des pages précédentes.

Vesdre. Il prit position sous la protection des forts de Chaudfontaine et d'Embourg. Dès l'ouverture des hostilités, de nombreuses patrouilles de Hulans viennent se heurter aux défenses nombreuses établies précipitamment par nous, furent capturées. Quelques jours passèrent sans autres incidents, lorsque nous apprîmes que les Boches occupent la ville. Dès lors, il nous vint de ce côté également des patrouilles et des reconnaissances en automobile, que nous capturâmes. Forcés de nous défendre dans cette direction, nous nous mîmes hâtivement à construire des tranchées et des défenses accessoires.

[176] Les communications téléphoniques rompues, nous fûmes bientôt complètement isolés. Nous vécûmes alors des heures d'angoisse, nous retranchant toujours plus fort, nuit et jour sur le qui-vive dans l'attente de la horde teutonne qui nous menaçait sans répit.

La nourriture se fit rare, plus de ravitaillement ne nous parvenait. Nous dûmes nous contenter finalement d'un quart de pain tous les deux jours. Par bonheur, quelques têtes de bétail nous étaient restées dans une prairie, et l'on se contenta de soupe et de viande à tous les repas. Bientôt nous apprîmes la chute des forts de Barchon et de Evegnée (Soumagne), et il nous parvint que la garnison mobile de Liège était complètement retirée. Notre situation devint de plus en plus alarmante. Étions-nous oubliés ?

Tant que le fort de Chaudfontaine et Embourg résistaient, *[177]* la situation serait tenable. Mais qu'adviendrait-il de nous s'ils venaient à tomber ? Nous étions décidés à résister jusqu'à la mort qui nous semblait inévitable. Des nouvelles de plus en plus alarmantes décidèrent les officiers à prendre une résolution. C'est ainsi que le chef de bataillon, réunissant les officiers, tint conseil, et il fut décidé que l'on tâcherait de rejoindre l'armée de campagne. Six hommes de bonne volonté partirent à sa recherche, deux autres furent chargés d'aller exposer la situation et chercher les ordres au général Leman. Ce fut le 11 août à 5 h que ceux-ci partirent par Vaux-sous-Chèvremont[94], où ils aperçurent des patrouilles de Hulans assez importantes se dirigeant vers la position. Ils arrivèrent à Chênée[95], où ils furent arrêtés par une batterie d'artillerie boche *[178]* qui se mit à bombarder le fort d'Embourg, qui riposta. Surpris eux-mêmes, ils durent se réfugier dans une cave. Quand ils sortirent, ils apprirent que de nombreuses batteries ennemies s'étaient installées et bombardaient nos forts protecteurs. Le temps passait et c'en serait bientôt fait de nos camarades. L'anxiété grandissait. Il fallait coute que coûte arriver au plus vite, dussent-ils employer toute la nuit. Malheureusement, en arrivant à Liège, la police les avertissant du danger qu'ils couraient de circuler après 9 h au risque de se faire fusiller, force leur fût de se réfugier dans un gîte. Après une nuit sans

94. Vaux-sous-Chèvremont : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Chaudfontaine.
95. Chênée : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Liège.

sommeil possible à l'idée de ce retard, ils se dirigent au jour levant vers Loncin. Après bien *[des]* difficultés, ils arrivent à Ans, où ils furent arrêtés par l'infanterie allemande, firent un grand détour, ils purent se présenter *[179]* au général Leman qui les reçut à bras ouverts. Les ordres leur furent remis pour ramener le bataillon à Awans, et ils firent à retour le trajet qu'ils devaient suivre pour s'assurer des résistances ennemies qu'ils auraient pu rencontrer.



► La plaque d'identification de Lambert Joassin. Celle-ci était portée comme un bracelet.

Un incident déplorable les retint à Boncelles, et ils se virent de nouveau retenus par la nuit à 4 km du but. Cet incident empêcha le bataillon de partir par une marche de nuit le soir même, ce qui lui aurait épargné bien des désagréments. Au lever du jour, ils remirent en marche, cette fois, sans encombre et arrivèrent sous une pluie de mitraille que supportaient leurs camarades depuis leur départ, le contrecoup du feu de leur grosse artillerie sur le fort de Chaudfontaine et d'Embourg. Les ordres furent remis au conseil *[180]* des officiers, et il fut décidé que le bataillon partirait le soir même par une marche de nuit. Mais un quart d'heure à peine s'écoula, un artilleur dévalant la colline vint annoncer que le fort de Chaudfontaine venait de sauter après 2 jours et demi de bombardements violents. Le drapeau blanc flotta bientôt sur le fort et l'on vit déjà les casques à pointe y apparaître. La situation devint subitement alarmante et intenable, et il fut décidé en hâte que le bataillon partirait immédiatement.

Le temps pressait, car les Allemands munis de mitrailleuses arrivaient sur nous en nombre écrasant. L'ordre de départ fut donné immédiatement et nous commençâmes en nous dissimulant dans les petits sentiers du bois, l'ascension de la colline vers Embourg. Les Allemands entravèrent notre *[181]* poursuite, une compagnie fut faite prisonnière et nous dûmes abandonner sur le terrain quelques morts et blessés. En accélérant notre retraite, nous pûmes échapper au feu meurtrier des mitrailleuses ennemies.

Dans le village de Embourg, un bataillon du 14e régiment de forteresse défendant les environs du fort dont la situation devenait intenable par suite du bombardement de la grosse artillerie allemande vint se joindre à nous et

nous continuâmes notre marche vers la vallée de l'Ourthe. Nous étions alors environ 800 hommes.

Le passage de l'Ourthe, cette rivière au courant rapide nous inquiétait beaucoup, car les ponts qui n'avaient pas été démolis par nos troupes, étaient occupés par des détachements ennemis. Nous parvînmes à installer assez rapidement, contre un déversoir, un barrage très rudimentaire au moyen *[182]* d'échelles et de perches trouvées dans des fermes voisines, et nous appuyant sur ce barrage, nous arrivâmes à l'autre rive en passant dans l'eau jusqu'à hauteur de la poitrine.

Les Allemands ayant abandonné notre poursuite, nous profitâmes de l'abri du bois du Sart-Tilman pour reformer nos rangs et nous prîmes la direction de Boncelles. Nous recherchions les endroits boisés, les entiers dissimulés où nous marchions un par un sans être trop iniquités. Nous pûmes arriver jusqu'au-delà du fort de Boncelles, dans le village. Celui-ci avait très fort souffert des assauts tentés par les Allemands vers le 7 août pour prendre le fort. Il ne restait debout que quelques maisons.

Des paysans que nous rencontrons sur notre route nous *[183]* apprennent que les Allemands installent depuis 2 jours dans le village de Pleinevaux, situé à 5 km de Boncelles, une batterie de grosse artillerie pour démolir le fort, et nous devons passer sur le front de cette artillerie à 3 km pour continuer notre marche vers la Meuse. Tous les sentiers des bois environnants sont gardés, ainsi que les routes par des sentinelles doubles, renforcées jusqu'à 5 hommes. Nous accélérons notre marche, notre avant-garde attaque violement par surprise tous les postes de sentinelles qui se trouvent sur notre passage et nous arrivons ainsi sur les hauteurs de Seraing. Cette localité est fortement occupée par l'ennemi et nous ne pouvons espérer passer sur le pont à cet endroit. Nous descendons alors vers la Meuse à travers bois, pour arriver au pont de Val-Saint-Lambert, ce dernier étant moins fortement défendu.

[184] Passer ce pont est d'ailleurs le seul moyen qui nous reste de gagner l'autre rive de la Meuse et nous avançons franchement décidés de balayer les troupes qui l'occupent. En arrivant à hauteur du pont, nous apprenons par des civils que le fort de Flémalle, qui est toujours en très bon état, a tiré, quelques heures auparavant, 2 obus sur les troupes allemandes qui occupaient ce pont et qu'elles ont battu en retraite vers le village voisin. Nous passons donc sans combattre, mais au prix de quelques difficultés, car le passage du pont est rendu impraticable par des barrages de fils de fer barbelés que nous devons couper et par des wagons de terre et de sable que nous devons escalader. Lorsque nous refermons nos rangs sur l'autre rive, nous sentons tous que nous avons échappé à un danger immense et la satisfaction *[185]* que nous procure la réussite de notre marche fait disparaître les traces de la fatigue. Nous reprenons notre marche vers

Loncin, plein de courage, mais un autre danger nous menace encore. La nuit tombe et nous devons passer dans le rayon d'action des forts de Flémalle et de Hollogne qui sont encore en bon état. Les troupes de ce fort n'étant pas averties de notre retraite doivent nous tenir pour une troupe ennemie. Nous devons donc les prévenir de notre passage. Nous profitons de l'abri d'un hangar de charbonnage pour nous cacher pendant que quelques hommes d'avant-garde vont jusqu'à ces deux forts. Par des bourgeois, nous apprenons le voisinage de différents détachements de troupe ennemie, et grâce à ces renseignements et à ceux fournis par les deux forts, *[186]* nous parvenons à nous avancer par des chemins abrités et à éviter tout engagement.

Les forts de Flémalle et de Hollogne nous aidant de leurs phares, sans toutefois nous découvrir aux vues de l'ennemi, nous arrivons dans les campagnes d'Awans et nous installons un bivouac à trois heures du fort de Loncin. Nous sommes sauvés. Il est trois heures du matin, nous avons marché 18 heures consécutives, d'un pas accéléré, sans repos, toujours sur le qui-vive, mangeant le long de la route ce que les braves paysans nous tendaient.

Encore à moitié mouillé du passage de l'Ourthe, nous nous étendons sur la paille, en plein champs, heureux de nous sentir en sécurité et nous prenons quelques heures de repos bien méritées, car la fatigue est énorme.

Hélas, notre douce quiétude ne devait pas être de *[187]* longue durée. Dans la matinée, nous quittons notre champ de bivouac et nous nous installons dans les quelques fermes du village. Nous préparons notre cuisine et nous attendons les ordres que le général Leman doit nous envoyer du fort de Loncin pour les missions de reconnaissance qu'il veut nous confier.

Vers midi, arrivent des villages voisins des cohues de paysans qui fuient devant de fortes troupes allemandes qui dévastent leurs villages. Nos avant-postes installés autour du village d'Awans sont attaqués par des patrouilles ennemies qui se dissimulent derrière les haies du côté du fort de Loncin.

Vers 4 h, commence à pleuvoir sur le fort les terribles *[188]* obus de l'artillerie de siège allemande et quelques hommes sont blessés mortellement par une attaque d'infanterie sur notre grand-garde située sur la route de Loncin. Nous nous sentons cernés de toutes parts, et le désespoir se marque sur toutes les figures, lorsque nous nous rendons compte de notre situation déplorable.

Que faire ? À aucun prix, nous ne voulons rendre nos armes sans combattre, malgré l'épuisement général. Nous voulons nous défendre, mais nous ne pouvons pas nous laisser enfermer dans ce village. À nouveau, nous décidons de tenter l'évasion et de nous diriger vers Huy où nous trouverons un bataillon du 28e régiment d'infanterie qui forme le 1er avant-poste de la position fortifiée de Namur.

[189] Nous partons vers 6 h du soir et reprenons d'un pas forcé, par des chemins détournés et abrités qui nous obligent à de longues marches, la direction des forts de Hollogne et de Flémalle. Comme le jour précédent, nous devons prévenir la garnison de ces forts de notre présence dans leur rayon d'action.

Profitant de la nuit, nous avançons vers Horion-Hogémont et Haneffe[96]. Cette marche nocturne à travers les villages, les campagnes, les bois par des chemins de traverse et des sentiers étroits nous fatigue beaucoup, surtout que nous ne possédons aucune vivre de réserve. Nous arrivons à Haneffe vers 8 h du matin et nous voulons y établir un cantonnement pour la journée et rejoindre Huy la nuit suivante, mais nous trouvons dans ce village un petit détachement de Hulans que nous mettons en fuite après quelques blessés et tués qui restent en nos mains.

Les paysans nous avertissent que de nombreuses colonnes allemandes traversent le village toute la journée pour se rendre au centre du pays. Nous ne pouvons donc rester à Haneffe, et nous décidons de continuer notre marche malgré la fatigue qui nous accable tous. Beaucoup d'hommes souffrent fortement des pieds, et pourtant personne ne veut tomber aux mains de l'ennemi. Et on marche… sans courage, sans force, d'un pas alourdi. Entre Haneffe et Villers-le-Bouillet, nous entrons *[191]* en contact avec la flanc-garde gauche d'une division de cavalerie allemande qui s'avance vers Waremme. Une violente attaque nous permet de l'anéantir et nous faisons quelques prisonniers, mais cette alerte nous coute encore quelques hommes.

Nous arrivons à Villers-le-Bouillet, une vingtaine de kilomètres nous sépare encore de Huy. Nous sommes reçus très aimablement par les paysans qui s'apitoient sur notre sort en voyant notre marche appesantie, nos effets poussiéreux et notre état d'épuisement. Nous profitons d'un court arrêt dans ce village pour nous ravitailler et, après une demi-heure, juste le temps de manger quelques tartines pour apaiser la faim terrible qui nous tenaille tous, *[192]* nous reprenons notre marche avec plus de courage et plus de force.

Nous avançons lentement car la fatigue nous harcèle et par Chapon-Seraing, nous nous acheminons vers les hauteurs de Huy. Il est trois heures après-midi. Lorsque nous arrivons aux premiers ouvrages de défense installés par notre armée sur les hauteurs de la ville et où nous devions trouver les avant-postes du bataillon du 28e régiment d'infanterie, notre désillusion est terrible car ces tranchées sont abandonnées. Les civils nous racontent que les jours précédents, les Allemands ont attaqué cette position et que le bataillon a dû se retirer vers Namur devant des forces supérieures.

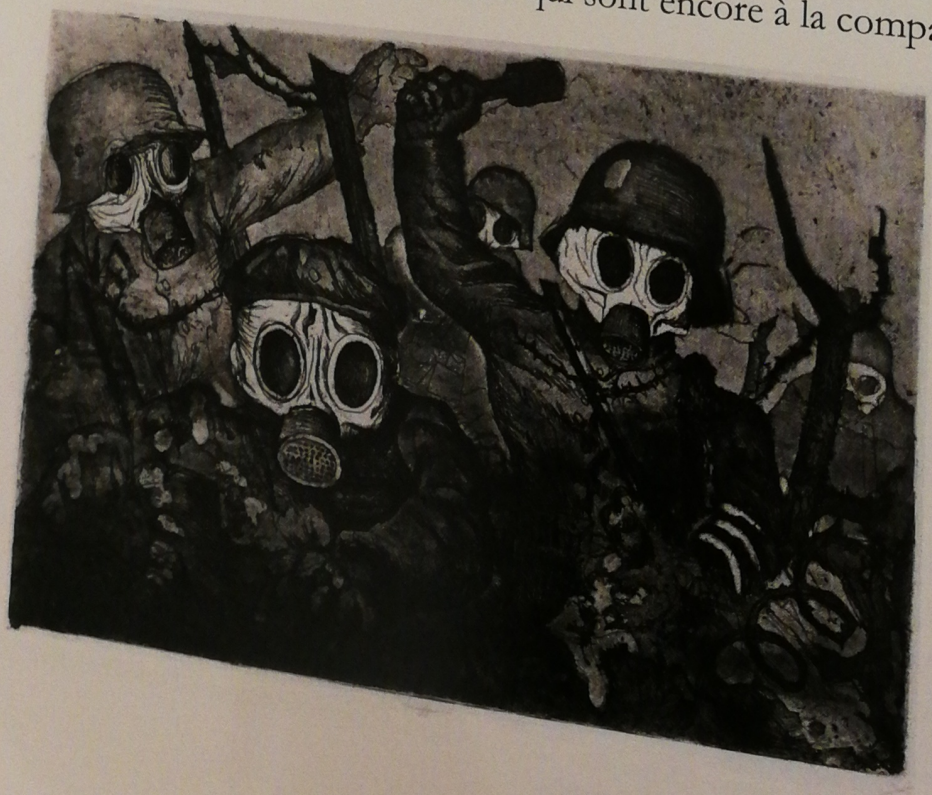
---

96. Horion-Hozémont : Bel., prov. Liège, arr. Liège, comm. Grace-Hollogne ; Haneffe : Bel., pr[illegible], arr. Waremme, comm. Donceel.

Nous envoyons une forte patrouille vers la ville *[193]* qui revient en nous signalant un léger détachement de Hulans dans la gare de Huy. Sans perdre de temps, nous prenons la direction de Statte, en faisant un grand détour pour éviter la ville et sans arrêt, nous parvenons à la gare de formation des trains. Le chef de gare qui déjà expédié tout le matériel vers Namur arrive pourtant à former un train en utilisant tous les wagons qui restent en gare. Nous nous embarquons pêle-mêle dans ces wagons à la hâte, et le train prend la direction de Namur. Une heure plus tard, les Hulans occupaient la gare de Statte. Nous avions échappé à temps. Nous avions marché 23 heures sans trêve ni repos et lorsque nous arrivâmes à Namur, *[194]* nous étions dans un état lamentable. Poussiéreux, fatigués, affamés, les pieds en morceaux, nous fûmes accueillis par la population namuroise, avide de nouvelles précises de Liège, avec toute la cordialité et l'amabilité possible, car nous portions sur nos visages toutes les tristesses de la guerre.

Après 3 jours de repos, nous nous embarquâmes pour rejoindre notre dépôt près d'Anvers et, après avoir été rééquipés, nous prîmes notre place dans les rangs de l'armée de campagne. Cette retraite du 1er bataillon qui était le mien fut appelée la retraite des 800.

[195] Avant la guerre, nos régiments étaient dédoublés, c'est pourquoi, étant toujours au 14e de ligne, je faisais partie du 34e de ligne. C'était la même chose dans tous les régiments, donc le 12 et le 32e, le 13e et le 33e… Tout en formant 2 régiments, ce n'en était qu'un mais dédoublé. Au début, je faisais partie du 34e de ligne, mais après quelques combats, on a plus reformé qu'un régiment des deux. Donc le 34e fut supprimé. Au début de la guerre, je faisais partie du 1er bataillon du 34e de ligne, ainsi que mon commandant et les quelques vieux qui sont encore à la compagnie.



◀ Otto Dix *Sturmtruppe geht unter Gas vor* (1942)